La Trinité bantoue

Max LOBE

VISIT...



Max Lobe

La Trinité bantoue



ZOE

LA TRINITÉ BANTOUE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ZOÉ

39 rue de Berne, 2013

MAX LOBE

LA TRINITÉ BANTOUE

ZOE

Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention de subventionnement avec la Ville de Genève, Département de la culture.

Nous remercions le Fonds de soutien à l'édition de la République et Canton de Genève et la Fondation Leenards de leur aide à la publication.

L'auteur remercie de leur soutien Pro Helvetia Fondation suisse pour la culture et la Fondation Leenaards.

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève,
2014 www.editionszoe.ch
Maquette de couverture : Silvia Francia
Illustration : *Scopello*, © Silvia Francia, 2013
ISBN 978-2-88182-926-0
ISBN epub 978-2-88927-162-7

À ma mère et meilleure amie, Chandèze,
Ah Sita, lè Nyambè a ti ki wè nin.

I

Voilà près de trente minutes que je suis là, dans les hauts de Lugano, perché sur une grande colline, à attendre désespérément un bus qui ne vient pas. Le soleil est à son plus haut niveau et tape fort sur mon crâne nu, mon Kongôlibôn. Près de moi, il y a une vieille dame. Elle porte une élégante robe de couleur vanille. De longs cheveux blancs balaient ses épaules nues. Il fait tellement chaud que son fond de teint coule et découvre les ridules qui tapissent le pourtour de ses yeux. Cette dame ne cesse de parler. Elle maugrée. Elle grogne. Elle doit être en train de se plaindre de ce retard flagrant des transports publics. Et dire qu'on paye toujours plus cher, je crois comprendre. C'est en italien qu'elle s'exprime. Je lui souris. Je ne sais même pas pourquoi. En réalité, je ne pige pas grand-chose à cette langue. Juste des bribes de ressemblance au passage. Mais comme ma sœur Kosambela a l'habitude de dire, le français et l'italien, c'est un peu les Bantous et les Helvètes : ce sont des cousins éloignés et peut-être même proches. Du coup, je peux comprendre un tout petit quelque chose de ce que la vieille dame raconte.

De l'autre côté de la rue, il y a un abribus pour tous les véhicules publics allant dans le sens inverse de celui que j'attends. Il y a là deux adolescents. Comme pour nous, leur patience s'amenuise. Ils ont l'air exaspéré. Un monsieur en débardeur blanc détrempé passe non loin de là avec une brouette orange marquée des lettres de la ville. C'est une brouette de la voirie municipale. En sifflotant, le monsieur vide les poubelles. Au moins ça, semble admettre le regard de la vieille dame qui, à mes côtés, ne cesse de se plaindre.

Près de l'éboueur, une affiche attire mon attention. On y voit trois moutons blancs sur un paisible pré carré rouge marqué d'une croix blanche. Un de ces moutons blancs, souriant, chasse de cet espace, à coups de pattes arrière, un mouton noir. Sur l'affiche il est mentionné «creare sicurezza».

Je me grille tranquillement une cigarette en contemplant cette affiche dont l'illustration me paraît plutôt drôle. Je me souviens à cet instant que l'expression «mouton noir» était une des expressions favorites de mon père qui travaillait, lui, dans l'armée régulière du Bantouland. À part mouton noir, il disait très souvent : espèce de KGB (pour espion), criailleur sénégalais ou motamoteur (pour qui parle beaucoup). Lorsqu'on parlait de traîtres dans les rangs de l'armée, ou de mauviettes, ou encore de morts sur le champ de bataille, mon père disait toujours en jubilant : ce ne sont que des moutons noirs !

La grande cloche d'une église au loin se met à sonner. Je me rends compte que cela fait bientôt trois quarts d'heure que j'attends mon bus. À une autre époque, pas si lointaine d'ailleurs, j'aurais opté pour un taxi, moi. C'est ce que vient de faire une autre dame qui n'a pas voulu faire le pied de grue pendant plus de cinq minutes. Mais voilà, il y a un peu plus d'une année, alors que je terminais avec bravoure mes études en cycle de master, j'ai appris parallèlement que je perdais mon job.

J'étais commercial ambulant chez Nkamba African Beauty. Après près de cinq ans de bons et loyaux services, mon patron, Monsieur Nkamba, m'a remercié. Il l'a fait sans aucun état d'âme. Il ne s'est pas vraiment expliqué. C'était comme ça : il mettait un terme à notre collaboration. Un point un trait. On n'avait d'ailleurs aucun contrat écrit. Je vendais ses produits et lui me versait mon gombo. Le tout se passait en mode silence. Entre nous. Entre nous frères du Bantouland. Qu'est-ce que je dis ? Nkamba n'en était qu'originaire. Car depuis quelques mois seulement, il était passé de l'autre côté. Il avait fièrement renoncé à sa citoyenneté bantoue. Il s'était fait Helvète. Uniquement Helvète. Je suis un vrai-vrai Eidgenosse de souche, moi ! il disait en bombant la poitrine. J'ai même entendu dire qu'il jetait son bulletin de vote très à droite. Mais de ça-là, je me fiche. Le plus important pour moi, c'est mon travail. Et ça, je ne l'ai plus.

Quand Monsieur Nkamba m'a annoncé qu'il ne voulait plus de moi, je n'y ai pas cru. Que me reprochait-il ? Que pouvait-il me reprocher ? Je faisais du chiffre. Du très bon chiffre même. Je n'avais jamais rien mis dans ma poche. Je ne m'étais jamais mal comporté avec ses clientes. Bien au contraire, nous entretenions de très bonnes

relations commerciales. Je n'ai jamais eu une conduite répréhensible ni envers lui, ni envers personne dans ce business pourtant si louche et dont les marchandises entraient frauduleusement ici. Je n'ai jamais refusé d'accomplir la moindre tâche qu'il m'ait confiée. Car je n'étais pas seulement son commercial, mais aussi son homme à tout faire. Mwána peux-tu aller me prendre mes fils à l'école ? Mwána peux-tu aller me récupérer mon costume chez le blanchisseur ? Mwána peux-tu faire ci ou ça ? Et même Mwána, n'aurais-tu pas de belles filles-là à me présenter ? Puis il ajoutait en caressant son ventre encore plus gros que celui d'une femme à terme : tu comprends qu'un homme ne peut pas manger du riz tous les jours, n'est-ce pas ?

Je lui étais fidèle et loyal. Mais lui n'a pas hésité à me foutre à la porte.

Je l'ai supplié. Je n'aurais pas pu faire autrement : c'était mon gagne-pain. Ce job me permettait de payer mes études, de subvenir à mes besoins et même d'envoyer un petit gombo à Monga Míngá, ma mère, restée au Bantouland. Monsieur Nkamba ne payait aucune charge et moi je ne payais aucune cotisation. C'était ça notre part de contrat. Du coup, tout le gombo frais que je gagnais là-dedans glissait directement dans ma poche, dans mon ventre et plus récemment dans celui de mon Ruedi aussi.

Ça ne sert à rien d'insister, m'avait dit Monsieur Nkamba en se caressant ses gros doigts, tous bagués d'or. Aucune compassion. Sans dire au revoir, je suis sorti de son bureau trop exigu pour sa corpulence de mastodonte. J'ai claqué si fortement la porte que tout le mépris et le dédain que je ressentais maintenant à son endroit ont résonné dans un vif éclat.

Depuis, je n'ai plus revu Monsieur Nkamba.

Aujourd'hui, je regrette d'avoir quitté Monsieur Nkamba dans de telles conditions. Peut-être aurais-je dû continuer à le supplier. Peut-être aurait-il fini par écouter mes suppliques. Peut-être ce serait-il souvenu de notre si bonne collaboration pendant près de cinq ans. Peut-être aurais-je même dû proposer une renégociation des clauses de notre contrat, revoir mon salaire à la baisse, renoncer à mes bonus sur la vente de ses produits contrefaits. Peut-être aurais-je dû menacer de le dénoncer auprès des autorités helvètes. Peut-être…

Pendant que j'attends le bus, ce n'est pas cette histoire avec Nkamba African Beauty qui me dérange. Monsieur Nkamba a fait son choix. Moi, je finirai certainement par me trouver un vrai boulot à la hauteur de mes compétences, me dis-je avec une maigre conviction qui dégouline de mon crâne nu.

Ce n'est pas le retard de bus qui m'importe. On a l'habitude de dire de nos cousins éloignés qu'ils sont des gens d'une ponctualité irréprochable. Oui, mais il peut tout à fait arriver qu'ils soient en retard – et bien en retard, eux aussi. Ce n'est pas non plus la colère de la vieille dame près de moi qui m'importe : elle peut toujours râler comme elle veut, elle finira simplement par attendre ce putain de bus qui fait son escargot. Ce n'est même pas cette affiche politique-là, placardée làbas en face de moi et dont j'apprendrai des semaines plus tard le caractère détestable que beaucoup lui trouvent, qui m'importe. Non. Même pas mes chaussures Louboutin rouges que je m'étais fièrement achetées à l'époque où tout allait bien. Ce qui me préoccupe le plus en ce moment-ci, ce sont ces deux Mbánjok que je trimballe avec moi ! Deux gros sacs d'au moins trente kilos chacun.

Ce qu'il y a là-dedans ? De la bouffe ! Eh oui ! De la bouffe et rien que ça. Qui vient tout droit du Bantouland.

II

Il y a deux mois, ma sœur Kosambela a décidé de montrer ses terres natales à ses fils, deux beaux métis aux longs cheveux crépus et aux lèvres charnues – 9 et 6 ans. Elle avait toujours eu ce projet en tête. Et personne, même pas un Caterpillar, ne le lui aurait retiré. C'est au Bantouland qu'elle allait faire de ces deux petites mauviettes occidentales des hommes. Des vrais hommes. Pas question qu'ils deviennent comme leur père machin-machin-là qui n'a pas de gêne à s'adonner aux tâches ménagères. Il lui est même arrivé de vouloir garder les enfants et bénéficier, qui plus est, d'un congé paternité. Il pleure pour dire à son épouse qu'il l'aime! Il pleure parce qu'un de ses fils boude et décide de ne pas souper. Pire, il pleure parce qu'il n'a pas de nouvelles de sa mère depuis deux semaines. De tels comportements consternaient ma sœur. Elle pensait alors à notre militaire de père et s'exclamait : c'est un homme-ça? C'est un mouton noir ! Et n'eût été cette chose-là – oui, c'est ainsi que ma sœur appelait son mari : la chose-là – il y a bien longtemps qu'elle, Kosambela Matatizo en personne, aurait déjà dû embarquer ses fistons en Afrique, au Bantouland.

Mais maintenant-là, à l'heure où je vous parle, elle peut le faire car il n'y a plus de mari à la maison. Elle élève désormais ses gosses toute seule.

Quand Kosambela m'avait annoncé la nouvelle de leurs vacances au Bantouland, en pays M'fang, au nord ouest de chez nous, j'avais d'abord esquissé quelques pas de danse pour exprimer toute ma joie. Je voyais mes neveux se perdre dans l'immensité et la beauté de ce pays peuplé de gens formidables. J'avais demandé à Kosambela de ne pas oublier de leur montrer les chutes de Victoria, les chutes de la Lobé, le Mosi-oa-Tunya. Je lui avais demandé de les amener sur les hauteurs du Katanga, au bord du lac Tanganyika, sur les monts Kilimanjaro et Fako, sans oublier les fleuves Limpopo, Oubanghi, les éléphants du

Delta d'Okavango, les zèbres d'Etosha et j'en passe.

Puis, la joie avait fait place à la crainte. J'étais tombé malade de peur pour les petits. Les pauvres, avais-je pensé. Comment allaient-ils percevoir la triste réalité de nos paysages urbains et la lourdeur de nos traditions méconnues ici, en Helvétie, où ils sont nés ? En seraient-ils traumatisés ? S'y retrouveraient-ils ? J'avais tout de suite attiré l'attention de Kosambela sur toutes les questions de santé et notamment des vaccins :

— Il faut absolument qu'ils fassent tous les vaccins. Je dis bien tous.

— On fera ce qu'on pourra, par la grâce de Nzambé. Lui seul protège.

Elle avait continué d'égrener le chapelet blanc qui ne la quitte jamais, même lorsqu'elle traitait son mari de «chose-là». Elle avait marqué une pause méditative comme si elle demandait la juste réponse à Nzambé. Puis de se retourner brusquement vers moi.

— Mes fils ont du vrai sang noir dans leurs veineslà.

— Du sang noir ? Où est-ce que tu as entendu que le sang noir protège de la malaria ou de la typhoïde ?

— Fratellino, avait-elle rigolé sans cesser d'égrener son rosaire, les moustiques savent qui piquer. Donc laisse l'affaire-là par terre.

Aujourd'hui, j'imagine bien que Kosambela se moquait de moi. Je crois qu'elle a fini par faire tous les vaccins à ses fils. J'imagine également qu'elle avait pris toutes les mesures nécessaires pour pas qu'ils subissent les piqûres d'un vilain anophèle femelle, curieux de goûter une nouvelle marque de sang, du sang mélangé, genre panaché. Santé ! En tout cas, les petits en sont revenus sains et saufs. Et circoncis, bien sûr ! Que Nzambé soit loué ! avait dit ma mère au téléphone.

Ma mère au Bantouland, semble-t-il, s'était indignée en voyant mes photos. C'est Kosambela qui les lui avait montrées. Ma mère m'avait trouvé très amaigri.

— Ah Nzambé ! s'était-elle exclamée. C'est quoi comme ça là ? On dirait un moustique du désert. Il meurt de faim là-bas ou quoi ?

— Tu sais, avait répondu ma sœur, la vie chez les Blancs, c'est caillou.

— Je suis sûre que c'est la dame du chômage-là qui le suce comme

ça. Elle veut me finir l'enfant ou quoi ? Ou alors c'est la nourriture de chez vous là-bas qui ne lui va pas.

— Il faut seulement prier.

— Aide-toi et le ciel t'aidera, avait conclu ma mère.

Monga Míngá avait donc décidé de s'aider pour que le ciel l'aide par la suite. Elle avait pris des mesures drastiques pour pallier ce problème. Et vite. Pas question de laisser mourir l'enfant comme ça là, sans rien faire. Aussi avait-elle décidé de m'envoyer plein-plein de provisions du pays : du ndolè. Oh le fameux ndolè ! Ma mère ne fait jamais ses choix par hasard; elle sait combien j'aime ces légumes ! Du fumbwa, du saka-saka, du makayabu, de l'okra, de l'impwa séché. De l'arachide bouillie, de l'arachide grillée, de l'arachide séchée, de l'arachide caramélisée, de l'huile d'arachide, de la pâte d'arachide, de l'arachide et encore de l'arachide. Des bâtons de manioc, de la poudre de manioc, des beignets de manioc, du tapioca, des galettes de manioc, du manioc et encore du manioc. Des gâteaux de graines de courge, des gâteaux de cornilles, des gâteaux de noix de coco, des gâteaux et toujours des gâteaux. Du taro, du macabo. De l'huile de palme, la viande de brousse séchée, etc., etc. Du lourd, quoi. Oui, du vrai lourd. Tout ce qu'il faut pour engraisser son poulain bantou en Helvétie. Ma mère n'est pas dupe. Elle avait fait tous ces choix alimentaires car elle savait bien que la bouche qui a tété n'oublie jamais la saveur du lait.

Toutes mes provisions avaient été soigneusement emballées, d'abord dans des films transparents, ensuite dans du papier alu, après dans du papier journal, puis dans de grands sacs Mbânjok. Ma mère les avait congelés pendant plusieurs jours. Sans faute, Kosambela avait continué la congélation chez elle, dès son retour à Lugano.

Et là, voilà que le retard de bus risquait de foutre tout en l'air. Ça risquait de faire fondre toutes mes précieuses provisions comme margarine au soleil. Cioè !

Finalement le bus arrive. Il s'amène avec près d'une heure de retard. Je tire la bouche en émettant un long tsssss ! avant de monter là-dedans. D'une lingette en tissu, j'essuie les gouttelettes de sueur qui tapissent mon crâne. Mon Kongôlibôn brûlant se détend à la fraicheur de la climatisation du bus. Ça fait du bien. La vieille dame continue de maudire les retards, les transports publics et tout et tout. Ils font la

vergogne de ce pays pour rien, elle doit dire en boucle. Moi aussi je suis fâché d'autant plus que j'ai encore six heures de voyage à me taper jusqu'à Genève, de l'autre côté du pays. Les trains sont longs pour ce trajet et il faut prier Nzambé pour que mes provisions restent intactes jusqu'à domicile.

Dans le bus, je dévisage le chauffeur dont la tête m'apparaît dans le rétroviseur. C'est un trapu barbu. Je me demande si ses pieds arrivent à toucher les pédales de son véhicule. Je mets mes sacs à l'abri de quelques éventuels importuns. Quelle sera la réaction de mon petit Grison, Ruedi, à la vue d'une telle avalanche de nourritures en provenance d'Afrique ? Comme je le connais si bien, je sais qu'il me sourira d'abord. Il se montrera réservé. Puis il me demandera si les dons du Programme alimentaire mondial se sont trompés de destination. On rira tous les deux. On fera encore d'autres blagues sur la question. Enfin, son esprit cartésien des Blancs-là reprendra très vite le dessus. Et là, je suis persuadé qu'il me dira : mais Mwána, tu sais, on n'a pas assez de place pour tout ça dans notre petit frigo.

III

C'est le jour de la fête nationale ici chez mes cousins éloignés. Mais aussi au Bantouland. Dieu seul sait pourquoi ces deux pays qui n'ont en principe rien en commun, ont choisi le même jour comme fête nationale. Le premier août ici est l'anniversaire d'un certain serment fait par trois messieurs, représentant chacun l'un des tout premiers cantons de l'Helvétie la plus profonde. Ils appellent ça le Serment du Grütli. Il aurait été signé à la fin du XIIIe siècle. Les uns, souvent très élitistes, disent que c'est un mythe plus qu'une vraie vérité. Ils disent que c'est une jolie petite histoire pour les enfants. Enfin, pour les enfants qui veulent encore y croire. D'autres par contre, le torse bombé, disent qu'il s'agit là du fondement même de l'histoire du pays. De sa force. Entre ces deux visions de leur fête nationale, ce n'est pas moi, pauvre petit Bantou, qui viendrai faire l'arbitre.

Lorsque je raconte l'histoire et la contre-histoire du Serment du Grütli helvète à Monga Míngá, elle ne cache pas son étonnement, son émotion. Ces genslà nous ont dépassé, elle me dit au téléphone. Ils signaient déjà des pactes en ces temps si lointains ? elle demande. Puis elle ajoute, avec une forte dose d'ironie dans sa voix, en ces siècles si lointains, nous, nous marchions encore nus dans la forêt avec les animaux.

Nous rions. Nous nous moquons de nous-mêmes.

Ruedi n'est pas là. Il est parti dans ses montagnes natales des Grisons. Il a décidé d'aller là-bas parce qu'il ne veut pas manger du ndolè, encore moins du pundu. Il boude la bouffe venue du Bantouland, celui-là. Il ne me l'a pas avoué de sa propre bouche. Mais entre lui et moi, du haut de nos trois longues années de vie commune, on n'a pas forcément besoin de dire les choses pour se comprendre.

Il m'a proposé, hier en quittant l'appartement, de venir avec lui. Il faisait son malin. Il savait très bien que je n'accepterais pas sa proposition, puisque je recevais Dominique à la maison. Et lorsque l'un

de nous reçoit Dominique à la maison, il a besoin de temps à lui consacrer. Rarement, nous l'avons reçu tous les deux. À chaque fois que nous l'avons fait, un d'entre nous deux, Ruedi ou moi, a dû s'éclipser et laisser l'autre avec Dominique. Avec le temps, nous avons fini par lui donner sa place à lui dans notre ménage. Il a les doubles des clefs. Il sait que si nous ne sommes pas là, il peut entrer dans notre appartement. Car c'est aussi le sien. Mais je doute qu'il le fasse. Il attendra toujours que l'un d'entre nous soit là. Il attendra que l'un d'entre nous l'invite. Et là, il quittera son appartement de Carouge et il viendra chez nous.

Il fait très chaud ces derniers jours. Partout, on ne fait que parler de canicule. Ils déballent les conseils usuels et saisonniers : boire assez d'eau, ne pas rester longtemps au soleil, pas trop d'exercices physiques lorsque le soleil est à son plus haut niveau. Depuis quelques jours, je fais de mon mieux pour suivre ces consignes. À midi, je baisse les stores de ma chambre, pour la garder fraîche. Puis le soir venu, je rouvre toutes les fenêtres pour laisser entrer la fraîcheur du lac. C'est ce que je compte faire tout à l'heure lorsque je sortirai de mon lit. J'y suis encore allongé. Je viens de me réveiller. Dominique n'est plus là. Je me suis profondément endormi après coup.

Sur la table de la cuisine, il m'a laissé un petit mot avant de s'en aller. Il y raconte que cela lui a fait plaisir de me revoir. Il dit que c'était bien. Très bien même. Je souris. Dommage, précise-t-il, il aurait bien souhaité revoir Ruedi aussi. À la fin de son mot, il me souhaite une bonne fête nationale bantoue. À bientôt, il conclut.

Je me frotte les yeux encore bouffis de sommeil. Je froisse son message et le jette dans la poubelle de la cuisine où logent les feuilles de bananier utilisées pour habiller les bâtons de manioc dont je me suis empiffré toute la journée.

J'ouvre les fenêtres de la chambre. Je me tiens là, dans cette ouverture, pour me griller une cigarette. J'observe l'immeuble d'en face. Il est décoré. Pratiquement à chaque fenêtre, il y a un drapeau rouge à croix blanche. Mais pas seulement. Il y a aussi de nombreux drapeaux d'autres pays : Italie, Portugal, Espagne, Albanie, Kosovo, France, Allemagne, etc. Mais je n'en vois aucun qui vienne d'Afrique, encore moins du Bantouland. Pourtant, le quartier est très

multiculturel. Je pense alors à mon drapeau bantou – oui j'en ai un. Je l'avais pris avec moi lorsque j'ai quitté le pays. C'était il y a longtemps. Je l'avais déposé en dernière position sur mes effets. Puis j'avais fermé la valise. Je l'avais fait avec une certaine fierté dont je me souviens encore aujourd'hui. La fierté d'un émissaire qui a l'honneur d'aller représenter son pays à l'étranger. Mais, depuis, cette fierté s'est amenuisée. Mon drapeau sommeille désormais dans je ne sais plus quel trou de rats. Pourquoi n'ai-je jamais étalé mon drapeau à ma fenêtre comme le font les autres ? N'ai-je pas assez d'orgueil pour le faire ? Aurais-je honte de dire d'où je viens ? Chez mon ancien employeur et compatriote du Bantouland, ce sont les drapeaux suisse et genevois qui vous accueillent dès l'entrée de la villa qu'il s'est achetée dans la campagne genevoise. Plus Genevois que lui, tu meurs.

Un sentiment de culpabilité me traverse. Pour lui échapper, je pense à Ruedi. Je me dis qu'il doit être en train de fumer sur la terrasse d'un bar perché sur les hauteurs de sa vallée. Je pense à Kosambela qui à cette heure-ci doit se trouver encore quelque part dans un rassemblement de prière fédérale. Je pense aux incontournables parades militaires qui marquent la fierté du premier août bantou. Il n'y a pas que les militaires, la police ou encore les reliques de sapeurspompiers à ce défilé : les élèves, les étudiants et nos multiples partis politiques sont aussi présents. Les seuls grands absents sont les ambulanciers. Ce n'est pas qu'ils décident de boycotter le défilé du premier août, c'est que ce service n'existe simplement pas au Bantouland. Il n'existe plus.

Toujours à la fenêtre de ma chambre, le visage caressé par de légers vents frais en provenance du Léman, je pense à la saison des pluies du Bantouland qui contraste fortement avec la canicule qui sévit actuellement ici. Une saison de pluies qui amène avec elle un régiment de moustiques coriaces et armés jusqu'aux dents, prêts à vous vider de votre sang. Des souvenirs de moustiques jaillissent dans ma mémoire. Je me souviens de Kosambela qui, petite, me racontait qu'il fallait se méfier des moustiques du Bantouland. Oui parce que selon elle, ceux du Bantouland ne sont pas des moustiques ordinaires. Ce sont des moustiques sorciers ! affirmait-elle avec une certaine gravité. Elle disait que même les spray anti-moustiques n'arrivent plus à les tuer parce qu'ils se foutent un masque à gaz avant de venir vous sucer dans votre

sommeil. Des moutons noirs, disais-je alors à ma sœur en essayant de prendre la voix autoritaire de notre père. Kosambela était persuadée que le seul moyen de chasser ces moustiques du Bantouland était de les attaquer frontalement avec un marteau ou mieux, un râteau. Quand je pense à tous ces moments de notre enfance, je souris.

Je téléphone à Ruedi.

— Alors, tu as mangé autre chose ? je lui demande.

— Des grillades. Beaucoup de grillades. Et toi ?

— Tu sais. La même chose.

Je l'entends sourire. J'ignore si c'est pour se moquer de moi ou si c'est pour se féliciter de n'avoir pas dû, encore aujourd'hui, en ce jour de fête nationale helvète, manger de la bouffe bantoue.

— Et Dominique ? il me demande. C'était bien?

— Comme d'habitude. Très bien.

Ruedi marque une pause. Le sourire que j'entendais quelques instants avant, s'estompe. J'ignore pour-quoi. Peut-être voudrait-il que j'apporte davantage de détails sur ce qui s'est passé avec Dominique ? Peutêtre voudrait-il prendre le temps de mieux décrypter les mots qui composent ma réponse si laconique ? Je suis un peu étonné, car il n'y a rien qu'il ne connaisse pas à ce propos. Je reste muet. Comme je n'ajoute aucun autre mot, Ruedi reprend la parole et me raconte sa journée de fête nationale.

Il dit qu'ils étaient, sa famille et lui, sur la prairie du Grütli. Qu'ils ont d'abord navigué, depuis les berges de Fluelen, sur le lac des Quatre-Cantons, à bord du bateau à moteur que son père a loué. Que le soleil chauffait tellement fort qu'ils ont dû faire quelques pauses en nageant dans les eaux fraîches du lac. Qu'une fois là-bas, sur la fameuse prairie du Grütli, là même où le Serment des Helvètes a été signé à la fin du XIIIe siècle alors que nous autres Bantous marchions encore nus dans la forêt en compagnie des animaux, il y avait beaucoup de monde. C'est normal, cette prairie verdoyante et entourée de montagnes aux pointes enneigées en toute saison, est très convoitée par les politiciens de tous bords le jour de la fête nationale. Chaque parti politique veut revendiquer sa portion du Grütli. Chacun d'entre eux veut réécrire l'histoire du pacte dit fondateur. Ruedi dit que la présidente de la Confédération y a tenu une allocution devant une

foule en rouge et blanc. Il dit que, soudain, sont apparus des gens vêtus de noir et au crâne aussi bien rasé que le mien. Il utilise même le terme Kongôlibôn pour parler de la coiffure de ces gens-là, ce qui me faire rire. Il dit qu'ils ont entamé un énorme vacarme et troublé la paisible sérénité de la prairie mythique. Que la police est intervenue rapidement pour calmer la situation. Après tout, c'était prévisible. Il dit qu'heureusement, tout est vite rentré dans l'ordre. Qu'il y a eu, plus tard, un excellent brunch. Que…

— Tu as demandé de l'argent à tes parents ? je l'interromps sèchement.

— Je vais le faire.

— Ruedi !

— Promis.

— Prends aussi quelques trucs à manger.

— Ta bouffe du pays est déjà finie ?

Ruedi rigole. Cette nourriture que je lui demande de prendre avec lui, c'est pour pas qu'il meurt de faim ici à force de refuser de manger ce qui provient de chez moi. Car moi, je peux toujours me débrouiller avec tout ce que Monga Míngá m'a envoyé. Mais jusqu'à quand ?…

IV

La galère cogne fort à notre porte depuis quelque temps. Je n'ai toujours pas trouvé le travail de mes rêves, encore moins du travail tout court. Et malgré tous mes efforts, je ne saisis aucun signe précurseur m'annonçant un réel changement, cioè, un vrai job à la hauteur de mes grandes attentes de jeune diplômé. Toutes nos économies sont à plat. Ruedi a rapporté de ses montagnes natales un petit gombo sec qui nous a permis de payer le loyer et quelques autres factures. On s'en est encore sortis ce mois-ci, de justesse. Sinon, il ne nous reste plus grand-chose. Pratiquement plus rien, si ce n'est de la nourriture venue du Bantouland.

Là, dans ma main, j'ai réuni toutes les économies qui traînaient dans notre appartement. Quelques pièces de monnaie oubliées ici et là dans un tiroir, une poche de jeans ou encore sous le lit. Beaucoup de pièces jaunes ; celles-là que plus personne ne veut avoir dans sa poche, celles que même les clochards et les autres mendiants se réservent le droit de ne plus accepter.

Comme pour négocier sur le partage d'un héritage chiffré en milliards de francs, nous siégeons longuement pour savoir ce que nous voulons faire de notre fortune, empilée, là devant nous.

— Onze francs trente-cinq, je dis en regardant l'amoncellement de vieilles pièces de monnaie sur la petite table de notre cuisine.

Ruedi se roule une cigarette avec la précision qui lui est propre. Il l'allume et crache une épaisse fumée jaunâtre qui voile son visage pourpre de roux.

— On mange quoi ces prochains jours ? il me demande et je peux ressentir toute l'angoisse qui flotte dans sa gorge.

— Il y a encore du ndolè. On n'a pas tout mangé ça. Il y a aussi du manioc et de l'arachide et quelques gâteaux de graines de courge. Ça peut faire l'affaire.

Ruedi rougit. Je vois qu'il ne sait pas quoi dire. L'histoire-ci le

dépasse. Comme on est assis-là, s'il ouvre la bouche, il va tellement s'apitoyer sur notre sort qu'il va se mettre à chialer comme un gamin abandonné par sa mère. Et si moi j'ouvre la bouche, je serai peut-être amené à proposer des plans d'austérité drastiques qui vont tout autant le faire pleurer. Or, moi je ne veux pas qu'il pleure. Et puis, il n'a vraiment pas de raison de se plaindre : je viens de décrocher un petit stage de trois mois qui va nous tirer d'affaires pendant un certain temps. C'est déjà ça. Au moins, je n'aurais plus besoin, pendant ce temps, de rencontrer ma conseillère de l'Office du chômage qui de toute façon ne peut rien pour moi.

— Allez, fume un peu, je dis à Ruedi. Ça va passer. On va s'en sortir. Allez !

— Depuis quand tu crois aux miracles, toi ?

— Nzambé n'a fait qu'ébaucher l'homme. C'est ici là sur terre que chacun se crée lui-même.

— Encore tes proverbes à la con.

Un long silence se fait entre nous. Je regarde par la fenêtre et j'aperçois une fois de plus les drapeaux qui décorent l'immeuble d'en face et qui me font penser au mien que je cache sous ma honte inavouée.

— Ça va aller, je dis. J'en suis sûr. Ça va aller. Il faut seulement se battre.

— Tu crois vraiment qu'on pourra résister jusqu'à ton premier forfait de stage, à la fin du mois de septembre ? C'est quatre bonnes semaines encore. Tu vois ce que je veux dire ? Quatre semaines !

— Ce qui est sûr c'est qu'on ne mourra pas de faim. Il faudra juste que tu te mettes au saka-saka et aux bâtons de manioc.

— Qui ? Moi ?

— Bah, qui d'autre ?

— Mais…

— Mais quoi ? Dis donc, est-ce que je ne mange pas de la fondue et du Cénovis, moi ?

Ruedi baisse la tête. Mon argument n'est peut-être pas si évident. Mais il est valable. Du coup, mon compagnon ne sait plus quoi ajouter. Le silence se mêle à sa fumée et crée une étrange ambiance dans la pièce. Ruedi semble dépassé par la situation. Il porte son regard sur

l'amoncellement des pièces de monnaie. Il les fixe, les scrute. Je me demande ce qu'il cherche làdedans. De toute façon, il n'y verra pas moins que ce qui est en train de nous coller petit à petit à la peau. J'attends qu'il me dise s'il y voit autre chose que la pauvreté. Mais il reste muet. Ses joues creuses s'empourprent davantage. Sur son visage, je lis quelque chose qui pourrait être la défaite, l'échec, mais également l'amertume ou la commisération.

Comment lui, Ruedi, fils unique de la très vénérable famille Baumgartner peut-il se trouver dans une telle situation? Ses parents sont-ils au courant ? A-t-il eu le courage, la dernière fois qu'il les a vus sur la prairie du Grütli, de leur dire toute la vérité sur sa situation, sur notre situation? Je ne crois pas.

Ruedi dit qu'il n'aime pas demander. Surtout pas à ses parents. Il ne veut pas qu'ils nous viennent en aide. Il dit qu'il ne veut déranger personne. Il y a quelques jours encore, juste avant qu'il ne se rende chez ses parents pour la fête nationale, il me disait, non sans une certaine fierté, son refus catégorique de demander de l'argent à ses parents. Les très rares fois où ces derniers nous ont versé un petit gombo, ce sont les fois où j'ai tellement fait pression sur Ruedi qu'il a fini par céder. Dans ces cas-là, ses parents sourient en lui passant une enveloppe. Ils semblent heureux de pouvoir nous venir en aide. Ils nous recommandent de ne pas hésiter à redemander au cas où nous en aurions encore besoin. Moi, je leur souris et ne manque pas de leur souligner au passage que nous reviendrons vers eux, assurément, puisque nous sommes bel et bien dans le besoin. Ses parents s'étonnent un peu de ma réponse. Ils rient d'un rire contrarié. Ils m'encouragent néanmoins à le faire. Et Ruedi de me dévisager comme si j'avais dérapé en public. Je vous rembourserai, sûr et certain, il leur promet.

Dans la cuisine ce matin, on dirait que Ruedi a peur. Il a peur pour lui, pour nous. Il a peur de ce qui risque de nous arriver. De ce qui nous arrive déjà. Ce n'est pas le moment de lui rabâcher ce que j'ai pris l'habitude de lui dire depuis que je ne travaille plus chez Nkamba African Beauty. Je lui répète que s'il ne veut pas demander l'assistance de ses parents, il faut bien qu'il travaille. Qu'il se trouve un petit job. Un job d'étudiant, par exemple. Serveur dans un barrestaurant. Téléphoniste. Répétiteur. C'est bien possible, ça. Il me répond toujours

d'un hochement de la tête. Comme pour échapper à mon insistance. Il dit oui, mollement. Oui, il le fera. Oui, il le fait déjà. Puis, c'est le vide. Puis, plus rien. Rien qui me laisse deviner qu'il cherche quoi que ce soit. Quand il n'est pas à l'université, c'est devant son ordinateur qu'il passe ses journées.

Depuis quelques temps, il a son argument choc pour me clouer la gueule. Il me rappelle, à moi, que c'est difficile de trouver un travail. Tu devrais me comprendre plus que quiconque, il me lance. Bien sûr, je le comprends. Je n'ai pas le choix. Lorsque je lui fais tout de même remarquer qu'il pourrait se donner un peu plus de peine, il renvoie la faute sur les frontaliers. Ce sont eux qui nous volent nos emplois, ces Frouzes. Il le dit sans vraiment en être convaincu. Mais il le dit quand même. De toute façon, il n'est de loin pas le seul à le clamer autour de moi. Monsieur Nkamba le disait aussi. Il le chantait à longueur de journée avec une colère si palpable que je me demandais s'il ne finirait pas par souhaiter la construction d'un mur séparant les vrais Eidgenossen comme lui de ces étrangers parasites. Ils sont si nombreux à le murmurer ou le crier autour de moi que, même si je n'en dis rien, je me demande quand même : et s'ils avaient raison?

Ruedi prend toutes les pièces jaunes. Il les recompte comme pour s'assurer que je n'ai pas fait d'erreur de calcul. Il confirme la somme : onze francs trentecinq.

Je propose un fifty-fifty. Ruedi dit que non. Ça ne m'achètera même pas un paquet de cigarettes, il argumente. On fait quoi de ça alors, lui demande mon regard. Il soupire, baisse la tête. Quelques instants, puis il capitule. Dans un semblant de consensus, nous décidons de me faire l'héritier de tout ce paquet de gombo. Je peux en faire ce que bon me semble. Je prends la mesure du sacrifice que Ruedi vient de faire. Je me promets de ne pas le décevoir. Puis je me dis que c'est de sa faute si nous sommes dans cette situation. Il n'a qu'à accepter le gombo que ses parents lui proposent. Il refuse toujours. Non. Il ne refuse que lorsque je dois également en bénéficier…

Je décide d'acheter une carte téléphonique pour appeler ma mère là-bas au Bantouland. Je me dirige dans l'un des commerces

permanents du quartier : « LycaMobile ou Lebara ? – Lebara. Dix francs s'il vous plaît.» Puis avec le reste, un franc trente-cinq, je prends quelques sucreries qui pourraient apporter un peu plus de saveur à ma bouche si fade. Amère.

Une fois à la maison, je téléphone à ma mère. Je ne sais pas trop quoi lui dire. Je ne vais certainement pas lui demander de m'envoyer un peu de gombo depuis là-bas. Ce serait la honte. Je ne vais pas non plus lui avouer que mon copain et moi survivrons ces prochains jours grâce aux provisions qu'elle m'a fait parvenir du pays. Ce serait le grand frère de la honte ! Je ne lui dirai pas non plus que je viens de bousiller toute notre fortune pour seulement entendre le son de sa voix.

Je vais devoir mentir. Ça arrangera tout le monde.

Je vais lui dire que tout va bien ici. Que je suis heureux. Très heureux même. Je vais lui inventer des trucs invraisemblables : que je lui ferai bientôt parvenir du gombo bien glissant et en masse. Que je viens de trouver un boulot très bien payé dans une grande organisation de la coopération internationale genevoise. Que je vais bientôt m'acheter une très grande villa au bord du Léman ou un chalet dans les hauteurs de Davos. Que je lui rendrai visite au Bantouland tous les mois et même tous les week-ends si elle le souhaite. Je lui dirai même que mon compagnon a un retard de plusieurs semaines et qu'il mettra bientôt au monde un très bel enfant. Qu'elle aura l'honneur de bercer ce premier môme biologiquement né de deux pères. Qu'elle pourra l'accompagner à l'école, lui cuisiner un plat de manioc accompagné d'une sauce à base d'huile de palme, lui chanter des berceuses bantoues et lui conter des fables des Alpes grisonnes qu'elle ne connaît pas.

— Je vais commencer un petit stage dans quelques jours, je finis par souffler au téléphone.

— Ah Nzambé ! Tu ne m'as rien dit avant. Comme tu sais jouer à cache-cache avec ta mère.

Maman parle avec une voix éraillée.

— Laisse ça. Il n'y a même pas de cache-cache làdedans. C'est juste un petit truc de trois mois.

— En tout cas, que Nzambé soit loué ! Tu dois être content. Tu vois ? La patience paie. Il suffit de prier. Nzambé, Élôlombi et les Bankóko

aident toujours leurs pauvres petits enfants.

— C'est même comme ça.

Ma mère continue de parler de Nzambé, Dieu Le Père. De Élôlombi, Dieu des esprits qui planent sur nos âmes, entre ciel et terre. Et des Bankóko, nos Ancêtres qui veillent sur nos vies et répondent à nos désirs les plus profonds. «C'est même comme ça», «Qu'il en soit ainsi», je continue de répondre machinalement.

— Après le stage-là, Nzambé t'aidera à trouver un vrai-vrai boulot bien payé, elle dit.

— Uhum.

— On dit amen, me corrige-t-elle.

— Amen.

J'ai été pris comme stagiaire dans une petite ONG qui lutte contre les discriminations raciales… oups ! Les discriminations du fait des origines et pour la promotion de la diversité. Je crois qu'ils m'ont pris làdedans parce que je remplis tous leurs quotas dont… la race. Mais peu importe, dit ma mère au téléphone, l'essentiel est qu'ils aient tout de même retenu ta candidature. De toute façon, elle conclut, la chèvre broute là où elle est attachée.

Ce que je devrai faire dans cette association? C'est écrire des correspondances de toutes sortes pour les partenaires réguliers et pour de potentiels partenaires de l'ONG. Je dois les écrire, les imprimer, les mettre sur le bureau de la directrice, Madame Bauer, dont le temps et les multiples combats d'indignée ont fini par user l'iris. Madame Bauer ne supporte plus de lire sur un écran, quel qu'il soit. Encore moins sur les écrans d'ordinateurs. C'est des trucs de jeunes, tout ça qu'on a aujourd'hui, elle m'a dit lors de notre première rencontre. De ses mains noueuses, elle a alors sorti de son sac à main sa dernière nouveauté technologique : une loupe à manche.

Fille de banquier zurichois, Madame Bauer a grandi dans la très chic Goldküste au bord du lac de Zurich. Elle dit toujours que c'est à Genève qu'elle a pu trouver sa liberté de vivre, mais surtout la liberté de combattre. Combattre, c'est le terme qui revient très souvent dans la bouche de la Bauer, une belle vieille dame aux manières de rebelle. C'est peut-être l'unique trait de son caractère que le temps n'a pas réussi à abîmer. Rebelle. Madame la rebelle Bauer. Elle s'habille

toujours de mille couleurs, mais surtout de vert, sous toutes ses tonalités : le stéréotype d'une militante écolo de la première heure. Ce qu'elle est, bien sûr. Elle revendique tout haut et fort son végétalisme. Ce n'est pas par effet de mode, elle tient à préciser chaque fois qu'elle en a l'occasion, c'est par conviction depuis plus de quarante ans. Bien avant Brigitte Bardot, elle conclut.

Mais, au-delà de la carapace, je peux facilement lire entre les stries de ses rides profondes et la délicatesse masquée de sa gestuelle rebelle, qu'il lui reste, au fond d'elle, une certaine dose de bourgeoisie dont elle voudrait tant se défaire. Mis à part cet aspect écolo-bobo, elle a d'autres traits forts. Par exemple, lors de notre première rencontre, ce qui m'a le plus marqué chez elle, c'est sa voix rauque. Une voix trop rauque qui contraste tellement avec sa brève corpulence. Une si petite femme à la voix très virile. C'est peut-être l'effet de la cigarette et de l'alcool qu'elle consomme. Elle ne se nourrit que de ça. De l'herbe aussi.

Ce soir, au téléphone avec ma mère, une chose me frappe dans sa voix. Elle semble encore plus éraillée que celle de ma future responsable de stage. En général, ma mère n'a pas ce timbre de loup. Elle a plutôt une voix chantante, suave. Je chasse mon souci et je mets ce changement vocal, naïvement, sous le coup de l'émotion qu'elle ressent à la suite de ce que je viens de lui annoncer.

— Et toi, comment ça va ? je lui demande.

— Ah, je suis là. Juste un petit mal de gorge qui me chauffe la tête.

— Je m'en doutais.

— Mais rien de grave. Juste un tout petit mal de gorge comme ça là. Quand ça sera fatigué de m'embêter, ça va seulement passer son chemin. Tranquillos.

Dans notre petite ethnie, là-bas au Bantouland, il n'est pas bon – alors pas bon du tout ! – d'avoir un mal de gorge, ou pire, d'être malade au point d'en perdre la voix. C'est un très mauvais signe. Cela signifie que les Dieux ne sont plus avec vous. Nos Dieux auraient-ils abandonné Monga Míngá ? Nzambé se serait-il retranché dans ses cieux là-bas en haut en laissant Monga Míngá entre les mains des esprits maléfiques ? Élôlombi, le Dieu qui protège nos âmes, ne reconnaît-il plus l'âme de ma mère ? Et les Bankóko, nos ancêtres, seraient-ils si mécontents envers Monga Míngá au point de lui arracher son souffle,

sa voix? Seraient-ils si remontés contre elle au point de laisser un esprit des ténèbres lui faire ingurgiter des saloperies pendant son sommeil ?

Je sens que ce mal dans sa gorge ronge ma mère. Elle en a honte.

— Tu as vu un médecin?

— Laisse l'histoire-là par terre. Je t'ai dit que c'est juste un petit mal de rien du tout qui finira par partir.

— La femme qui cache sa grossesse meurt à cause de l'enfant.

— Qui t'a dit que j'ai honte ?

— Tu dois aller voir un médecin.

— Oh que c'est déjà fait !

— Et ? Ils disent que quoi ?

— Tu connais les docta de chez nous ici ! De vrais incapables !

Elle me raconte qu'elle a déjà vu plusieurs docta. Tout ça pour rien. Les docta du Bantouland ne connaissent rien à la vraie-vraie médecine des Blancs, elle prétend. Certains d'entre eux lui ont diagnostiqué une bronchite ou une pharyngite ou même une simple angine. D'autres ont parlé d'un rétrécissement de l'œsophage. Elle continue en me racontant qu'elle était encore récemment dans une clinique pour gens bien, et là, ils lui ont dit qu'il s'agissait probablement d'une tumeur à la gorge. Du n'importe quoi ! Elle s'offusque. Tumeur ? Cancer ? Elle s'interroge avec sa voix glaireuse. Puis elle lâche : Mais ce sont des maladies de riches ! Ce sont des maladies des Blancs, ça. Comment une pauvre Bantoue comme moi va souffrir de cancer ?

Monga Míngá continue de parler. Elle est assez remontée contre le système de santé bantoue qui diagnostique le cancer, maladie par excellence de riches, à de pauvres petites patientes du Bantouland. Est-ce que c'est sérieux ça, elle me demande. C'est de la sorcellerie ! elle s'exclame. Ces docta n'ont plus que ça dans leur bouche maintenant : cancer. Si ce n'est pas cancer, c'est sida. Cancer ou sida. Voilà ce qu'ils te disent même quand tu n'as certainement qu'un paludisme de rien du tout. Ils n'ont qu'à laisser la médecine du Blanc aux Blancs et retourner à la médecine traditionnelle de chez nous.

Ma mère se plaint. Encore et encore. Elle dit avoir déjà acheté beaucoup de médicaments. Pour rien. Elle semble désabusée. Elle dit que ces médicaments l'ont soulagée un jour et puis le jour d'après, le mal a recommencé de plus belle. À qui faire confiance dans tout ça ?

Chacun te raconte ce qui lui passe par la tête et empoche sa part de gombo. J'en ai marre de verser du gombo comme ça pour rien. Ces docta sont des voleurs ! Elle me le crie au téléphone : ce sont tous des voleurs ! J'éloigne le combiné de mon oreille, mais continue à écouter son désarroi.

— Et là maintenant, tu te sens comment ? je lui demande.

— Je suis contente pour toi, mon Mwána. Ton stage-là va t'ouvrir des portes.

— Non, je dis ta gorge.

— Ça fait encore un peu mal, mais Nzambé écoute nos prières. Il écrasera la mauvaiseté de nos ennemis.

Le spectacle des feux d'artifice vient de commencer dans la rade. Le bruit s'entend jusqu'à chez moi et perturbe ma conversation avec Monga Míngá. Et puis, je dois de toute façon couper la conversation si je veux pouvoir réutiliser ma carte téléphonique.

Après avoir raccroché, une série d'images défilent dans ma tête. Je vois maman dans un lit bancal et rouillé, là-bas dans un hôpital en pays bantou, asphyxiant à cause d'un rétrécissement de son œsophage. Cioè, je la vois avec une vingtaine d'autres patients dans une chambre mouroir. Chacun affronte la mort avec ses moyens de bord. Je la vois dépérir doucement-doucement sans que je puisse être à ses côtés pour lui offrir une petite bisouterie en bonne et due forme. Je l'imagine là, allongée sur un mince matelas, toute ratatinée, la peau pâle, très pâle même, les yeux globuleux et errants, le corps fragile et amaigri. Ces images me troublent tellement…

Ruedi est planté derrière moi. Il pose une main sur mon épaule. Il a certainement entendu l'essentiel de ma discussion avec Monga Míngá. Je lui confirme qu'elle est malade. Elle doit être très malade, je lui dis. Mais ce n'est pas grave, j'ajoute. Enfin, on ne sait pas si c'est grave ou pas.

Ruedi me prend dans ses bras. Une violente explosion du feu d'artifice éclate au dehors. L'odeur de soufre agresse mes narines. J'éternue.

Pendant que Ruedi me caresse le dos, j'essaye d'avaler ma salive. J'essaye de le faire pour m'imaginer la souffrance qui torpille ma mère. Ce doit être là, ou là, ou même là. La gorge est assez longue, semble-t-

il. L'œsophage ? C'est quoi déjà ce truc-là ? C'est où même ? Est-ce là ou là ? Je sais juste que c'est quelque part dans la gorge. Peut-être au niveau de la pomme d'Adam? Mais non, au Bantouland on dit que les femmes n'ont pas cette pomme d'Adam. Ma mère a peut-être le manioc d'Eve, mais certainement pas la pomme d'Adam.

Ah, elle pourrait venir se soigner ici, opine Ruedi soudainement illuminé. Je le regarde longuement, puis je lui réponds : je viens d'acheter une carte téléphonique Lébara avec tout ce qui nous restait.

V

Ce qui frappe tout de suite dans la salle d'attente, c'est… comment dire ? C'est avant tout… je dirais : le silence. Ce genre de silence-là qui n'exprime ni le deuil, ni la faim, ni même le besoin. On dirait que tout va bien. On peut même se demander ce que les gens viennent fabriquer ici. Y viennent-ils pour lire des gratuits qui les informent de manière sardonique que le taux de chômage est en perpétuelle chute alors qu'eux, ils ne décrochent toujours rien de rien, même pas un job de chien? Viennent-ils lire des magazines truffés de publicités à la Gucci-Dior-Chanel affichant des produits qu'ils ne pourront jamais consommer, même pas dans leurs rêves ? Viennent-ils consulter quelques annonces murales qu'ils ont déjà vues et revues mille fois ailleurs et notamment sur la Toile ? Ou alors viennent-ils simplement revoir l'éternel sourire préfabriqué d'un conseiller payé pour leur rappeler, entre deux mimiques soupçonneuses, qu'il n'en font pas assez pour s'en sortir ?

Le silence. L'impatience. Il y a un type vraiment étrange là-bas, tout près de la porte qui donne dans les bureaux des conseillers. C'est peut-être bientôt son tour. Il est pressé-pressé. On dirait qu'il est gêné. Nerveux. Il ne veut pas rester là une seconde de plus. Il regarde autour de lui comme s'il avait peur que quelqu'un le reconnaisse. Il doit avoir honte. J'ai envie de lui dire que le diarrhéique n'a pas peur de l'obscurité. Mais est-ce que je suis ici pour ça ? Je lui colle sa part de paix.

Le silence. L'impatience. La distance aussi. Un jeunot au visage acnéique a les oreilles emmurées d'écouteurs massifs. Il dodeline de la tête. Ce doit être du rap. Je me demande ce qu'il fout là. À son âge, on tète encore sa mère. Mais est-ce que je suis ici pour lui ? Je lui colle sa part de paix. À ses côtés, une brune au manteau de fourrure rousse semble très affairée à contempler quelque chose sur l'écran de son iBook indigo. J'aurais tellement voulu lui demander si elle fait partie

de la classe de ces nouveaux pauvres qui s'accrochent aux dernières pièces d'une vie glorieuse antérieure. Mais est-ce que je suis ici pour ça ? Je lui colle aussi sa part de paix à elle. À deux pas d'elle, il y a un monsieur mal rasé, les cheveux tout blancs et le regard déconfit. Il est néanmoins bien envesté et encravaté. C'est sans doute les restes d'une autre époque, comme la dame au iBook à poignée. Il doit être à l'aube de sa soixantaine. Ses yeux ténébreux sont rivés dans un coin du parterre moquetté de la salle d'attente. Que regarde-t-il làbas ? Je ne le saurai jamais. Il est ailleurs. Loin. Trop loin dans ses pensées. Même la sonnerie d'un téléphone dans la salle ne le fait pas ciller. Même les gesticulations incessantes du type nerveux qui disparaît avec empressement lorsque son conseiller vient le chercher, ne le remuent guère. Sur sa gueule, je peux jauger la portée de son désespoir. Son histoire est peut-être celle d'un entrepreneur tombé en-bas-enbas, les pieds dans la gadoue jusqu'au pétrole. Peutêtre est-ce aussi celle d'un père de famille étourdi par le sort. Je n'en sais rien. Tout ce que je peux faire pour lui est de lui coller sa part de paix.

Toute cette atmosphère me froisse subitement la gorge. Je tousse bruyamment. Quelques paires d'yeux me dévisagent. La gêne me casse le ventre. Mes aisselles se mettent à dégouliner. Pour me détacher de tous ces yeux qui roulent sur moi, je pense à ma mère. Je me demande comment elle se porte ce matin. Je voudrais savoir si la conversation téléphonique que nous avons eue hier a eu pour effet de calmer un tant soit peu son mal de gorge ; ou si elle continue de traîner dans sa gorge cette voix encore plus étrange que celle de Madame Bauer. Je tousse à nouveau. Je crains un rétrécissement de mon œsophage. Qu'est-ce que je raconte ? Je suis bête.

Je n'ai pas le temps de trop penser à ma gorge ou à celle de ma mère parce qu'un homme sort du bureau de ma conseillère. C'est le troisième bureau à gauche dans ce couloir là-bas. On peut le voir depuis la salle d'attente. L'homme qui en sort est malade de colère. Il est tellement furieux qu'on dirait un forcené. Derrière lui, il claque la porte de ma conseillère dans un énorme bruit. Tout le monde sursaute. Le type mal rasé sursaute également. Enfin! Le jeunot au visage acnéique ôte son casque de ses oreilles de lapin. La dame au iBook à poignée détourne son regard de son appareil. Fini le mode silence-

impatience-distance qui nous liait jusque-là. Ça commence à bourdonner comme dans une ruche. Le gars enragé donne des coups de poings secs dans les murs, puis dans les portes. Fuck you! Fuck off ! Il hurle. Fuck ce putain de système de merde ! Merde ! Une salope de merde ! Le bourdonnement se propage dans la salle comme une épidémie. On fait semblant de chuchoter quelque chose à l'oreille de son voisin, alors qu'en réalité, c'est à soi-même qu'on s'adresse. Il a raison, voyons. Fuck! ai-je pu lire sur les lèvres de la dame à iBook. Elle a le visage tellement condimenté que moi, patron, je ne l'aurais jamais engagée dans mon affaire. Mais quand même, sa réaction est disproportionnée, s'indigne un autre monsieur semblable à un concierge mal-aimé. Son dossier sera fermé. Sûr et certain! conclut son voisin. On est tous d'accord: son cas est laid! Les regards se baladent, se croisent, se frôlent, s'esquivent, s'excusent, puis fuient pour se poser en chœur sur le déviant. Le mouton noir. Ce dernier, par son comportement, semble apporter une raison à notre présence à tous ici-là.

Nos yeux suivent le furax jusque dans le grand couloir, à la sortie de la salle. Dans l'ascenseur, le forcené donne un coup de poing dans le miroir. Fuck! L'éclat. Il a réussi à briser la glace. La stupéfaction. Nous sommes tous debout. La panique. Les gars du service de sécurité arrivent. Ce que nous voyons là, c'est de l'avant-première !

Je m'étais toujours demandé, moi, pourquoi on avait mis ce putain de miroir dans cet ascenseur-là. Regarde-toi ici. Oui, toi ! C'est bien à toi que je m'adresse. Allez, regarde-toi ici. T'as vu comme t'es ? T'as vu comme t'es nul ? Nul ! T'es qu'un bon à rien. Tu crois vraiment que tu pourras t'en sortir ? Ah! Ah! O.-K. ! Si tu le dis, bah, on verra bien! Allez, sors vite d'ici, pauvre con! Casse-toi ! Vas-y, fous le camp! Pauvre nul. T'es nul ! Nul ! Et l'écho de cette sentence résonnait dans mes tempes à chaque fois que je sortais de cet ascenseur. T'es nul ! Je crois que le forcené a reçu, lui aussi, toutes ces insultes de la part de cette glace et qu'il n'a pas trop apprécié le ton effronté du propos. Du coup, il lui a cassé la gueule.

Peu de temps après, ma conseillère s'est présentée, droite dans ses petits talons, le sourire soigneusement rangé aux commissures des lèvres. Le masque avait été remis à sa place. Elle s'est approchée de

moi et m'a tendu une main glaciale. Comme d'habitude.

Ma conseillère est une dame grande comme trois mangues qui font du cirque. Elle a trop de margarine dans le corps. Son visage gras et son triple menton en témoignent. Elle doit en avoir également sous les hanches et dans la malle arrière. Trois cheveux blonds, sur son crâne, jouent à saute-mouton. Je me demande souvent pourquoi elle ne se fait pas un bon Kongôlibôn comme moi. Une boule à zéro lui irait sans doute mieux que ces trois poils-là qu'elle s'entête à cotiser.

Malgré le masque, on voit bien les stigmates de ce qu'elle vient d'endurer. Elle est pétrie de honte. Le grand frère de la honte. De peur aussi. Elle est raide. Une glace.

Dans son bureau elle prend place derrière son ordinateur, se rince la gorge avec un peu d'eau. Elle consulte mon dossier, croise les mains sur son bureau et me regarde.

— Je vous écoute, elle me lance.

— Je voulais vous dire que j'ai trouvé un stage.

— Ah bon? Félicitations !

C'est étrange : je suis heureux de voir que la nouvelle semble redonner vie à cette dame.

— Est-il rémunéré ? À temps plein? elle me demande.

Je lui dis que oui. Je lui raconte comment j'ai pu décrocher ce stage. C'est une connaissance d'une connaissance du fiancé d'une collègue de service de ma sœur Kosambela qui m'a conseillé cette adresse. Bon travail de réseautage, elle dit. C'est du copinage, je réponds du tac au tac. Elle ne se laisse pas pénétrer par cette attaque. Elle vient déjà de livrer un combat difficile. Elle préfère afficher sa joie pour moi.

— On fait comment maintenant avec mon dossier ? je lui demande.

— On va le fermer.

— Bonnes statistiques donc.

— Il ne faut pas voir les choses comme cela, Monsieur Mwána. Si vous avez trouvé un stage rémunéré et à temps plein, je ne vois pas pourquoi on devrait garder votre dossier ouvert.

— Mais ce n'est que pour trois mois.

— En attendant, on ferme quand même.

— Je n'ai eu aucun soutien de votre part.

— S'il vous plaît, lâche-t-elle avec un brin d'agacement, ne

recommencez pas.

Là elle redevient naturelle. Le masque tombe.

— Par contre, je vous conseille de continuer à chercher du travail, elle conclut.

Le soir, au téléphone, je ne manque pas de rapporter les événements à ma mère dont la voix est toujours aussi rauque que le jour d'avant. Je fais une excellente sélection de ce que je vais lui raconter. L'accroche entre ma conseillère et le colérique est idéale. Nzambé ne pouvait quand même pas laisser cette femme-là finir les gens comme ça, sans rien faire, dit ma mère. Tu ne peux pas savoir comme je me suis marré, je mens. Nous rions. Nous oublions nos problèmes, un instant. Puis Monga Míngá calme le jeu. Elle me dit qu'elle trouve que je me plains un peu trop. Un peu beaucoup trop. Que je suis peut-être un peu pessimiste. Qu'il faut garder espoir. Qu'il faut continuer de chercher. D'ailleurs, ajoute-t-elle, la poule qui fouille ne dort jamais affamée. C'est ça même, la vraie vérité, je réponds.

Ma mère continue de me prodiguer des conseils. Elle me rappelle que quelques mois de chômage, même impayés, ne sont pas la fin du monde. Au Bantouland, précise-t-elle, il arrive que les fonctionnaires restent pendant des années sans salaire. Comment vivent-ils ? Ils vivent comme les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans les greniers… Et puis, poursuit ma mère, n'est-ce pas que tu viens de trouver une place de stage ? Alors, pourquoi se plaindre ?

Pendant que Monga Míngá parle, moi je suis plus préoccupé par sa voix étrange que par ce qu'elle me dit.

VI

Ce n'est pas Mireille Laudenbacher, la secrétaire à tout faire de Madame Bauer, qui vient m'ouvrir la porte ce matin. Elle est encore prise dans un tralala administratif pour éviter l'euthanasie à son chien. Alors qu'ici l'heure est grave, me dit Madame Bauer en éteignant la cigarette dont elle vient de cracher la dernière fumée.

Je trouve Madame Bauer très élégante. Une robe fleurie turquoise lui balaie le mollet et laisse apparaître ses collants rose cerise. Une paire de petits talons vintage marron lui donne l'allure d'une danseuse de claquettes. Une veste de lainage recyclé lui couvre les épaules. Elle porte un chapeau de feutre de laine rouge avec une broche ovale au motif floral sur le côté.

Elle me laisse prendre place exactement au même endroit où je m'étais assis la première fois que je l'ai rencontrée. Dans un mouvement de grande désinvolture, elle se sert une tasse de thé vert et y trempe précautionneusement ses lèvres. Elle y laisse une marque rouge. Elle allume de nouveau une cigarette. Ah, pardonne-moi, elle me tutoie. Veux-tu un café ? Un thé ? Je dis non de la tête. Elle me sourit tendrement en rajustant son chapeau. Elle prend place, juste là, en face de moi.

Un téléphone sonne. C'est celui du bureau de Mireille Laudenbacher, de l'autre côté de la pièce. Leste comme une adolescente, Madame Bauer roule sa chaise en arrière et décroche le téléphone. Ah mon cher ami Khalifa ! s'exclame-t-elle théâtralement. Pendant qu'elle discute avec son cher ami Khalifa, je quitte ma chaise et entreprends de visiter la pièce où nous sommes. Je vois là, une affiche du mouvement Ni putes, ni soumises. Affiche sur laquelle il y a l'image d'une fillette à la mine serrée ; il y est mentionné tout en bas «Quand une petite fille grandit, elle devient une femme. Pas une pute». Ou les deux, je pense en souriant. Je continue mon inspection des lieux à pas feutrés. Je vois tellement d'affiches. Il y en a là une qui

dit «Non au racisme». Une autre appelle à contribution les pays riches à hauteur de 0.7% de leur PIB pour l'aide au développement du Sud. Un poster là-bas à l'angle dit «Stop aux violences conjugales». Une autre affiche encore montre deux femmes, visiblement heureuses, avec leur fiston. Toutes ces affiches rivalisent d'originalité, les unes comme les autres. Mais il y a là, de l'autre côté, juste derrière Madame Bauer une affiche qui attire un peu plus mon attention. On y voit des moutons arc-en-ciel, chassant un mouton du Mouvement National Libérateur (MNL) d'un préau rouge marqué d'une croix blanche. On peut y lire : «Nous ne sommes pas des moutons». Je souris davantage. C'est une parodie de l'affiche dite du mouton noir que je découvrais pour la première fois en juillet dernier à Lugano.

Je reprends ma place au bureau de Madame Bauer. Une pile de papier sauvage y a établi domicile. Ici, juste à côté de la paperasse, il y a un gros cendrier qui ne doit pas chômer. Madame Bauer parle tellement fort au téléphone qu'on dirait qu'elle se dispute avec son cher ami Khalifa. Elle m'a l'air fâchée. Ou plutôt... révoltée. Elle finit bientôt sa conversation bruyante et pleine de «c'est scandaleux!», et de «c'est inacceptable!».

— Mwána, dit-elle en raccrochant le téléphone.

— Oui...

— J'ai écrit un communiqué de presse. Peux-tu l'envoyer à cette liste de contacts ?

— Où est le communiqué ?

— Juste là, sur mon bureau.

C'est un communiqué de presse manuscrit. Il se détache aisément de la pile de papiers que j'ai devant moi. Pendant que je me saisis du document que je devrais retranscrire sur un ordinateur avant de l'envoyer par courriel à un troupeau de journalistes, Madame Bauer ne cesse de parler. Elle continue avec les «c'est scandaleux!» et les «c'est inacceptable !». C'est scandaleux, de telles campagnes d'affichage, elle dit. Tout ça dans le seul but de gagner des voix. C'est du populisme ! C'est malhonnête ! Elle s'insurge. Mais nous n'allons pas laisser passer ça comme ça, prévientelle. Pendant qu'elle parle, je prends connaissance du communiqué de presse intitulé : «Moutons arc-enciel : Halte à la xénophobie !». Je me rends alors compte que Madame Bauer

et son cher ami Khalifa et bien d'autres encore, sont en train de préparer une marche sur Lausanne, le 18 septembre prochain, pour y manifester leur mécontentement contre l'affiche du mouton noir.

— Qu'est-ce que tu en penses, Mwána? me demande Madame Bauer.

La question me surprend.

— C'est inadmissible, je dis.

— C'est du racisme ça, hein?

— Tout à fait.

Ma responsable de stage choisit de changer brièvement de sujet face au caractère laconique de mes réponses. Elle me parle du fonctionnement de son association. Ils font ci, ils font ça. En temps normal, ils ne travaillent qu'à cinquante pour cent au maximum. Ils n'ont pas assez de moyens pour se permettre un plus grand taux d'activité. Il faut aussi dire que l'âge commence à lui jouer des mauvais tours. Elle ne peut plus combattre comme avant. Mais là, avec l'affiche du mouton noir, l'heure est grave. C'est pour cela qu'elle pense travailler à plein temps au moins jusqu'aux élections fédérales. Quelques âmes charitables l'ont soutenue dans ses finances. Elle me dit qu'elle travaille d'arrache-pied pour mener à bien ce combat. Que les jeunes générations sont moins engagées que la génération à laquelle elle appartient. J'ai fait des choses, moi, dans ma vie, elle affirme avec un sourire plein de bonne nostalgie. Elle me raconte qu'elle était déjà là, présente, lors des tout premiers combats écologiques, contre le nucléaire et les autres folies des hommes. Ces hommes-là même qui se croyaient si intelligents, si ingénieux qu'ils ne voulaient pas lui accorder le droit de vote, à elle, femme. Aux femmes. Et ILS appelaient leur vote-là, suffrage universel ? demande-t-elle avec ironie. Elle s'est battue comme une forcenée contre la guerre du Vietnam, contre l'occupation des pays d'Afrique, contre l'initiative Schwarzenbach, contre le régime d'Apartheid en Afrique du Sud. Elle marque une pause. Crache un grand nuage de fumée. L'initiative Schwarzenbach! elle s'exclame et sa voix rauque me transperce. Elle semble s'emporter. Puis elle se calme. Un silence très éloquent. Je ne sais pas quel commentaire avancer. Elle se sert une nouvelle cigarette, puis lâche : hélas ! Rien n'a vraiment changé.

À midi, Madame Bauer va dîner avec son cher ami Khalifa. Elle me promet de me le présenter un jour. C'est un type vraiment bien, elle dit.

Je n'ai pas envie d'aller errer dans la ville pendant ma pause. Cela reviendrait à gaspiller mon énergie pour rien. Ça ne ferait qu'alourdir ma faim. Je reste donc au bureau. Je m'ennuie. Un moment, je téléphone à ma sœur Kosambela. J'ai envie de lui raconter ma première journée de stage. Elle ne me laisse pas formuler deux phrases. Elle me dit qu'elle n'a pas de temps, qu'elle n'est pas encore en pause. Par contre, elle me murmure rapidement une nouvelle : elle me dit qu'il y a peut-être un moyen de faire entrer Monga Míngá ici, en Helvétie, pour se faire soigner. Quoi ? ! je demande incrédule. Elle raccroche.

Madame Bauer passe l'après-midi entre téléphone et paperasse. Elle peaufine l'organisation de sa manifestation à venir. Quant à moi, je prends davantage connaissance des principaux dossiers et thèmes de l'association. Le nez dans de nombreux documents, je comprends le pourquoi de l'existence de l'affiche de la polémique. Le parti MNL souhaite renvoyer chez eux tous les criminels étrangers, ces fameux moutons noirs. Je navigue sur le site internet de l'ONG de la Bauer. Bien sûr qu'ils en ont un. Il est fait à l'image des moyens financiers de l'organisation. Ce doit être l'œuvre de Mireille Laudenbacher, elle-même femme d'une autre génération, peu habituée à l'informatique. Je lis de nombreux communiqués de presse rédigés par ma responsable de stage. Le ton est le même : très engagé, tranchant, accusateur voire péremptoire. Madame Bauer, au nom de son association et de sa longue expérience de militante des Droits de l'Homme, prend position sur des sujets divers allant de la lutte contre le racisme à la lutte pour l'égalité femmes-hommes. Il y a aussi les questions d'homophobie, de rapports Sud-Nord, d'avortement ou encore de conditions des femmes dans les familles monoparentales, etc. C'est une touche-à-tout.

Il est bientôt seize heures. Madame Bauer me dit que je peux rentrer chez moi si je le souhaite. Elle me dit que je dois me sentir libre. On est libre ici, elle me balance en tournant sur sa chaise. L'essentiel est que le travail soit fait.

Lorsque je rentre à la maison, je raconte à Ruedi ma première

journée de stage. Je lui dis que c'est génial. Que Madame Bauer est une dame passionnante, engagée, solide malgré son âge avancé. Je lui parle de la manifestation qu'elle organise à Lausanne le 18 septembre prochain.

— Super ! il adhère. Elle doit être cool, cette femme.

— Elle n'a fait que ça dans sa vie : combattre. Elle doit aimer ça. Aujourd'hui, elle m'a fait envoyer son communiqué de presse à plein-plein de journalistes.

— C'est du sérieux, alors.

— Tu m'étonnes, je lance en me débarrassant de mes chaussures. J'espère juste qu'elle va contenir sa colère jusqu'au jour de la manif.

Ruedi dit qu'on a besoin des gens comme Madame Bauer pour faire avancer les mentalités dans ce pays. Je lui rappelle qu'il est contre les frontaliers.

— Voler les emplois des autres, c'est quand même un crime, il dit.

— Et donc, il faut renvoyer les frontaliers chez eux?

— Je ne sais pas. C'est le peuple qui décidera.

Ruedi se tait. Il n'a jamais été convaincu par ce discours qu'il a pourtant pris l'habitude de tenir.

Je suis allongé sur le lit. Mon ventre se met à chanter. Je demande à Ruedi s'il n'y a pas un petit quelque chose à manger.

— Il y a encore des bâtons de manioc dans le congélateur, il ironise.

— Les patates que tu as rapportées de chez vous la dernière fois sont déjà finies ?

— Quelles patates ? me demande-t-il en rigolant. Tu n'aimes plus la bouffe du Bantouland?

— Ruedi, ne m'énerve pas.

Ruedi me sert quelques patates bouillies accompagnées d'une sauce tomates nue. Je dévore le tout comme un famélique. Je bois beaucoup d'eau. C'est ça le secret. Boire beaucoup d'eau pour combler l'espace non occupé.

VII

Les Sœurs-managers ont accepté Monga Míngá dans leur clinique. La Clinique San Salvatore. Elles ont tout mis en œuvre pour la faire quitter le Bantouland. Elles l'ont acceptée comme ça dans leur établissement, par charité, sans aucune garantie de payement. Enfin, presque. Car la charité a aussi ses limites. On ne peut pas demander le tapioca et l'argent du sucre…

Les Sœurs-managers ont posé cet acte aimable pour la gloire de Dieu. Elles ont toujours soutenu que leur travail n'est pas seulement celui de faire du chiffre, mais également et surtout de plaire à Dieu au travers des œuvres de charité. Mais les Sœurs-managers ont également agi de la sorte pour répondre à une demande bien particulière de leur protégée dans le Christ, Kosambela.

Ma sœur, Kosambela, travaille comme femme de ménage à la clinique San Salvatore de Lugano. C'est une clinique privée perchée sur les hauts de la ville. De là, on peut apercevoir les rayons de soleil nager dans les eaux calmes du lac Cérésio. À côté des malades de la clinique, trône un majestueux clocher-tour de la très vieille église de San Salvatore dont le son de cloche transperce l'air frais et rappelle à tout un chacun l'omniprésence de Dieu. Kosambela prétend que les Sœurs-managers d'antan n'ont pas décidé de construire ce clocher-tour à cet endroit-là pour rien. Elle dit que s'il est là, tout juste à côté de la clinique San Salvatore, c'est pour chasser tous les mauvais esprits qui rôdent autour des malades. Elle dit aussi qu'il doit y avoir, à cet endroit, des luttes perpétuelles entre les forces du mal et les forces du bien. Quand elle raconte ça, moi je bâille.

Toutes les fois où j'ai rendu visite à ma sœur sur son lieu de travail, j'ai toujours été frappé par la prolifération des crucifix et autres signes religieux dans les salles d'attente, les couloirs, les ascenseurs, les chambres, et même dans les toilettes. À croire que le Bon Dieu – Nzambé, comme l'appellerait ma mère au pays des Bantous – est

devenu une sorte de Big Brother qui nous suit partout.

Comme toute femme de ménage qui se respecte, Kosambela est très souvent fatiguée et en congé maladie. Tout ça à cause du mal de dos qui la courbe malgré son jeune âge. Mais peu importe son mal de dos et ses arrêts maladie réguliers : les Sœurs-Managers de la clinique San Salvatore l'aiment beaucoup. À voir les privilèges qu'elles lui concèdent, on dirait qu'elles sont en mesure de tout donner pour la garder dans leur personnel. Comme si Kosambela était même devenue une sorte de sainte.

Kosambela ne s'adonne jamais à des blasphèmes et autres gros mots pourtant monnaie courante dans la langue de Dante. Si vous lui dites Porca putana di merda, elle vous répond: que Dieu vous bénisse. Si vous ajoutez Cazzo di merda, elle vous répond: que Dieu vous bénisse. Et si même vous dites Porco Dio! elle répond toujours... Que Dieu vous bénisse. Lorsque vous lui demandez comment elle va, elle répond: bien, par la grâce de Dieu. Et si on lui parle de son mal de dos, elle répond, les yeux collés au ciel : ça passera, par la grâce de Dieu. Il n'y a que le nom de son ex-mari qui peut un poil altérer son air si pieux. Quand vous lui dites, comment va Antonio, elle vous répond: qui ? La chose-là ? Puis elle ajoute, en rajustant son fichu sur sa tête : Dieu seul sait.

Juste avant la fin des visites, vers vingt heures, les haut-parleurs déversent dans toute la clinique San Salvatore, dans les couloirs, dans les chambres des patients, dans la cantine, dans les vestiaires et même dans les chiottes, une longue prière. C'est l'œuvre des Sœurs-managers. Sainte Marie mère de Dieu, priez pour nous gros pêcheurs ! Notre Père qui es aux Cieux, que Ton nom soit sanctifié!... Amen. Et pendant que les Sœurs prient, Kosambela se broie les genoux, juste à côté, dans l'église San Salvatore. Elle fait ça tous les soirs avant de rentrer chez elle. Et c'est de là qu'elle a réussi à gagner l'estime des Sœurs-Managers qui doivent parfois voir, en elle, le Saint-Esprit danser au rythme des sons des balafons de chez nous.

Kosambela aime jauger les gens avant de les approcher. Car elle est de ceux qui savent qu'un oiseau ne se pose pas sur un arbre inconnu. Et on peut dire que le Pierpaolo Bernasconi n'était plus une branche si inconnue pour elle. Elle l'aimait beaucoup ce médecin oncologue de la clinique. Elle me l'avait présenté un jour. C'était dans un supermarché. C'est un homme svelte à l'allure plutôt soignée, bien éduqué et très élégant. C'est vraiment quelqu'un de bien le type-là, m'avait dit ma sœur. Quelqu'un de bien, ça se flaire tout de suite! Pas besoin d'aller chercher midi à quatorze heures pour voir ça sur lui, elle me disait tout le temps.

Quand elle parlait du Bernasconi, ce n'était que pour dire tout le bien qu'elle pensait de lui. Elle le louangeait sans fin et me le citait comme exemple à suivre. Il faut arrêter avec tes manières de villageois-là, mon fratellino, elle me rabâchait sans cesse. Regarde donc Signore Bernasconi ! Il est beau, intelligent. Il sait parler aux femmes, même aux simples femmes de ménage comme moi. Je veux que tu deviennes comme lui. Tu seras la fierté de notre famille et de tout le Bantouland. Oh Signore Bernasconi !

Je crois que personne n'avait été aussi heureux que Kosambela de savoir que le Bernasconi, enfin, se mariait. Enfin! s'était écrié ma sœur avant d'ajouter que Nzambé avait fini par exaucer ses prières à elle. Car elle avait toujours prié pour lui. Elle était persuadée que tout ce qui lui manquait, c'était ça, une femme, une vraie épouse, des enfants, une famille et tout le tralala qui va avec. Dieu ne dort pas ! avait-elle dit.

Ma sœur ne s'était pas fait supplier pour se rendre à la soirée d'enterrement de vie de célibataire du docteur Bernasconi. Elle m'avait demandé de l'accompagner car elle souhaitait partager ce moment de bonheur avec moi. Il faut que tu voies comment Dieu bénit ceux qui marchent dans ses voies.

J'ai rarement vu Kosambela dans une joie aussi réelle, aussi dense, aussi… palpable. Depuis que sa chose de mari-là a quitté la maison, elle sourit de moins en moins. Et ce ne sont pas ses fils hyperactifs et son mal de dos constant qui lui rendront la tâche facile. Mais là, c'était une autre Kosambela que je voyais. Celle que j'avais perdu l'habitude de voir.

En général, lorsque ma sœur va dans les fêtes des gens du pays des Bantous, elle reste dans un coin, sans broncher ni bouger. Pendant que ses compatriotes s'asticotent et se déhanchent sur les rythmes électriques des kalimba ou des balafons de chez nous, elle, elle reste assise. Tranquille. Elle soutient qu'elle ne veut pas se mêler à toutes ces mondanités. Les enfants de Dieu ne font pas ce genre de choses-là. Ce sont des plaisirs du monde, de la chair. Elle, elle ne veut plus que les plaisirs de l'esprit. Et la seule chose qui puisse encore lui apporter les plaisirs spirituels qu'elle convoite tant, c'est la bouffe ! Pas question pour elle de louper, pendant les fêtes bantoues organisées en Helvétie, l'occasion d'ingurgiter du ndolè frais-frais venu tout droit du Bantouland, du saka-saka, du fumbua, de la viande de brousse fumée, des plantains mûrs frits ou encore des bâtons de manioc.

Pourtant, le soir d'une Bachelor party dans un pub-karaoké de Bellinzona, Kosambela s'était lâchée. Elle était même allée jusqu'à consommer du vin. Ah Nzambé ! Elle avait dansé, bien dansé. Elle s'était déhanchée. Elle avait chanté en l'honneur du Bernasconi. *Tu mi fai girar, tu mi fai girar, come fossi una bambola*. Ça sonnait faux. On s'en foutait. C'était voir Kosambela chanter ce qu'elle considérait jusqu'ici comme des mondanités, qui était simplement i-né-dit.

À la fin de la soirée, Kosambela m'avait pris dans sa voiture en compagnie d'une de ses collègues, celle dont la connaissance d'une connaissance du fiancé m'avait recommandé l'adresse de Madame Bauer.

— Tu chantes vraiment bien, avait remarqué la collègue.

— Grazie, avait répondu Kosambela, flattée.

— Les Sœurs de la clinique auraient dû te voir, blagua celle-ci.

Kosambela ne répondit pas tout de suite. Ce commentaire lui a certainement fait réaliser plus tard qu'elle était allée un tout petit peu loin. Mais que n'aurait-elle pas pu faire pour le Bernasconi ?

— Eh justement, reprit Kosambela, pourquoi les Sœurs de la clinique ne sont-elles pas venues à cette soirée, hein? Leur présence aurait rendu le Pierpaolo Bernasconi encore plus heureux.

— Hein? ! ? Tu ne connais donc pas la nouvelle ? !

— Quoi ? Raconte-moi.

— Les Sœurs ont boycotté la soirée du Bernasconi parce qu'il se marie avec un homme en Espagne.

— Ah Nzambé !

Ma sœur appuya lourdement sur le frein, en pleine autoroute. Une voiture nous percuta par derrière…

On s'en est sorti tous sains et saufs. Kosambela a pris deux semaines de congé maladie. Cette fois-ci, ce n'était pas pour son mal de dos, mais pour prier Nzambé et les anges afin qu'ils lui pardonnent d'avoir assisté à la Bachelor Party de ce genre de type-là. Un pécheur ! Les Sœurs-managers l'ont comprise et le lui ont pardonné. Amen.

VIII

L'affiche de la polémique occupe toutes les bouches. On la mange à toutes les sauces. D'aucuns disent qu'il n'y a rien de méchant là-dedans. C'est juste une expression commune, ils argumentent. Un mouton noir, c'est simplement une personne plus ou moins différente de ses congénères. Rien de plus. D'autres en revanche soutiennent qu'il y a, là-dedans, une manifestation flagrante de discrimination envers les étrangers.

Sur ce sujet, tous les coups sont permis. On dribble. On tacle. On s'invective. On s'envoie des gifles à coup d'interviews et d'affiches.

Hier, j'étais chez ceux de Caritas pour leur dire que j'avais faim. Certes, ils m'ont donné un bon d'appro visionnement alimentaire aux Colis du Cœur. Mais ils n'ont pas manqué d'ajouter que ma situation est davantage stigmatisée par… Rebelote ! Dans le train qui me menait à mon lieu de stage ce matin, deux jeunes passagers, visiblement des amis, ont failli en arriver aux mains à force de se disputer à propos de… Agacé, j'ai changé de wagon. J'avais juste besoin d'une petite pause. Un petit moment à moi pendant lequel je ne devrais pas penser, ni parler, ni entendre parler de cette affaire-là. Dans un autre wagon, j'ai pu me trouver une certaine paix aux côtés d'une vieille dame accompagnée de celle qui devait être sa petitefille. La vieille dame m'a tout de suite souri. Cela m'a apaisé. Puis elle a continué à me sourire en me lorgnant pendant tout le reste du trajet. Curieux. Pourquoi me sourit-elle tant ? je me suis demandé. Puis elle m'a dit, vous savez, moi je ne suis pas de ceux qui pensent que vous êtes un mouton noir, hein!…

Finalement, j'ai dû rester debout devant une portière du wagon pour n'attendre que la possibilité de partir. Sortir de ce monde où une affiche peut tant remuer les esprits. Mais pour combien de temps ?

Nous sommes le jour de la grande manifestation contre l'affiche de la discorde. Au bureau, tout est prêt pour descendre dans la rue cet après-midi : banderoles, pancartes, sifflets, mégaphones, et surtout une bonne dose d'indignation et de colère. On a pris la peine d'apprendre par cœur les slogans qui seront scandés. «On-ne-veut-pas ! La-xé-no-phobie !», «On-ne-veut-pas ! Le-ra-cisme !».

Aujourd'hui, Mireille Laudenbacher est là. Plus énergique que jamais. Il se pourrait qu'il y ait de bonnes chances que son chien échappe à la piqûre fatale. Cela lui donne le courage et la force dont elle a besoin pour affronter cet autre type de combat. Elle monte et descend. Ses talons font un bruit insupportable. Un bruit qui cogne dans mon estomac et attise davantage ma faim. Il y a beaucoup à faire, mais elle ne souhaite rien déléguer. Ce sont des choses qui nécessitent de l'expérience, elle me répond gentiment quand je lui demande si je peux lui donner un coup de main.

Il y a là un journaliste, debout dans notre bureau open space. Il écrit pour un journal local, m'a chuchoté Mireille Laudenbacher entre deux va-et-vient. Le type a un visage joufflu et son regard me semble débonnaire. Il a une main appuyée sur la base de son dos et les épaules tirées vers l'arrière: cette posture doit être indispensable pour supporter la charge trop lourde de son ventre. Je lui propose de bien vouloir prendre place. Il me remercie et s'assied précautionneusement sur une petite chaise dont je crains maintenant l'éclat / fracas. Il me dit qu'il est là pour faire une interview avec Madame Bauer. J'espère qu'elle sera bientôt libre, dit-il. Madame Bauer est de l'autre côté du bureau. Elle se fait photographier, souriant devant l'affiche où on peut voir des moutons arc-en-ciel et l'écriteau: «Nous ne sommes pas des moutons». Elle est tout excitée. Elle le sera encore davantage lorsqu'un autre journaliste, cette fois-ci d'un plus grand quotidien, arrivera. Être si sollicitée doit être difficile, mais surtout si excitant. Ça se voit dans le regard de la Bauer. On dirait une gosse devant le père Noël.

Pourtant, à vrai dire, cela n'a pas toujours été le cas. À ses débuts, Madame Bauer n'avait pas l'occasion de donner des interviews. C'est elle-même qui me l'a dit. À ses débuts, personne ne lui accordait la moindre crédibilité. Personne ne lui accordait le moindre intérêt

lorsqu'elle lançait, il y a près de quarante ans, ses premières batailles contre les centrales nucléaires ou les rejets de déchets d'aluminium dans le Rhône. On la prenait pour une folle, une toquée. On devait la prendre même pour une aigrie lorsqu'elle revendiquait le droit de vote pour les femmes sur l'ensemble de l'Helvétie. Mais toutes ces marques d'irrespect sont désormais derrière elle. Elle a fait ses preuves, même si elle a rarement gagné ses batailles. Aujourd'hui, depuis peu, tout a changé. La Bauer a acquis une reconnaissance non seulement de ses compères, mais également des politiciens, des journalistes et de tous ceux qui aiment dire leur mot. Du coup, lorsqu'il y a un sujet qui relève de ses domaines favoris, ils sont nombreux, les journalistes qui viennent lui tendre leur micro pour recueillir son opinion. On veut l'avis de la spécialiste. La spécialiste Bauer. Son opinion est devenue un condiment indispensable pour rehausser le goût de leurs articles et reportages.

Pendant toutes les interviews qu'elle donne, je peux voir que Madame Bauer prend un énorme plaisir à dire tout le mal qu'elle pense de l'affiche du mouton noir. «C'est scandaleux!», elle martèle entre deux argumentations piquées ici et là à l'histoire récente de l'humanité. Elle chante les valeurs de solidarité, de respect et d'humanisme. Quand elle prononce ces valeurs-là, caractéristiques des gens de mon ethnie du Bantouland, je me dis qu'elle doit être la plus bantoue de tous les Helvètes.

Mon ventre chante.

J'ai obtenu de Madame Bauer la responsabilité de renouveler leur site internet, voire de leur en créer un autre. J'ai pris cette mission au sérieux. Très au sérieux même. Pas seulement parce qu'elle me permet de marquer mes premiers buts, mais surtout parce que c'est une bonne manière de m'éloigner de ce sujet que tout le monde a maintenant sur la langue. Je ne veux pas que mes trois mois de stage se transforment en stage contre une affiche. Lorsque je tourne deux ou trois fois mes pensées dans ma tête, je comprends que l'affiche-là ne sent pas bon. Mais est-ce que c'est l'odeur d'une affiche qui me nourrira? Est-ce que c'est même ça qui soignera ma pauvre mère qui est devenue le mouton noir des doctas du Bantouland?

J'ai construit un site que j'alimente régulièrement. Un site qui ne

parle que du sujet à la mode. Malgré tous mes efforts pour m'en défaire, ce sujet reste omniprésent autour de moi. Les dernières nouvelles se focalisent sur la manifestation qui aura lieu ce soir.

Monsieur Khalifa que j'ai pu rencontrer m'a dit un immense bravo pour le travail que j'ai effectué. Monsieur Khalifa, c'est un type maigre et long. On dirait un crayon. C'est un intellectuel tunisien qui s'est établi ici chez nos cousins depuis belle lurette. Il vit en pays vaudois et son accent est encore plus tranchant que celui des autochtones de l'arrière-pays. Quand il ouvre la bouche, on a l'impression que c'est Madame Bauer qui parle. Même timbre vocal, même révolte, mais surtout même pensée : « c'est scandaleux ! », « c'est inacceptable ! ».

Pendant que Mireille Laudenbacher s'occupe d'un sujet aussi délicat que celui-là, je passe ma journée à lire les commentaires de quelques internautes. En général, ceux qui visitent mon site internet sont plutôt des engagés. Ils participeront à la manifestation tout à l'heure.

J'ai faim.

Si mon ventre continue de chanter ainsi, je déposerai ma candidature pour un concours de chant. Cela fait des jours, voire des semaines que je n'ai pas eu droit à un déjeuner. Pour le dîner, je me débrouille comme je peux avec un bâton de manioc, de l'arachide grillée, du Pundu, ou des patates bouillies. Heureusement qu'il y a distribution des aliments aujourd'hui chez ceux des Colis du Cœur. Ruedi est parti chercher notre part là-bas ce matin.

Entre deux commentaires laissés sur le forum de mon site internet, je rédige une lettre de motivation. Bien sûr que je continue mes recherches d'emploi, comme conseillé par la dame du chômage. Sinon dans deux mois, à la fin de mon stage, mon ventre chantera encore davantage sans que je ne puisse lui apporter une solution. J'envoie de nombreuses postulations ici et là. La réponse est toujours la même.

IX

Nous sommes tous réunis place de la Palud à Lausanne. Quelques faibles rayons de soleil font la dernière ronde. Une légère bise caresse les visages pâles d'indignation qui commencent à noircir la place. La terrasse d'un bar, de l'autre côté, est encore occupée par des clients accros à l'été. Quelques badauds s'amassent par grappes. Ils se tiennent à quelques mètres de nous, mais suffisamment loin pour ne pas donner l'impression de faire partie de notre courant. Certains d'entre eux nous observent, le regard froncé, comme s'ils se demandaient ce que nous pouvons bien foutre là. D'autres en revanche nous regardent, le sourire aux lèvres, comme s'ils s'apprêtaient à applaudir le passage d'une colonne festive de carnaval. Il n'y a pas chez eux le même regard.

Qu'est-ce qui se passe là ? j'entends une jeune dame demander à un monsieur qui doit être son compagnon. C'est pour les moutons, il répond sommairement. Les deux sourient. La jeune dame sort de sa poche un petit appareil photo numérique. Elle prend quelques photos de la place, vérifie la qualité de ses clichés, en reprend, puis ils s'en vont.

La marche commence dans moins d'une petite heure. Il faut encore bien préparer les troupes qui commencent à s'impatienter. Ils ont la rage de manifester. Ce sont de rares occasions à ne pas manquer. Car il faut quand même dire que les manifestations sont tellement inhabituelles ici en Helvétie qu'à chaque fois qu'il y en a une, même une toute petite, cela constitue un vrai événement !

Il y a de plus en plus de monde qui s'amasse sur la petite place de la Palud. On doit dépasser maintenant le millier. C'est une masse humaine de moins en moins facile à contenir. Je ne suis pas sûr que la Bauer s'attendait à un tel succès. Elle doit sourire quelque part maintenant devant les caméras et les micros des journalistes venus dresser le constat. Quelques échauffés se mettent à siffler. «À mort le parti de la haine !». C'est une jeune femme manifestement très en

colère qui lance ce cri. Elle se tient là-bas, sur la Fontaine de la Justice. C'est plus fort qu'elle. Non, elle ne peut plus attendre. Elle hurle à nouveau: «À mort le parti de la haine !». Une huée étourdissante s'ensuit. Oh que la tête de Madame Bauer doit chauffer en ce moment ! Ce n'est surtout pas ce qu'elle avait prévu comme slogan pour cette manif. Elle fait appel à Khalifa et à Mireille Laudenbacher. Il faut absolument remettre de l'ordre dans les rangs. Pas question de faire échouer ses plans ainsi devant tous ces médias.

La masse humaine devient incontrôlable. Le responsable de la terrasse, de l'autre côté, se met à fermer. Même l'aveugle-né peut voir dans son regard vif qu'il a peur du dénouement de cette histoire. Il prie ses clients accros des terrasses estivales de bien vouloir déguerpir. Des journalistes de la radio-télé-presse se ruent aux côtés des organisateurs pour recueillir leur opinion sur ci et sur ça. En direct, s'il vous plait ! Les discours de Madame Bauer demeurent la priorité la plus absolue. C'est elle que tous les auditeurs doivent écouter chez eux, en ce moment où ils s'apprêtent à souper. Il faut qu'elle leur dise toute sa vérité sur l'affaire du mouton noir.

Pendant que la Bauer vit l'extase devant les médias qui la draguent, la caressent, la doigtent, Monsieur Khalifa et d'autres mentors de la marche sont déjà dans le cortège. Ils sont en tête de file. Il faut faire bouger les gens qui s'impatientent. Ils sont là pour marcher, alors il faut les faire marcher. Ils sont là pour bêler haut et fort leur colère, alors, il faut les faire bêler. C'est ainsi que les choses ont été organisées : monsieur Khalifa mène le troupeau, Mireille Laudenbacher joue le chien de chasse et Madame Bauer présente le tout aux médias.

Depuis le matin, mon ventre n'a pas cessé de chanter.

Je me sens soudain faible. Je sens mes forces m'abandonner. Je n'aurai pas assez d'énergie pour effectuer cette marche jusqu'au bout. Je me tiens à l'écart un moment. Je regarde défiler la foule. Je me demande ce que je fous là. Si je n'étais pas stagiaire dans cette ONG, aurais-je eu envie de participer à cette marche ? Et si j'avais avoué à la Bauer que sa manif ne m'intéressait pas tant que ça, qu'aurait-elle fait de moi ? Après tout, elle me payait pour ce stage, non? Je suis persuadé que l'affiche de la discorde peut contenir quelque chose de louche, voire de nauséabond. Mais est-ce une raison suffisante pour me

demander de faire la manif le ventre creux? Je sais que cette affiche-là peut devenir encore plus louche si on s'attarde un moment sur son commanditaire. J'ai entendu dire à la radio-télé et lu dans la presse que c'est un monsieur trempé dans du gombo jusqu'à l'os. Il en a des tonnes et des tonnes, ils disent. Mais ils disent très souvent aussi que ce commanditaire de l'affiche de la discorde, chef du MNL, n'aime pas les étrangers. Nkamba, mon compatriote naturalisé ne les aime pas trop non plus. Depuis sa naturalisation, il se targue d'être un Eidgenosse, un vrai Helvète pure souche. Il soutient à bout portant qu'il faut donner la priorité d'abord aux Eidgenossen comme lui avant de penser aux autres. Tout me laisse croire que c'est la raison pour laquelle il m'a foutu dehors. Il avait besoin d'un vrai Helvète de souche pour vendre sa contrefaçon. Et sans ce renvoi sommaire, je ne me serais pas trouvé chez la Bauer, et je ne serais pas là où je suis maintenant, assis à même le trottoir, le ventre creux. J'ai lu que le commanditaire de l'affiche de la polémique voudrait renvoyer les frontaliers chez eux. Moi, je vis avec un joli roux qui n'a pas de gêne à affirmer que les frontaliers, les Savoyards, les Frouzes, lui volent ses jobs potentiels.

Voilà, j'aperçois Mireille Laudenbacher. Je me lève et vais à sa rencontre. Ses mains sont occupées par quelques drapeaux et pancartes, mais surtout par un petit sac en plastique transparent dans lequel je peux voir une pomme et deux pains au chocolat.

— Puis-je t'aider ?

— Oui bien sûr, Mwána. Tiens aussi ceci. Tu peux manger ça.

Jamais Mireille Laudenbacher ne saura combien elle m'a fait du bien en m'offrant une pomme et deux pains au chocolat.

Le cortège se dirige de l'autre côté de la ville, vers le Tunnel. Je m'en détache. Moi, je ne veux pas continuer de les suivre. Je dois d'abord calmer l'indignation de mes tripes. Ce n'est pas celui qui a faim qui mange, mais c'est celui qui a la nourriture. Et là, j'ai de quoi manger. Je prends place sur les marches de l'escalier qui monte sur le Palais de Rumine à la Riponne. Je dépose, à même le sol, les drapeaux et pancartes que m'a remis Mireille Laudenbacher. Je croque dans la pomme golden que je tiens dans ma main. Lorsque j'avale le premier morceau, je sens mon estomac s'agiter comme un ver de terre sur lequel on vient de jeter quelques grains de sel. Après l'agitation, mon

estomac se tait progressivement comme un animal enragé qu'on vient de dompter. Le cortège n'aura qu'à m'attendre ou m'abandonner. Je les rejoindrai plus tard, quand j'aurai fini de régler mes problèmes avec mes tripes. Je prends tout mon temps pour manger ma pomme et mes pains au chocolat. Je ne suis pas pressé. Lorsque je finis de manger, je me dirige vers la fontaine de la Riponne où je me désaltère comme un agneau dans le courant d'une onde pure.

J'allonge mon pas. Je réussis à rejoindre le cortège. Je transpire comme un marchand à la sauvette d'autant plus que je suis chargé de drapeaux et de pancartes. Vers l'avenue Vinet, une masse de jeunes gens sifflent. D'énormes huées s'élèvent haut dans le ciel comme des explosions. La marche s'embrase. Les jeunes cassent. Ils mettent le feu aux poubelles. Je n'ai jamais vu ça ici. Chez moi au Bantouland, ça arrive tout le temps et les auteurs sont piétinés par les militaires qui les traitent de moutons noirs. Mais ici, c'est la première fois que je vois ça en direct. Je prends peur. Je me demande une fois de plus ce que je fous là. C'est pour mon stage. C'est pour mon salaire. C'est pour mon ventre. Mais là, le mercure commence à trop monter. Ce n'est quand même pas parce qu'on a faim qu'on va vendre ses dents.

Je préfère m'éloigner des lieux. Je me dirige vers le sud, vers la gare. Je rentre chez moi à Genève avec quelques drapeaux et pancartes.

Lorsque j'arrive à la maison ce soir, je suis l'homme le plus heureux du monde. Une odeur de quelque chose de très bon me fait baver comme un chien. Ruedi a cuisiné un ragoût de lentilles avec des légumes et quelques petits morceaux de viande dedans.

Je m'arrête tout de suite dans la cuisine qui nous sert aussi de salle à manger et de salon. Je dépose dans un coin de la pièce tous les supports de la manifestation que j'ai dû emporter avec moi. Je prends une assiette et me sers à la hauteur des attentes de mon ventre. Ruedi prend place en face de moi. Il s'accoude sur la table. Il met une main sur la joue et me regarde dévorer. Je n'ai pas besoin de dix minutes pour mettre le contenu de mon assiette au bon endroit. Je pousse un gros rot qui fait vibrer mes lèvres. Avec ma cuillère, je racle l'assiette.

Ruedi porte ses mains à ses oreilles ; il ne supporte pas ce bruit strident. Coup double. Je me sers une deuxième assiette. Il continue à me regarder, amicalement, tendrement. Amoureusement ?

— C'est bon hein, je dis à Ruedi.

Il sourit.

Il ramasse une pancarte à même le sol et lit à haute voix: «Nous ne sommes pas des moutons !» Il rigole, se rassied en face de moi.

— Heureusement que tu n'es pas un mouton, il me lance.

Je fronce les sourcils.

— Tu es déjà Noir.

Il se moque de moi. Nous rions. Un morceau de légume s'échappe de ma cuillère trop chargée et tache ma chemise. Mon compagnon éclate de rire.

— Tu manges comme un animal.

Une carafe d'eau est plantée juste devant moi. Il faut boire un peu d'eau, dit Ruedi. Je bois une petite gorgée d'eau. Je suis arrivé à saturation. Encore une cuillère et je gerbe.

Je vais dans la chambre. Lentement, je me déshabille et m'allonge sur notre lit. Ruedi se couche à mes côtés, la tête sous mon aisselle. Il se relève aussitôt et fait la grimace.

— Tu dois prendre une douche.

D'un bond, je l'attrape et cale sa tête sous mon aisselle. Il gémit. Il se débat. Je le lâche. Nous rions comme des gamins. Il m'ordonne d'aller prendre une douche. Il dit que je pue des aisselles.

— La langue qui parle d'autrui n'est jamais bancale, je lui dis.

— Oui c'est ça ! Allez, va d'abord prendre une douche avant de proverber, dit-il en se pinçant les narines.

Je me dirige dans la salle de bain. Dans le lavabo, je me lave le visage. Ruedi se plante à la porte. Je lui raconte comment s'est passée la manifestation. Je lui dis qu'il y avait beaucoup de gens. Que certains jeunes encagoulés ont tout cassé. Qu'ils ont mis du feu partout. Que c'était comme dans les films de guerre qu'on voit souvent à la télé. Ruedi ne fait aucun commentaire. Il sait que j'exagère.

Je m'assieds sur les W-C.

— Et toi, je lui demande, comment ça s'est passé ce matin au centre de ravitaillement ?

Pour seule réponse, il éclate de rire. C'est contagieux. C'est le fou rire. Je ne sais pas pourquoi je ris. Il y a longtemps que nous n'avons pas ri ainsi, à gorge bien déployée et en nous tenant les côtes. Depuis que la galère a planté ses quartiers chez nous, nous avons perdu nos sourires. Mais là, nous rions. Nous pleurons de rire. Je rigole tellement que je ressens un petit mal de ventre. Une fois le fou rire passé, je me rassieds bien sur la lunette des WC et lui dis :

— Bon, raconte-moi maintenant. Comment ça s'est passé là-bas ?

— Finis d'abord ce que tu as à faire. Je vais te raconter après.

— Raconte maintenant que ça me facilite les choses.

Un éclat de rire envahit l'appartement. Ruedi tire un tabouret à la porte des toilettes et se décide enfin à me raconter ce qui s'est passé.

Ils étaient tous là, de nombreux nécessiteux aux visages allongés, entassés dans une grande salle d'attente. Ils étaient si nombreux que certains avaient dû attendre à l'extérieur. Un dur silence planait dans l'air. Un enfant attaché au dos de sa mère a chialé un moment. Celle-ci s'est agitée un peu et l'enfant s'est rendormi sans grande difficulté. Cela faisait plusieurs minutes qu'ils étaient là. Certains avaient choisi de venir un peu plus tôt, avant l'ouverture du service. L'impatience commençait à se ressentir. Ils avaient désormais tous les yeux rivés là devant, sur la petite partie surélevée du grand hangar d'attente. Il y avait une marée de sacs remplis de provisions de base : des pâtes alimentaires, du riz, de l'huile, du sel, du sucre, des boîtes de conserve de toutes sortes, quelques fruits et légumes, du savon, et bien d'autres provisions de première nécessité. Quelques longues minutes après l'ouverture du service, une dame au style plutôt modeste s'est présentée devant eux. Cette dame-là a commencé la distribution à la criée. Elle appelait les gens par ordre alphabétique et leur offrait un sac bien chargé de provisions. Un Colis du Cœur. Les récipiendaires, une fois le colis salvateur en main, s'en allaient rapidement. Peut-être avaient-ils honte, commente Ruedi. Peut-être s'en allaient-ils ainsi parce qu'ils avaient faim, je nuance. Ruedi acquiesce d'un geste de la tête. Mais est-ce qu'on doit avoir honte d'avoir faim? Il commente.

Je suis toujours assis sur les W.-C. Ruedi rigole. Il se plaint de l'odeur qui commence à envahir l'appartement. Je lui dis que lorsqu'on aime, on aime tout. Il crie à la torture. Il se lève de son tabouret et va ouvrir les fenêtres de la salle à manger. Il prend une feuille de papier et s'en sert comme éventail.

Un autre fou rire.

Il retourne à son tabouret et continue son récit.

À un moment donné, la bonne dame assurant la distribution a crié son nom. Enfin, mon nom. Oui, mon nom à moi puisque le bon du Colis du Cœur était à mon nom. Ce sont ceux de Caritas qui me l'avaient délivré le jour précédent. La dame au style modeste a dit : Mwána Matatizo. Ruedi s'est levé et s'est avancé pour récupérer le colis contenant les précieuses provisions. Les gens l'ont dévisagé. Ils l'ont regardé avec de gros-gros yeux. Comment un jeune blanc et roux comme mon Ruedi pouvait porter un nom à si forte consonance bantoue ? Mwána Matatizo. Non. Il n'y a pas de roux en Helvétie qui portent ce genre de nom. Même la dame de la distribution l'a regardé avec un grain de suspicion. Il y avait quelque chose de louche là-dedans. Mais on n'est pas très regardant lorsqu'on donne des miettes aux pauvres. Aux vrais pauvres. Parce que pour tomber si bas, au niveau des Colis du Cœur, il faut non seulement être pauvre, mais également humble. Et Ruedi semblait avoir ces deux caractéristiques. Elle l'a donc laissé prendre sa part de bouffe et filer en vitesse comme tout le monde.

Ruedi est à bout de rire. Il a complètement oublié son éventail et l'odeur qui parfume l'appartement.

X

C'est le premier week-end que je vais passer à Lugano aux côtés de ma maman désormais hospitalisée à la clinique San Salvatore. Elle se bat comme un fauve contre ce mal qui la ronge. Ce mal est un cancer.

Cela fait près de cinq ans que je n'ai pas vu maman. Juste des téléphones réguliers. Rien de plus. La dernière fois que je l'ai vue, c'était dans notre nouvelle maison dans le M'bangala. Je parle de nouvelle maison car nous n'avons pas toujours vécu dans le M'bangala. Nous avons dû fuir le M'Fang d'où nous sommes natifs. Mais ça, c'est une autre histoire.

Lors de notre dernière visite au pays, fin 2002, Monga Míngá avait organisé une grande fête en notre honneur, Kosambela et moi. De nombreuses personnes s'étaient rassemblées dans notre nouvelle maison, celle que maman avait pu construire grâce à son travail, mais surtout grâce à ce que nous lui faisions parvenir depuis l'Helvétie. Ils étaient venus nombreux, non seulement de notre contrée d'exil, mais également d'ailleurs, des villages voisins.

Au-delà de la grande fête dont les échos avaient retenti jusque dans les villages éloignés de M'bangala, quelques souvenirs joyeux me restent de cette dernière visite. Je me souviens de Kosambela, nostalgique du pays, qui passait son temps à se gaver de mangues dont le jus lui coulait le long des bras jusqu'aux coudes. Je me souviens de celle que nous appelons affectueusement Tantine Bôtonghi. Bombant la poitrine, elle se vantait de notre prétendu succès en Europe, car c'est elle qui nous avait accueillis, ma sœur et moi, chez elle, à Genève. Elle nous considérait comme ses propres enfants puisqu'elle-même n'en avait pas eus. Je me souviens surtout de Monga Míngá, une femme élégante, belle, joyeuse, dynamique. La plénitude. Elle s'était reconstruite depuis notre départ de M'Fang. Maintenant, elle travaillait. Elle gagnait un petit quelque chose. Pas grand-chose… enfin, peu importe ! L'essentiel pour elle était d'être en activité. Le reste de

gombo, elle le recevrait directement d'Helvétie.

Aujourd'hui, dans le train qui m'amène à Lugano, je me demande à quoi ressemble maman. Je me demande si elle est toujours cette même femme si belle, si joyeuse, si… que j'ai vue il y a cinq ans dans le M'bangala. J'ai ma petite idée sur l'état de la situation. Kosambela m'en a donné un bref aperçu il y a quelques jours au téléphone. Elle m'a également fait des révélations sur des choses que maman avait pris soin de me cacher. Elle ne m'avait par exemple pas dit que le petit mal de gorge de rien du tout dont elle parlait était en réalité bien plus grave que ça. Que ce mal persistait. Qu'il lui avait bloqué la gorge. Qu'elle ne réussissait plus à rien ingurgiter. Rien de rien. Qu'elle maigrissait à vue d'œil. Qu'elle avait fini par perdre son emploi. Que tout s'était bloqué dans sa gorge. Vraiment bloqué-bloqué. Que l'engrenage était maintenant calé, raide. Qu'en plus, la douleur s'était aussi installée au beau milieu de tout ça. Que le mal avait persisté malgré les médicaments des docta qui font la médecine des Blancs et ceux des docta qui font la médecine de chez nous.

En général, je suis conscient que nos mères bantoues aiment tout dramatiser. On les appelle même les dramatiseuses ! S'il fallait faire un classement mondial des meilleures dramatiseuses au monde, il n'y a pas de doute que maman prendrait la première place. Elle sait ajouter du sel et du piment dans toutes les sauces. Avec elle, une simple piqûre de moustique peut faci lement se transformer en une morsure de mamba venimeux. Une petite migraine peut devenir une méningite. Combien de fois m'a-t-elle téléphoné, essoufflée comme un marathonien en fin de course, pour me dire qu'elle avait eu un très grave accident de route alors que quelqu'un lui avait simplement égratigné un phare arrière? Combien de fois m'a-t-elle raconté que telle tante ou telle autre tante était sur le point de mourir alors que cette dernière ne souffrait que d'une petite malaria bénigne? Et cette fois-là alors où elle avait failli me causer un infarctus en me disant qu'on lui avait coupé un pied à l'hôpital, alors qu'en réalité, on lui avait simplement sectionné un ongle incarné.

Un wagon de questions prend place dans ma tête. Pourquoi maman n'a-t-elle pas voulu exagérer cette fois-ci ? Pourquoi n'a-t-elle pas ajouté du piment, du sucre, du sel et même du gingembre dans sa

sauce ? Pourquoi ? Mille pourquoi que j'ai aussi balancés à Kosambela en l'accusant de cachotterie. Pour seule réponse, elle m'a dit qu'il n'était pas temps de poser des questions, mais de prier. Prie seulement, fratellino, elle a dit.

De toute façon, si maman m'avait dit la vraie-vraie vérité sur sa maladie, je ne pense pas que j'aurais accordé davantage de crédit à son discours. Je sais très bien qu'elle est une dramatiseuse. Une exagéreuse. Et puis, ne nous arrive-t-il pas à tous d'avoir un mal de gorge ? Ça finit toujours par passer son chemin. Pas de quoi faire un ragoût de mouton. Et maman elle-même ne m'avait-elle pas dit que Nzambé l'aiderait ? Nzambé, Élôlombi et les Bankóko l'aideraient parce qu'Ils n'oublient jamais leurs enfants ici-là sur terre. Maman elle-même ne m'avait-elle pas dit qu'elle prendrait une décoction médicamenteuse de chez nous, faite à base de quelques feuilles cueillies ici et là dans nos forêts sacrées ? Elle s'était même permis une petite boutade sur son mal : ça me fait maigrir, elle s'était vantée. Puis elle avait ajouté : plus besoin de se compliquer la vie avec des régimes citron-carottemachins-trucs. On en avait ri, comme d'habitude.

Là, dans le train qui m'amène vers elle ce soir, je me dis que j'aurais dû prêter un peu plus d'attention à cette voix si rauque et si glaireuse qui feignait la santé. Mais maman ne souhaitait pas en dire plus. Elle préférait s'attarder sur Ruedi et sur nos différences à lui et à moi. Nous parlions de sa peau trop blanche qui ne supporte pas le soleil et de la mienne, toute noire, qui effraye le soleil. Nous parlions des politiciens du Bantouland, de leur corruption, de leur comptes cachés ici en Helvétie, de l'inflation, de la dévaluation, des saisons de pluie, des moustiques, des mangues, des saisons sèches, de la poussière, de la conjonctivite, des oranges, du froid, de la neige, du gombo à envoyer…

C'est une lumière sombre qui m'accueille lorsque j'entre dans la chambre d'hôpital où loge maintenant maman. Depuis la porte d'entrée, je vois la silhouette de Kosambela. Elle a un foulard noué sur la tête et son chapelet à la main. Elle se tient là, assise sur une chaise

aux pieds de maman. C'est Mwána, dit ma sœur en me regardant pénétrer la pièce. Oh mon fils ! crie maman. Je reconnais vite cette voix. C'est la même que j'avais pris l'habitude d'entendre au téléphone. Je m'approche à pas feutrés de son lit. On dirait que quelque chose me retient. Ai-je peur ? De quoi devrais-je avoir peur ?

Maman est couchée là, la mine oscillant entre la joie et l'abattement. Elle sourit. Elle me sourit. Elle se lève et s'assied au bord de son lit. Elle me tend les bras. Je l'embrasse. Elle me sert contre elle autant qu'elle peut. On se garde, l'un dans les bras de l'autre pendant quelques instants. Je ferme les yeux repoussant le sanglot qui presse. Voici ce qu'il reste de ma belle Monga Míngá... elle n'est désormais que ça. Elle ne ressemble plus qu'à ça. Ça-là, ce que je tiens fort dans mes bras.

— Comment tu vas ? je réussis à lui demander dans un murmure.

— On attend ce qu'ils vont dire.

— Ils ont dit quoi ?

— Laisse tes questions-là par terre s'il te plaît, intervient Kosambela.

Maman se recouche. Elle ne cesse de me regarder. Je suis gêné de la voir dans cet état. J'aurais tellement voulu la voir autrement. Comme je l'avais laissée à M'bangala, il y a cinq ans.

— À peine tu entres que tu commences à faire l'interrogatoire. Tu es de la police ? demande Kosambela.

Un petit silence passe sans crier gare. Puis maman éclate de rire. C'est le fou rire dans la chambre d'hôpital. Maman dit que Kosambela ne changera jamais ses manières de guerrière bantoue. Est-ce que la neige lave le ventre ? demande Kosambela en guise de réponse. On continue de rire.

Comme on finit de rigoler, ma sœur demande à faire une prière pour maman: « Éternel mon Dieu, c'est toi qui a permis à ta servante de venir dans ce pays où les docta et la médecine sont meilleurs qu'au Bantouland. C'est toi qui lui permettras aussi de rentrer en bonne santé. Elle témoignera de tes bienfaits partout dans le Bantouland et ailleurs. » On dit amen.

Kosambela se lève de sa chaise. Elle embrasse maman sur le front et s'excuse de devoir partir. Je n'ai pas vu mes fils depuis hier, elle

argumente. Et toi là, elle me lance en refermant la porte derrière elle, cesse de poser toujours beaucoup de questions comme ça là pour rien. Je fais la grimace. Maman rigole. On voit qu'elle est contente d'être tout près de ses enfants. Et c'est mieux ainsi. Quoiqu'il arrive maintenant, nous serons au moins à ses côtés pour la soutenir.

Maman dit qu'elle est un peu fatiguée. Je suis un peu fatigata, elle dit. Le rire nous habite de nouveau. Fatigata, fatigato, nous prendrons l'habitude de le dire, elle et moi. Nous sommes vraiment fatigatos.

Je prends place sur la chaise que ma sœur a laissée vide. Un silence s'installe entre maman et moi. Nous nous regardons longuement. Personne ne dit plus rien. Comme si nous n'avions rien à nous raconter. Comme si nous nous voyions tout le temps et que nous étions tous les deux au courant de la situation de l'un comme de l'autre.

Maman a fondu. Ça fait peur. Sa tumeur à la gorge l'empêche de se nourrir convenablement depuis plusieurs semaines. Ses yeux sont d'un blanc pâle. Le faible éclairage accentue davantage son allure cadavérique. Sa peau est terne. Noircie. Sèche. Ça tient tant bien que mal sur ses os.

Pas un mot. Je lui tiens la main non perfusée. Je la lui caresse tout en regardant une petite peinture, accrochée juste au-dessus de son chevet et représentant Sainte Marie la Vierge avec son petit garçon qui ne grandit jamais. Il y a aussi un crucifix à côté. Il est doré. Une machine à faire ce que j'ignore émet un bruit de suintement, seconde après seconde. Top, top, top. Une télévision accrochée là, dans un angle de la pièce, diffuse une messe catholique. Cela fait si longtemps que je n'en ai pas suivie une. De ce côté-là, il y a une baie vitrée avec une porte coulissante donnant sur un balcon. De là, on peut voir le clocher-tour de l'église San Salvatore.

— C'est comment avec ton stage ?

Maman rompt le silence.

— Toujours les moutons noirs.

— Quoi ?

— Laisse seulement. Je vais te raconter l'histoire-là une autre fois.

Maman fronce les sourcils. J'aurais pu lui donner une autre réponse. Une réponse un peu plus détaillée, élaborée. Mais non, je n'ai pas envie de parler de ça maintenant. Je n'ai pas envie de parler tout

court. Maman me regarde et me sourit. Je baisse les yeux. Elle dit :

— Vraiment les Blancs ne vont cesser de m'épater.

— Quoi donc ?

— Maintenant ils ont même des stages pour les moutons noirs.

Nous rions. Je ne sais pas quoi lui dire. Je n'ai pas la force ni l'envie de commencer à lui raconter toute cette histoire de moutons. Je ris seulement avec elle.

— Et à part les moutons noirs, c'est comment avec tes recherches d'emploi ?

— Ça va aller. Pour le moment c'est un peu caillou.

— Que Nzambé vous aide ta sœur et toi. On dirait que ce pays-ci n'est pas fait pour vous.

— Mama…

— Quand ça devient trop dur là, il faut demander l'aide des ancêtres.

Elle essaye de se relever. Je l'aide en lui mettant les coussins dans le dos. Puis avec une télécommande, je remonte la partie supérieure de son lit.

Je vais ouvrir la porte vitrée pour laisser un peu d'air frais entrer dans la chambre.

— Sans travail et sans argent, comment fais-tu pour le mangement ? elle dit.

— J'ai encore une partie des gâteaux de graines de courge que tu m'as envoyés et aussi du manioc, je mens.

— Vous avez encore le mangement-là ? ! Mais Ruedi et toi, vous ne voulez pas manger ou quoi ? Regarde donc comme tu es maigre, hein! Il faut manger ! Je t'ai envoyé toute cette nourriture pour que tu manges et aies des forces pour chercher du travail.

— C'est toi qui as le plus besoin de manger, Mama.

Je me rapproche un peu plus d'elle. Je pose mon bras juste à côté du sien et je lui dis :

— Regarde, entre toi et moi, qui est plus maigre que l'autre ?

Un petit moment de silence pour contempler nos deux bras et les comparer, puis nous éclatons de rire. Maman rit à tel point que son rire se transforme en toux. Je me tais. Je cesse de rire. Je lui tiens de nouveau la main et j'essaye de la réconforter.

La toux. La glaire. Beaucoup de glaire. Un peu de sang. Je lui passe des lingettes. Elle crache tout son ventre là-dedans. Elle essaye de parler. Sa voix refuse de sortir. Crac ! Crac ! Tout est bloqué. Elle touche sa gorge et me fait des gestes. De nombreux gestes qui peuvent signifier tout et rien en même temps. Un nœud? Une brûlure? Un crochet ? Un ligament ? Peutêtre tout ça en même temps. Tout ça dans sa gorge.

Je regarde autour de moi pour trouver un verre d'eau à lui passer. J'en vois un là-bas, sur la table de son chevet. Je le lui apporte. Cela la soulagera un peu. Je lui tends le verre. Elle me regarde brièvement, mais intensément. Que se passe-t-il ? Ce n'est qu'un verre d'eau à boire... Ah oui ! Comme je suis con! Mouton va ! Maman ne peut rien avaler. Crac ! Crac ! Tout est désormais bloqué ! Complètement bloqué. Il me faudra du temps pour comprendre ça. Elle ne peut plus rien avaler. La glaire sort pourtant, et en quantité. Mais rien ne descend. La misère.

Maman cesse de tousser. Je reprends place à ses côtés. Je lui tiens de nouveau la main non perfusée. Je la lui caresse. Si seulement je pouvais la guérir par ce simple geste... Je ne crois pas au miracle, moi. Mais qui sait ? Peut-être que les Bankóko pourront voler à son secours.

Je balaie son corps de mes yeux. J'observe sa peau. Elle a vieilli. On dirait la peau d'une vieille. Maman n'a pourtant pas encore cinquante ans. Elle n'en a que quarante-neuf. Je sens des larmes monter à nouveau dans mes yeux. Je les refoule. Ce n'est pas le moment de pleurer, je me dis.

Un silence profond. Le malaise. Nos regards ne se croisent pas. Je feins de regarder la machine qui fait le bruit de suintement d'eau. Je feins de regarder le crucifix, la Vierge et son fils. Je feins même de regarder la messe que la télévision nous sert. Je me demande comment ça fait lorsqu'on ne peut plus rien manger. Rien boire. Ça fait comment une bouche qui est là seulement pour la décoration? Juste une bouchebouche comme ça-là. La salive doit sécher là-dedans, non? Le goût y doit être fade. Qu'est-ce que je dis ? Il ne doit même pas y avoir de goût. La langue doit sans doute s'énerver tout le temps. Les dents doivent s'ennuyer à mort.

Maman tousse à nouveau. Elle tousse fort, très fort. Je suis pris de

peur. Je la tiens fermement. Il ne faut pas que cette toux la finisse comme ça devant moi. Toute cette saleté enfouie dans sa gorge sort en masse. Elle la crache dans un haricot jetable. C'est ça, je me dis, sa bouche ne sert plus qu'à ça : à vomir, à cracher.

Je propose de faire appel à une infirmière. Maman dit que non de la tête. Ça fait toujours comme ça et puis ça passe, elle me dit. Je me tiens auprès d'elle. Je la prends dans mes bras. Je la sers vraiment dans mes bras et là elle me dit : oh! Ne me sers pas fort comme ça, tu risques de m'étouffer avant ce vilain cancer.

Maman est toujours à la rigolade.

Un peu plus tard, je lui demande comment elle a pu tenir pendant près de deux mois sans manger. Elle me répète que Nzambé et les autres Dieux n'oublient jamais leurs enfants. Elle me confie qu'elle ne s'est pas laissée faire par la maladie. Qu'elle ne se laissera jamais faire d'ailleurs. Elle me dit qu'elle a, pendant des jours, mâché et remâché de la viande avec le grand espoir de la faire descendre, là-bas, dans son estomac. Elle a essayé d'en avaler un tout petit morceau avec un peu d'eau. Mais rien n'est passé. Elle a dû tout rejeter. Elle s'est contentée de mâcher. Juste mâcher et se nourrir de l'odeur, de la saveur de la viande, des légumes ou du manioc. Voilà tout ce qu'elle pouvait encore faire de sa bouche à part cracher. Juste le bon goût-là du manioc, dans ma tête, descendait jusque dans mon ventre, elle me dit. Il y a une larme qui pend à mes yeux. Elle tombe et glisse sur ma joue. Mais non. Je ne pleure pas. Il faut que maman reste combative. Pas de larmes au front. On reste vaillant. On va pleurer plus tard, loin, bien loin de la clinique, loin de maman, loin de la maladie. Cioè !

Qu'est-ce qui a bien pu lui causer un cancer ? Je n'ai jamais vu maman avec une cigarette. L'alcool ? Un verre de vin de palme de temps en temps. Comme tout le monde. Rien de spécial. La pollution? Peutêtre. On ne sait pas comment les choses fonctionnaient dans son lieu de travail à M'bangala. Une certitude est que maman ne travaillait pas dans les champs. Elle était supposée être à l'abri de tous les produits qu'on pouvait déverser d'en haut. Elle travaillait dans un bureau comme secrétaire pour le chef de la production. Elle était dans un ancien bâtiment, relique de la présence coloniale. Quand elle travaillait, elle passait toute la journée dans un bureau bien clos et

climatisé, derrière un ordinateur hors série.

Une infirmière entre dans la chambre. Elle dit buona sera. On répond bonna soira. La dame fait une grimace. Elle dit des choses que nous ne comprenons pas. Elle s'exprime en italien. Elle parle si vite. Non comprendéré, on répond. Elle parle plus lentement en ornant son propos de gestes plus illustratifs. On comprend alors qu'elle va lui mettre une nouvelle perfusion. J'ai envie de poser des questions sur le pourquoi de toutes ces aiguilles, mais l'infirmière ne me comprendra certainement pas.

Quand l'infirmière finit de piquer maman, elle nous dit ciao. Ciao on bêle. Bonna nuita, ajoute maman.

— On ne dit pas comme ça, je la corrige.

— Laisse-moi tranquille, elle répond. Il fallait parler ta part quand elle était là.

Je demande à maman comment elle fait pour dormir. Sur quel côté dort-elle ? À gauche ? À droite ? Sur le dos ? Sur le ventre ? Quelle position prend-elle la nuit ?

— Les quatre perfusions que tu vois là ? Ce n'est rien à côté de ce que j'avais hier matin.

Monga Míngá ne fait que rigoler. Elle continue.

— Il fallait être là hier pour me voir. J'en avais dix! Et c'était comme ça pendant toute la journée.

— Oui, dix. Uhum! Non, même quinze. Ah, je vois. Vingt, tu veux dire. Vingt perfusions ! N'est-ce pas ?

Rire. Le rire. C'est tout ce que je peux offrir à maman ce soir.

XI

Ce sont les petits de Kosambela qui me sortent, samedi matin, du canapé où j'ai passé la nuit. Ils me réveillent avec leurs cris et leurs coups de pied. Encore ces petits lutins, je me dis en ouvrant un œil. Gianluca, c'est l'aîné et Sangôh, le benjamin. Sangôh est le nom qui lui a été donné en hommage à mon père. C'est Kosambela Matatizo elle-même qui, alors qu'elle était encore sur le lit d'accouchement, a dit à son mari : il s'appellera Sangôh. Puis, sachant que son mari n'apprécierait pas ce manque flagrant de consensus sur une décision aussi importante, elle avait tout de suite ajouté : il s'appellera Sangôh, ou ça ou rien.

Gianluca et Sangôh sont des gosses très agités. Le matin, dès la première heure, ils cassent tout sur leur passage. Leur chambre est un perpétuel désordre. Kosambela s'en est déjà lavé les mains. Elle dit que les enfants-là l'ont dépassée. Mais je sais qu'une fois par semaine, elle les oblige à faire le ménage dans leur chambre. Et là, elle ne badine pas avec eux. Je ne vais pas me casser deux fois le dos à faire le ménage et à la clinique et dans votre chambre, elle leur dit en français. Quand ils refusent de s'exécuter, elle les poursuit dans toute la maison, une spatule en bois à la main. Les enfants rigolent en courant. Ils crient Aiuto ! Aiuto ! Quand leur mère finit par mettre la main sur eux, c'est une frappe sur la fesse gauche et hop, dans leur chambre. Elle appelle ça la *sculasciata* de la semaine. Les petits rangent leurs jouets en pleurnichant. Rira bien qui rira le dernier, dit leur mère souriante.

Ce matin, un soleil estival envahit le salon de sa chaleur, alors que nous sommes en octobre. Mes neveux n'ont pas l'intention de me laisser en paix. Ils sautent d'un fauteuil à un autre et atterrissent dans le canapé où je suis encore couché. Allez-vous-en! Je leur crie. Ils éclatent de rire. Ils sautent sur mon Kongôlibôn. Ils tapent dessus comme sur un tam-tam. Ils se moquent de ma tête. Ils parlent en italien. Je n'y pige rien ou pas grand-chose. Juste testa, ou encore

guarda.

Encore sous ma grosse couverture, je leur demande des câlins. Je leur parle en français. Ils le comprennent. Ils ne le parlent que très peu. Et c'est dans leur maigre français qu'ils me font comprendre que la maîtresse a dit de ne pas faire des câlins aux adultes. La conne, je pense. Un pipi presse. Je dois aller aux toilettes. Lorsque je me lève, mes neveux rigolent encore davantage.

— Guarda sa caleçon, lance Gianluca.

— Un dessin… un dessin… hésite Sangôh.

— Un dessin ranimé, dit l'autre.

Ils rient de plus belle en me pointant du doigt.

Dans les toilettes, je prends la peine d'enfiler mon pantalon jeans que j'y ai laissé la veille. Je me dirige vers la cuisine où je trouve une note écrite par ma sœur et collée sur la porte du réfrigérateur : «Leur père viendra les chercher vers dix heures.» Je consulte l'horloge de la cuisine. Il n'est que sept heures du matin. Encore trois heures de temps à passer avec mes turbulents de neveux. Je n'ai pas le temps de penser à mon calvaire qu'une idée me vient subitement en tête. Je sais ce qui va les calmer, je me dis en me précipitant dans le salon où ils continuent de sauter d'un fauteuil à un autre.

Je mets Gianluca et Sangôh devant les dessins animés de Cartoon Network. En plus, je tombe bien, c'est du Ben Ten qui passe. C'est leur préféré. Je leur prépare deux tasses de chocolat chaud Caotina. Ils les boudent et vont dans la cuisine se servir de chips. Je les laisse faire.

Pendant qu'ils sont scotchés à Ben Ten et à leurs chips, je profite pour passer un coup de fil à Ruedi. Je le réveille. Cela se sent dans sa voix hésitante. Il bâille entre deux phrases. Il me dit que tout va bien. Que je lui manque beaucoup mais que tout va bien. Il me raconte qu'il était encore aux Colis du Cœur le jour d'avant. Que nous avons assez de provisions pour les prochains jours. Mais pas de viande, il précise. Il me raconte en revanche qu'il en a mangé, de la viande, la nuit dernière. Il était chez Dominique et il y a trouvé un filet de bœuf pour le souper avec une purée de patates. Il me raconte que Dominique s'est montré très gentil avec lui. Qu'il était bien content de le revoir. Qu'ils ont passé un très bon moment ensemble. Qu'il est encore chez lui, à Carouge.

— Et ta mère ? il me demande.
— Elle va bien. On espère juste qu'elle ira mieux.
— Et les médecins disent quoi ?
— On n'a pas parlé de ça.

Je n'ai pas envie de lui raconter tout ce que j'ai vu hier. Je n'ai pas envie de lui raconter que ma mère ne va vraiment pas bien. Il doit être encore dans les bras de Dominique. Justement, j'insiste pour avoir ce dernier au téléphone. Cela m'évitera les questions de Ruedi. J'obtiens de Dominique la promesse de m'inviter aussi à manger un filet de bœuf. Je m'en réjouis puisque cela fait si longtemps que je n'ai pas mangé de viande, de la vraie viande.

Lorsque je retrouve maman à la clinique San Salvatore, c'est avec le docta Bernasconi qu'elle s'entretient en présence d'une infirmière. Le Bernasconi me sourit. Il y a quelque chose de particulier dans le regard qu'il porte sur moi. C'est comme de la complicité. Il me reconnaît certainement. Je lui dis ciao. Bonjour Mwána, il me répond. À le voir là, j'imagine que c'est lui qui prendra maman en charge. Je me demande ce que Kosambela pensera de voir soigner sa mère par un homme marié à un homme. Et les Sœurs-managers, pourquoi auraient-elles laissé faire une telle situation? Ne respecteraient-elles plus les volontés de leur protégée ?

Peu importe ce que Kosambela pense du Bernasconi, il demeure l'un des meilleurs oncologues de la place, voire de l'Helvétie tout entière. Nous sommes vraiment chanceux de mettre le cas de maman entre ses mains. Kosambela devrait comprendre qu'à défaut de chien, on va à la chasse avec le cabri. Et moi, je pense que le docta Bernasconi est un cabri qui a du flair et qui aboie bien.

Le docta Bernasconi est un homme polyglotte. À ce que j'ai entendu dans la bouche de ma sœur, il parle jusqu'à huit langues dont l'arabe, le chinois et même le suisse-allemand. C'est donc en français qu'il s'entretient avec maman. Il lui dit qu'ils lui feront une opération. Rapidement. Certainement en ce début d'après-midi. Vous êtes trop déshydratée, il dit avant d'ajouter, il faudra qu'on vous nourrisse

autrement. Il raconte encore bien d'autres trucs scientifiques que ni moi, ni maman, ne comprenons. Tout ce que j'ai pu retenir, c'est qu'on lui mettra une balle dans le ventre pour la nourrir. Une sorte de sonde avec une poche qui remplacera son estomac devenu, comme sa bouche, inutile.

Avant de s'en aller, le Bernasconi prend la peine de tenir maman par la main. On va faire tout notre possible, il lui souffle. Maman sourit. Il me dit au revoir de la main et prend congé de nous.

— Est-ce que tu sais que le docta-là, c'est le docta Bernasconi ? je demande à maman.

— Il est si gentil, elle répond. On dirait que c'est Nzambé lui-même qui l'a envoyé s'occuper de moi.

— Est-ce que Kosambela est au courant de l'histoire-ci ?

— Hein? ! Quelle histoire ?

— Non, parce qu'il ne faut pas qu'elle vienne après crier sa part ici jusqu'à ce qu'un cadavre meure.

— Mais elle était là tout à l'heure avec lui. Elle est juste repartie à son nettoyage.

La réponse me surprend.

Je tire une chaise et je prends place au chevet de maman. Sans transition, je lui raconte l'histoire du mariage du docta Bernasconi. Je lui dis que les Sœurs de la clinique San Salvatore n'ont pas hésité un seul instant à offrir à leur protégée deux semaines de congé maladie pour qu'elle prie et demande pardon à Dieu d'avoir participé à une telle soirée. Ma mère écarquille les yeux.

— Aaah! elle s'écrie. C'est pour cela que son sourire n'était pas net-net tout à l'heure.

— Tu sais très bien que la poule picore en fonction de la grosseur de son gosier. Celui de Kosambela est petit devant cette histoire.

— En ce qui me concerne, je m'en fiche de savoir sur quoi il s'assied. Moi, ce que je veux, c'est guérir. C'est tout.

Je me saisis de la télécommande pour changer de chaîne. J'en ai un peu marre des messes qui passent à longueur de journée. En zappant, je tombe sur les informations de midi quarante-cinq. À la une, les informations que je vois me laissent bouche bée. C'est où ça ? Demande maman en se redressant sur son lit. C'est à Berne, je réponds.

On voit des images d'une manifestation et contremanifestation entre les pro et les anti-moutons noirs. Les pro-moutons noirs sont ceux du parti MNL. Les dinosaures du parti sont là. Ils sont venus crier leur part d'indignation. Ils sont venus dire que ce pays ne respecte même plus une liberté fondamentale qui est la liberté d'expression. Ils sont venus dire qu'ils assument leur affiche. Ils sont venus réaffirmer leur volonté de chasser tous les moutons noirs étrangers à coups de pattes arrière. En face d'eux, les mouvances de gauche sont venues, elles aussi, dire ce qu'elles pensent de l'affiche de la polémique. Les anti-moutons noirs sont là pour dire que les pro sont de vrais-vrais racistes, des xénophobes, des malintentionnés, des chenapans, des fascistes et même des sales moutons. Entre les deux camps, les policiers habillés comme dans les films d'action essayent d'arbitrer la partie.

— C'est aujourd'hui qu'on saura qui a mis de l'eau dans la noix de coco, je dis.

— C'est qui le plus fort entre les deux?

— Laisse l'affaire-là par terre. C'est trop lourd pour toi.

Nous sommes scotchés à l'écran comme Gianluca et Sangôh à Ben Ten. À la télé, on nous dit que les policiers n'arrivent pas à arrêter la foule des manifestants et contre-manifestants. Sur la Place Fédérale, devant le Parlement, c'est du venez-voir. Un groupe d'hommes s'acharne sur un autre, le roue de coups de pied. On ne peut pas savoir qui est qui. On voit seulement la violence. Maman donne les coups avec les manifestants. Il fallait qu'il lui donne d'abord un coup de tête, elle dit. Je ne lui accorde aucune attention. Un journaliste interviewe des participants dans les deux camps. C'est une partie de ping-pong. Le chef de file du MNL, celui dont on parle toujours du gombo, dit au micro du journaliste: si vous êtes attaqué dans la rue par un criminel, comment peut-on venir vous dire après que si vous n'étiez pas là, cela ne se serait pas passé? Ses partisans le couvrent d'applaudissements. Ils entonnent l'hymne nationale helvétique, le Cantique suisse. Soudain, dans le montage du reportage, c'est au tour de Madame Bauer de passer devant l'objectif de la caméra. C'est ma responsable de stage! je m'exclame. Maman prête davantage l'oreille. Derrière Madame Bauer, on peut voir son cher ami Khalifa en personne et sa secrétaire à tout faire, Mireille Laudenbacher. Ils

tiennent la garde. Nous, nous manifestons pacifiquement, dit Madame Bauer. Ce sont ces gens-là qui mettent le pays en feu avec leur xénophobie publique, elle ajoute. Derrière elle, les autres hochent la tête en signe d'approbation.

— Et tu dis que tout ça c'est seulement pour une histoire de moutons ? me demande maman.

— Les moutons noirs.

— Ils n'ont qu'à venir au Bantouland, il y en a plein-plein et pas seulement des noirs.

Après le rire, je raconte à Monga Míngá les tenants et les aboutissants de cette histoire d'affiche.

XII

Ce matin, Ruedi me fait une distribution de schätzli. Depuis que nous nous connaissons, il m'appelle souvent schätzli, mon petit trésor adoré. Tesoro. Cela est loin de me déplaire. Mais depuis que Monga Míngá est couchée à la clinique San Salvatore, ses schätzli sont de plus en plus fréquents, envahissants même. Ruedi ne fait toujours pas d'efforts pour se trouver un petit job qui nous permettrait d'arrondir nos fins de mois. Mon premier salaire de stage est tombé récemment. Il n'en reste plus rien. Tout s'est volatilisé en quelques factures. Des factures banales : loyer, chauffage, électricité, téléphone. Puis un peu de nourriture à la Migros. J'ai demandé à Ruedi de faire appel à ses parents afin qu'ils nous versent un petit gombo. J'entendais ainsi récupérer une partie de ce que j'avais dépensé pour nous éviter la honte des Colis du Cœur. Comment peut-on travailler à plein temps, même en tant que stagiaire, et ne pas être en mesure de se nourrir ?

Ruedi refuse catégoriquement toute aide de ses parents. Ils lui ont déjà payé son assurance-maladie, alors même que la mienne vient de me faire parvenir une sommation de payer.

... et il m'appelle schätzli.

Je fais semblant de ne pas le regarder. Je continue à réviser mon CV en y ajoutant notamment mon expérience dans l'association qui lutte contre l'affiche de la polémique. Je lui jette un coup d'œil discret. Je parcoure son visage de profil. On dirait un gamin, un ado. Les taches de rousseur sur son nez et ses pommettes adoucissent son visage. Seule sa jolie barbe négligée de roux renard prouve qu'il s'agit bel et bien d'un homme tout fait. Il me sourit. Ses yeux verts à la brillance d'une émeraude me font l'effet de la première fois où je l'ai rencontré. Il y a déjà trois ans. La folie! Cioè. Que n'aurais-je pas pu donner pour lui, Ruedi ? J'aurais même sacrifié tout le Bantouland entier seulement pour dompter cette bête-là, ce renard aux yeux verts. Aujourd'hui, je l'ai là, près de moi, le museau allongé et le regard étrange. Malicieux.

Ruedi s'assied près de moi et me passe la main droite sur les épaules. Je me détourne de mon ordinateur. Le regarde avec une mine amusée : qu'est-ce tu veux encore ? je lui demande.

Il m'accuse d'agressivité, de violence verbale, de manque de tendresse. Il rigole, bien sûr. Il prétend que lui ne cherche qu'à me faire du bien, à me faire oublier tout ce qui me tracasse ces derniers temps. Il me fait des compliments. Ça va dans tous les sens. Il dit que moi son schätzli, j'ai de belles dents. Qu'il aurait bien voulu en avoir comme ça lui aussi. Il prend ma main dans la sienne. Me chuchote que moi son schätzli, j'ai de beaux doigts.

— Ah, j'oubliais, s'interrompt-il, j'adore tes cheveux.

On pouffe de rire.

— Laisse-moi seul maintenant, je lui dis en reprenant mon ordinateur.

Ruedi étudie la finance. Il veut travailler dans la banque. Comme son père. C'est une tradition familiale chez eux, la banque. Jusqu'à trois ou quatre générations en arrière, il y a toujours eu des banquiers dans leur famille. Et ce n'est pas Ruedi qui va y déroger. Il fait semblant d'être rebelle, alors qu'en réalité, il n'est qu'un doux renard, mon petit Ruedi. Il deviendra banquier, trader. Et si tout se passe bien, il pourra même devenir Bernie Madoff. Et moi, que puis-je faire pour cela ? Je ne peux que l'encourager. Je ne peux que supporter ses caprices. Je le laisse faire. Je sème dans la sueur et la douleur. Un jour viendra où je devrai récolter. Un jour moi aussi je pourrai dire que je suis le compagnon d'un banquier. Un banquier helvète s'il vous plaît. La classe ! Je serai la banque de toute ma famille du M'bangala. Chacun aura son compte bien tenu à Genève, Lugano ou à Zurich. Je ferai pleuvoir du vrai gombo sur tout le village. La manne dans le désert équatorial de chez nous. Comme je serai heureux d'appeler Ruedi schätzli !

En attendant ce jour de gloire espéré, je trime.

À la maison, je fais mon possible pour donner un coup de main. Je respecte le calendrier des tâches de la maison. Je cuisine quand c'est mon tour. Je nettoie quand c'est mon tour – enfin quand je peux: je n'ai pas envie d'avoir le mal de dos de Kosambela. Je repasse quand c'est mon tour. Je souris aussi quand c'est mon tour. Et bien sûr je

baise quand c'est mon tour. Ruedi me demande de laisser tomber tout ça. Il dit qu'il fera tout à ma place. Et maintenant que nous avons la nourriture des Colis du Cœur, il me demande toujours : alors mon schätzli, que veux-tu manger ce soir ?

J'ai quand même de la chance d'être avec ce petit renard.

Ce matin, lorsque Ruedi me demande ce que je souhaite manger, je lui dis que je m'en fiche de sa cuisine. Je le lui dis sur un ton ferme, presque injurieux. Il reste sur l'angle de la blague et insiste. Tes lentilles ne sont de toute façon pas bonnes, je réplique froidement.

Ruedi se tait. Il est touché par la balle. Il semble troublé. Je l'ai atteint. J'ai envie de lui en tirer une autre. J'ai envie de pointer encore ma bouche à canon et ouvrir le feu. Je me retiens. Cela m'attriste un peu. Mais ça me procure une certaine satisfaction. Il rougit. J'aime le voir rouge de souffrance. Peut-être même de colère.

Le silence nous éloigne un peu l'un de l'autre.

Depuis quelques semaines, je suis très absent car je dois partir à Lugano voir maman. Il passe beaucoup de temps avec Dominique. Il faut combler les trous d'une manière ou d'une autre. En souffre-t-il ? Il se rapproche de moi, certes. Il essaye de m'assister, je n'en disconviens pas. Mais pourquoi ne laisse-t-il pas ses parents nous venir en aide ? Pourquoi ne se bouge-t-il pas le cul pour se trouver un job? Pourquoi se complaît-il dans notre situation de mendiants ? Pourquoi se limite-il à faire la queue aux Colis du cœur ? Pourquoi n'essaye-t-il pas de nous aider à nous en sortir ?

Depuis que maman est à San Salvatore, je me réfugie souvent dans notre chambre à coucher. Je me laisse emporter par de sombres réflexions sur son avenir incertain, sur son incapacité à ingurgiter quoi que ce soit, sur le lourd traitement qu'elle subit. Ils lui ont inséré récemment une poche dans le ventre. Cette poche-là devra remplacer son estomac qui, lui, a dû prendre ses vacances. C'est avec cette poche qu'elle peut se nourrir maintenant. Se nourrir ? C'est un bien grand mot. On lui injecte là-dedans les minéraux et autres éléments nutritionnels dont elle a besoin pour survivre. Elle a le ventre ouvert. Elle y a un gros pansement. De là surgit un tuyau. C'est devenu sa bouche. Un tuyau… Quand je pense à tout cela, une grande tristesse s'abat sur moi. Et dans ces moments-là, même les schätzli de Ruedi ne

peuvent pas me calmer. Je pleure et j'avale ma douleur en pensant à la gorge de maman. Et pendant que la douleur fait son chemin au fond de moi, de l'autre côté, dans la cuisine, j'entends Ruedi discutailler au téléphone avec sa mère à lui. Cioè. Ils rient. Ils rient même aux éclats. Tout va bien dans leur monde à eux. Tout va mal dans le mien.

Alors comment peut-il essayer de me faire croire, ce matin, qu'il partage ma douleur. Ce ne sont pas de grands schätzli lancés comme ça qui me le prouveront. Peu importe la dose de tendresse qu'il y met. Ce ne sont pas les plats de lentilles venus des Colis du Cœur qui me le prouveront. Cela ne me suffit pas. Je veux qu'il porte ma croix avec moi. Je veux qu'il boive le calice avec moi. Je veux qu'il ressente la douleur de ma crucifixion. Je veux que les épines de ma couronne lui transpercent le crâne jusqu'à la cervelle et qu'il en dégouline des perles de sang. Je veux que nous partagions tout, vraiment tout, comme de bons compagnons, comme de bons partenaires. Ne se souvient-il pas de ce qu'avait dit la dame de l'État Civil lorsque nous étions allés là-bas signer ? Ne se souvientil pas qu'elle a dit qu'il faut de la solidarité ? La solidarité ! Le partage ! Alors s'il ne s'en souvient pas, eh bien moi, si ! Et je tiens à le lui montrer.

Je laisse Ruedi assis sur une chaise de notre cuisinesalon. Il m'a l'air abattu. Je m'échappe vers la fenêtre de la cuisine pour fumer une cigarette. Je l'allume. En tirant dessus, je savoure la douleur de mon petit compagnon. J'ai envie de sourire, de rire, de rire aux éclats moi aussi. J'ai envie d'appeler aussi ma mère et de partager ce rire avec elle, mais hélas, je sais qu'elle ne pourra pas vraiment rire. Elle se porte de mal en pire. Elle vient de se prendre sa première dose de chimiothérapie. Elle ne rit pas. Elle ne rit plus. Elle ne fait plus de blague. Elle ne pourra pas m'aider à abattre davantage mon beau petit renard.

Je me sens perfide. Je me sens brutal, salaud, malin, vilain, malsain. Je ferme les yeux un moment et demande à Nzambé de me pardonner. Je les ouvre et je vois, affichée sur la portière du frigo, la répartition des tâches ménagères entre Ruedi et moi :

Le linge sale :

— Ruedi : lessive

— Mwána : repassage

Ménage :
— Ruedi : chambre à coucher
— Mwána : cuisine et salle de bains
— Modulable en fonction des disponibilités
Cuisine :
— Par alternance de jours
— Modulable en fonction des disponibilités

Ruedi se lève et me rejoint vers la fenêtre de la pièce. Il me sourit de nouveau. Son sourire est un peu crispé cette fois-ci. J'espère qu'il ne me dira pas schätzli. Il ne me le dit pas. Ouf ! J'entends son regard me dire que ça va aller. Il ne peut pas sortir des mots de réconfort de sa bouche. Il doit savoir que ce n'est pas le moment.

Dans son regard innocent, j'ai l'impression que c'est Monga Míngá qui me parle. Je baisse les yeux. Il me prend dans ses bras. La tendresse qu'il me communique me prouve qu'il m'aime vraiment. Elle me prouve aussi qu'il n'est pas encore tout à fait atteint par la détresse que je vis, moi. Mais ça viendra. Il faudra juste nous laisser encore un peu de temps. Ça viendra.

XIII

Je suis à Lausanne. Une tornade menace. J'attends le train qui me ramènera à la maison. Entre le bruit d'un train qui rentre en gare et l'éclat de tonnerre qui annonce l'orage, la voix d'une speakerine communique un retard de sept minutes. Des voyageurs autour de moi poussent des soupirs de désapprobation. La grogne. Sept minutes, c'est vraiment trop ! Une voix se fait entendre sur le quai. Elle promet d'envoyer une lettre de réclamation. Je m'éloigne de tout cela. Je me trouve une place sur un banc public et m'en grille une. Paisiblement. Un éboueur vient balayer entre mes jambes. Il s'excuse. Je lui souris. Autour de moi : des affiches. C'est là que se fait la bataille électorale chez mes cousins. C'est là qu'on débat, qu'on argumente, qu'on s'insulte, qu'on se lance des fleurs, qu'on se traite de toutes sortes de diables, de moutons et de brebis galeuses. Des portraits radieux promettent le changement, comme d'habitude. Ils disent qu'il y aura rupture. Que cette fois-ci c'est la bonne. Qu'il y aura un monde plus juste. Un monde plus solidaire. Des forfaits fiscaux. Une plus grande protection du climat. Un développement de la filière nucléaire. Une nette amélioration de la condition de la vie des classes moyennes. Des familles. Oh les familles ! On promet une baisse des allocations familiales. Une vraie baisse du taux chômage. Et aussi une baisse des indemnités journalières pour chômeurs. On promet un pays plus fort face à l'invasion, l'invasion des étrangers. Une extension de la Libre circulation des personnes. Mais pas à tous les Européens, attention ! Ces visages draguent l'électeur. Des sourires. Des couleurs. Des promesses. Des contradictions. Des femmes. Des hommes. Ils promettent beaucoup de choses. Ils promettent l'irréalisable.

Les affiches électorales ont donc envahi la gare. Les élections fédérales auront lieu dans une semaine. Ce sera dimanche prochain. Nos cousins d'ici devront refaire entièrement leur parlement, du premier au dernier. J'en ai glissé un mot à maman samedi dernier. Elle

n'a d'abord rien dit. Elle est fatigata, ces temps. J'ai continué d'en parler pour susciter un tant soit peu son intérêt puisque je sais que ces thèmes doivent l'intéresser. Elle a alors rigolé puis m'a demandé de la laisser par terre avec ces histoires de menteurs. Non. Je lui ai répondu que non. Ce ne sont pas des menteurs. Du moins pas ici. Ici, ce n'est pas comme chez nous, au Bantouland. L'homme c'est l'homme, elle a coupé court.

Au bureau, c'est toujours le mouton de la discorde qui mobilise Madame Bauer et compagnie. C'est aussi ce mouton-là qui rythme mes journées. J'aurai consacré trois mois de stage à lutter contre un mouton noir. Il faut dactylographier tel communiqué de presse pour contrecarrer les arguments du camp adverse. Il faut envoyer telle réponse à la question d'un journaliste qui veut jeter de l'huile sur le feu. Il faut rédiger telle intervention politique ou tel discours de meeting que Madame Bauer me dicte en écrasant une énième cigarette dans un cendrier déjà trop plein. De temps en temps, elle commente une affiche placardée sur un mur du bureau. Ce matin, par exemple, elle m'a parlé de ce poster qui demande une abolition de la corrida en Espagne. Elle m'a dit que c'était une chose horrible que de voir un animal s'en aller comme ça, à petit feu. Elle m'a dit que le plus cruel était de voir comment la foule se faisait des cloques à applaudir une mort si spectaculairement lente. C'est cruel, elle a dit. Puis elle m'a raconté l'histoire de Mireille Laudenbacher qui actuellement se bat avec les autorités cantonales pour empêcher l'euthanasie de son chien. Ça lui a déjà coûté une quinzaine de millier de francs suisses. Je suis bouleversé. Comment peut-on mettre un tel paquet pour sauver un chien?

Je lui demande une cigarette, espérant ainsi retrouver mes esprits.

À part les travaux de rédaction, il y a la gestion de notre site internet que j'ai créé moi-même. Ce site a quelque chose d'incroyablement intéressant : c'est son forum. Depuis les manifestations lausannoises du 18 septembre et la bataille de Berne du 6 octobre, le forum de notre site internet explose de messages. Les gens se déchaînent là-dedans.

Simon, 18 septembre. 20h18 «Vous dites que vous êtes tolérants ? De bleu, de bleu! Et c'est de la tolérance ça de mettre le feu à l'avenue

Vinet ? Vous terrorisez tout le monde. Bravo pour vos manifestations, elles nous montrent le sens de vos idées : encourager les délinquants de ce pays»

Karine du Choux-de-Vaud, 19 septembre. 08h36 «Du n'importe quoi ce que je lis là. J'étais présente lors de la manif à Lausanne. Vers 19 h, les organisateurs ont annoncé la fin de la manif. Nous étions plus de 2'000 participants. Nous sommes tous partis dans le calme le plus absolu, après avoir simplement montré notre indignation face à la violence raciste, haineuse et xénophobe que propage le MNL avec son Chef de file, le milliardaire. C'est un réel succès ! Juste une petite poignée de jeunes révoltés n'ont rien voulu entendre et sont restés sur place pour protester radicalement contre les grilles démesurées et les robocops dressés pour garantir la tranquillité de celui qui depuis longtemps cultive un climat de peur et de méfiance parmi les citoyens.»

Tous ensemble :), 22 septembre. 12h50 « A bas les putains de racistes!»

Röstigraben, 30 septembre. 14h12 «Pourquoi continuer de garder ces gens-là chez nous ? ILS DOIVENT RENTRER CHEZ EUX! Ces gens, ils viennent chez nous, dans notre pays, refusent de travailler, refusent de respecter les lois de chez nous, et en plus ils vivent avec notre argent au social. Ça suffit maintenant ou bien? ! DEHORS!»

Merde, 02 octobre. 18h15 «Sale gouine!»

Madame Bauer n'aime pas les messages qui vont à l'encontre de son action. Elle ne veut pas que ses opposants viennent cuisiner dans sa marmite. Ils n'ont qu'à écrire leurs commentaires sur leurs forums à eux. Merde ! elle dit. Du coup, ce matin même, elle m'a demandé de purement et simplement supprimer tous les messages des opposants. Mais elle a beaucoup insisté sur les messages particulièrement insultants. La traiter de gouine ? Oh, mais ça va ou bien?

Aujourd'hui, j'ai passé toute la journée à tamiser les messages comme de la farine de manioc. Il faut retirer les gros morceaux pour que le couscous soit fin, sans grumeaux. Après avoir tout tamisé, j'ai laissé mon premier et unique message sur le forum:

Admin, 15 octobre, 17h04 «nous n'acceptons sous aucun prétexte les commentaires insultants. Si vous désirez vous exprimer, évitez les

insultes et tentez de développer des arguments.»

J'oubliais une information importante, j'ai également appris ce matin que monsieur Khalifa est candidat aux élections fédérales. Mireille Laudenbacher précise même que ce n'est pas la première fois qu'il se présente aux fédérales. Elle dit que c'est un homme bien, humaniste, tolérant. Et surtout, précise-t-elle, il aime les animaux. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait là d'une blague car je n'ai jamais vu une seule affiche de monsieur Khalifa dans les rues ni de Lausanne ni ailleurs en pays de Vaud. Il n'a jamais été l'objet d'une polémique. Je ne l'ai jamais entendu à la radio. Je ne l'ai jamais vu à la télévision, si ce n'est derrière sa chère amie Madame Bauer, en train de monter la garde. J'étais vraiment étonné. Mais que faire s'il y croit vraiment ?

Le train qui me ramène à Genève entre finalement en gare. Je prends place dans un wagon silencieux. Mes cousins d'ici ont même prévu des wagons où il est interdit de faire du bruit. Une icône représentant un index sur une bouche fermée vous le signale. Je choisis un coin tranquille pour m'asseoir. Je ferme les yeux pour les reposer de mon long travail journalier devant l'écran. Une séquence m'apparaît. Ce midi, pendant ma pause, je me suis installé dans un petit jardin public de la ville pour manger le sandwich que Ruedi m'avait préparé la veille. Alors que je contemplais le jeu des couleurs automnales qui décoraient le jardin, j'ai aperçu, de l'autre côté, un groupe de gamins. Deux files d'écoliers accompagnés de trois bonnes dames à l'allure débonnaire. Elles devaient être leurs maîtresses. Ils sont passés juste devant moi en prenant soin d'envoyer des coups de pied dans les masses de feuilles mortes qui tapissaient le parc. Une petite blonde lunettée m'a lancé un timide «Bonjour Monsieur». Je lui ai souri. J'ai regardé le groupe se diriger vers la fontaine du jardin lorsque subitement, il a fait un arrêt. Ils se sont plantés devant une affiche… Encore et toujours celle-là. Je ne l'avais même pas remarquée avant. Je me suis demandé ce que les enseignantes allaient en dire à ces tout petits et surtout ce que ces enfants de sept ou huit ans pourraient eux-mêmes en penser. Ils sont restés plantés là pendant une quinzaine de

minutes. Je n'ai pas pu capter toute la teneur de leur discussion. Mais une légère bise m'en a rapporté quelques mots prononcés trop fort : discrimination, racisme, méchant, l'autre, les étrangers, intolérance, etc.

J'ai à peine le temps de me rappeler cette scène qu'une main se pose sur moi. Qui peut bien le faire ? Ce sont deux jeunes dames qui me réveillent. Elles me parlent. Ne voient-elles pas que nous sommes dans un wagon silence ?

Safia et Orphélie ! Deux bonnes copines. Nous avons fait les bancs de l'Uni ensemble. Nous sommes de la même promotion. Il y a un peu plus d'une année que nous avons terminé nos études. Depuis, nous nous sommes perdus de vue, chacun s'est concentré sur sa petite vie. Nous étions pourtant assez proches les uns les autres. À l'époque, nous avions cours du lundi au mercredi. Le reste de la semaine nous appartenait. Les responsables de notre cycle de master disaient qu'une telle organisation des cours permettait de donner un peu plus de temps aux étudiants pour travailler, étudier, écrire leurs papiers, lire, faire du sport, etc.

Les jeudis et les vendredis, je bossais avec Monsieur Nkamba pour la Nkamba African Beauty. Je faisais du porte à porte auprès des clientes noires pour écouler une vaste gamme de produits blanchissants. Je travaillais souvent les dimanches aussi, dans les Églises de Réveil. Entre deux visites mouvementées du Saint-Esprit, j'écoulais mes produits. J'avais du succès et je me faisais du gombo sur la peau de ces dames.

Comme moi, Safia était commerciale. Elle vendait des vêtements dans une boutique de luxe de la rue du Rhône, à Genève. Elle devait s'y plaire, car la mode c'était son truc. Elle feignait toujours l'évanouissement lorsqu'elle voyait l'accoutrement de certaines femmes dans la rue. Orphélie, quant à elle, servait dans un bar branché de la vieille-ville genevoise. Elle se plaignait souvent des horaires très irréguliers de son job. Elle se plaignait aussi du comportement peu respectueux de certains clients. C'est une très belle femme, Orphélie. Elle travaillait toutes les années comme hôtesse au Salon de l'automobile de Genève. Au Salon de l'horlogerie aussi. Nous l'admirions pour cela. Moi je devais travailler pour vivre et, d'une certaine manière, faire vivre les miens restés au Bantouland. Mais Safia

et Orphélie travaillaient pour leur poche, pour leurs fringues et leurs voyages. Elles étaient à la charge de leurs parents.

Safia et Orphélie sont assises là, en face de moi. Nous avons dû changer de wagon. Elles sont si élégantes : tailleurs sombres, chemisiers clairs et chaussures à petits talons. Seuls les collants de Safia la démarquent et montrent son goût pour la mode. Elle les a choisis jaune citron. C'est la touche de la distinction. Sinon les deux sont parfaites. Une manucure travaillée, un maquillage discret et des cheveux tenus en queue de cheval.

Depuis la fin de nos études, j'avais souvent pensé à elles. Je me demandais ce qu'elles étaient devenues. Me promettais de les recontacter. J'oubliais, puis l'idée refaisait surface. J'avais essayé une fois. J'étais tombé sur un répondeur. J'avais laissé un message, puis j'avais attendu qu'elles me rappellent, elles aussi. Mais rien. Silence radio. Aussi avais-je décidé de faire également la carpe. J'avais espéré les retrouver sur Messenger. Mais faute de connexion internet à la maison, je ne pouvais plus utiliser ce moyen de communication. Et ce n'est pas chez Madame Bauer, au bureau, que je me le serais permis.

Entre temps, la tornade finit par exploser. La nuit s'abat soudain. Il tombe des cordes qui viennent éclater dans un bruit de fracas sur les vitres du wagon en marche. Le train ralentit de temps en temps et une voix à l'accent suisse-allemand prend le temps d'annoncer régulièrement de combien de minutes le train sera en retard. Envìron wiit minuten. Envìron néf minuten. Mes amies et moi, nous nous foutons du retard. Plus il sera important, plus on profitera de nos retrouvailles.

On bavarde. On bavarde beaucoup. Les filles rient. Elles rient beaucoup. Certains nous dévisagent dans le train. Ça ne nous gêne pas pour autant. Nous continuons de rire aux éclats. On parle du mauvais temps qu'il fait dehors et des prévisions météo des prochains jours. On parle des catastrophes naturelles. On se raconte les choses de l'Uni comme si nous les avions vécues plusieurs années auparavant. On parle de nos soirées de fin de semaine. On parle de nos soirées de révision à la veille des examens. On parle de tel prof ou de tel camarade qui nous saoulait.

— Bah celui des Méthodologies de recherche était juste relou, lance

Safia.

— Comment on l'appelait déjà? demande Orphélie.

— La tortue ! je dis.

Nous nous moquons gentiment de ce professeur chauve, rabougri, sans fesses – juste une continuité du dos – et dont la lenteur dans l'expression verbale et corporelle lui avait valu le surnom de tortue.

Quelques instants de silence se glissent entre nous. Orphélie jette son regard par la vitre où de petites perles de pluie dansent. Safia remet en place sa broche aux grands pétales rouge et contrôle l'état de ses collants jaune citron.

— Eh les filles ! Vous êtes vraiment trop top, trop élégantes.

— Merci Mwána, répond Safia en rangeant une mèche baladeuse derrière son oreille droite.

On s'est renvoyé des compliments. Un silence à nouveau. Un bruit de tonnerre. Je regarde les collants de Safia ou le rouge dont Orphélie s'est peint les lèvres. Je regarde l'élégance de mes anciennes camarades de l'Université. Je me regarde. La différence est frappante. Pas besoin de leur demander ce qu'elles deviennent. Elles ont toutes les deux réussi. Ça se voit. Nous ne sommes pas de la même planète. Envìron douzé minuten. L'angoisse de rester plus longtemps dans ce train, avec ces filles qui sont en face de moi, commence à m'étrangler. J'ai envie de disparaître. Je sais que si le retard du train se fait plus grand, il faudra aborder la question – oui, la question! – dont moi je n'ai aucune envie de parler. Je n'ai pas envie de parler de moi. Je n'aurai rien d'intéressant à leur raconter. Ma vie n'est qu'un échec depuis la fin de mes études. Elles l'ont sûrement remarqué. Sinon, elles m'auraient posé la question. Orphélie ne lâche plus la vitre du wagon. On la dirait charmée par la danse de la pluie sur la glace. Et l'autre, Safia, c'est un magazine de mode qu'elle a sorti de son sac. Non. Si je ne réagis pas maintenant, nous serons comme des personnes qui ne se connaissent pas. Des personnes qui ne se sont jamais vues. Or moi, je n'ai pas envie de cette ambiance pendant le peu de temps de nos retrouvailles.

— Que faites-vous maintenant ? je dis.

Safia répond en premier. On dirait qu'elle n'attendait que cette question. Elle répond presque mécaniquement. Elle me dit qu'elle vient d'être embauchée, en qualité de chargée de missions stratégiques, dans

une grande société de services à Lausanne. Elle dit que cela fait un peu plus de quatre mois qu'elle y bosse. Que le travail lui va comme un gant Gucci et qu'elle s'y plaît vraiment. Elle m'annonce qu'elle est sur le point de quitter son petit studio pour se prendre un appartement dans le Champel genevois. Un très bel appartement, juge-t-elle bon de préciser, le sourire au coin de la bouche. Je masque mon étonnement, voire ma jalousie. Je souris également. J'en ris même. Félicitations ! je m'écrie. Nous sourions tous. Oui. Mais pour quelques instants seulement. Puis le silence nous frôle encore. Safia reprend la parole. Cette fois-ci, elle me semble sur la défensive :

— Mais il ne faut pas croire que ç'a été facile pour moi de trouver ça, hein. Ça n'a pas du tout été facile. Du tout, du tout. J'ai dû envoyer plusieurs postulations ici et là, passer plusieurs coups de fil. Je ne compte même plus les déplacements. Mais c'était toujours non. Sauf que voilà, j'ai persévéré. Puis un jour, j'étais au bon endroit au bon moment.

Orphélie me dit qu'elle bosse pour une banque. Dans le service communication et événements, elle dit. Elle s'occupe de gérer les dossiers de demandes de fonds pour les événements culturels. Elle reste assez vague sur le reste. Elle n'en dira pas plus. Pas besoin de le faire. Quoi qu'elle dise, on soupçonnera toujours l'aide de son père, haut cadre dans une autre banque de la place. Orphélie conclut juste en disant qu'elle fait vraiment le job de ses rêves.

— Et toi, qu'est-ce que tu deviens, Mwána ? demande Orphélie sans transition.

Voilà la question que je ne voulais pas qu'on me pose.

— Moi ? Euh…

Que puis-je leur dire ? Que dois-je leur dire après tout ce qu'elles viennent de me raconter ? J'ai honte. Elles me semblent si éloignées. Sur le champ, je pense à Monga Míngá. Enfant, elle me disait toujours : les moutons se baladent peut-être ensemble, mais ils n'ont pas le même prix.

— Je fais un stage auprès d'une très grande association de renommée internationale. C'est une organisation qui lutte contre les discriminations dues à l'origine et promeut la diversité et de la multiculturalité dans le monde entier.

— Wow! Intéressant ça ! Comment ça s'appelle cette organisation?

Moment d'hésitation et de solitude. Le sol s'écroule autour de moi.

— WPLO, je finis par dire. World Peace and Love Organisation.

— Quoi ?...

— Vous ne pouvez pas connaître, les filles. Ils viennent d'ouvrir leur siège à Lausanne. Il faudra regarder sur Wikipédia. Vous trouverez.

— O.-K.

Elles ne semblent pas convaincues.

— Ça te plaît ? demande Safia.

— Oh que j'adore ! C'est vraiment un truc bien. Bon, il y a trop à faire. Je stresse tout le temps parce qu'il y a trop de trucs à faire. Mais vraiment trop-trop.

— Et il dure combien de temps ?

— Quoi ?

— Ton stage.

— C'est une année renouvelable. Et à voir tous les projets sur lesquels je bosse actuellement, c'est clair qu'ils vont m'embaucher. C'est sûr. Ils me l'ont même déjà confirmé. Il y a des fonds pour ça. Vraiment, je suis très content. Je fais vraiment le job de mes rêves.

— Super. Je suis vraiment très contente pour toi, dit Safia.

— Tu le mérites, ajoute Orphélie.

J'ai parlé des discriminations. Les filles me demandent si mon World Peace and n'importe quoi-là a remarqué les affiches du mouton. Je ressens cette question comme la question de trop. Je sens une rivière de sueur me mouiller les aisselles. Si elles continuent avec leurs questions, je risque d'exploser. Mais là, je me calme.

— Oh que oui, je réponds. Ils ont remarqué ces affiches-là. Mais ils ont beaucoup d'autres préoccupations. Ils s'occupent plus des discriminations internationales. Les moutons, c'est pas trop leur truc ça. Ils voient loin.

Les filles ne semblent pas plus convaincues. Elles sourient quand même. Elles me félicitent.

Le train arrive en gare de Genève avec envìron dixwiit minuten de retard. Je me sépare de Safia et d'Orphélie sur un échange de numéros de téléphone. On se promet beaucoup de choses que nous sommes

conscients que nous ne tiendrons jamais. Nous sommes nous aussi des politiciens, seulement nous n'avons pas d'affiches.

Lorsque je bifurque dans la rue qui donne sur l'immeuble que j'habite, je sens les larmes me monter dans les yeux. Les larmes. Pourquoi pleurer ? La rage. Contre qui ? Contre quoi ? Elles ne t'ont rien fait. Bien sûr qu'elles ne m'ont rien fait de mal. Mais les larmes sont là. Peut-être sont-ce des larmes de joie. Oui. Sans doute. Car je suis fier de moi. J'ai joué le jeu. J'ai fait ce qu'il fallait faire. J'ai joué le jeu. C'est ainsi : il faut faire comme si… Je n'allais quand même pas leur dire que je faisais un stage de trois mois dans une petite ONG cul-cul qui n'a trouvé aucune autre chose qu'un joli petit mouton noir. Je n'allais quand même pas leur étaler toute ma misère. Non. Je n'allais pas leur dire que je ne mange pas toujours à ma faim. Que je me nourris grâce aux Colis du Cœur. Que même ces Colis commencent à avoir mal au cœur en nous voyant, Ruedi et moi. Je n'allais pas leur dire que ma mère est en phase terminale d'un cancer qui a décidé d'élire domicile dans sa gorge. Je n'allais pas leur dire que nous avons ma sœur et moi une facture de six mille francs à solder – seulement six mille francs ! –, une petite facture que les Sœurs-managers ont trouvé bon de nous faire payer. Non. Je n'allais pas leur dire que je reçois un forfait de stage qui me permet juste de rester encore quelques mois dans le pourri appartement où je vis avec mon copain. Je n'allais quand même pas leur dire que je vais peut-être, dans quelques petites semaines, à la fin de mon stage, me trouver à la rue parce que je ne réussirai plus à payer mon loyer. Non. Non. Je n'allais pas dire à Safia que toutes mes recherches de travail – oh combien n'en ai-je pas faites ? ! – toutes mes postulations, se résument systématiquement à un échec glacial qui me fait froid dans le dos. Je n'allais pas leur raconter tout cela. Non. Je n'allais quand même pas baisser ma culotte devant elles. Il y avait du lourd devant, certes, mais derrière… la vie m'enculait. Et ça, ce n'est pas beau à voir. Je ne voulais pas le leur montrer. Ou on est Bantou ou on ne l'est pas ! J'ai ma fierté à préserver, voyons ! Je suis un Bantou. Quand même ! Même à sec, la rivière doit conserver son nom.

Les larmes finissent par couler. Je baisse la tête pour ne pas me faire remarquer. Je serre la mâchoire pour digérer la douleur qui

m’étripe. Safia ! La petite Safia. Orphélie ! Je pleure. Je pleure toujours lorsque je franchis la porte de mon appartement. Le petit visage roux de mon Ruedi m’accueille et met un peu de soleil dans ma tête. Je pleure davantage…

XIV

Monga Míngá est née dans un petit village du nord-ouest du Bantouland, au cœur des forêts M'fang. Elle a très tôt montré son intérêt pour la comédie. Au début des années soixante, la toute nouvelle administration du Bantouland et son Chef militaire avaient fait de la culture une de leurs priorités. C'était un moyen efficace pour éduquer la masse. Cela permettait également de conquérir et de préserver l'unité nationale. Des pièces de théâtre à haute valeur pédagogique étaient organisées sur toute l'étendue du territoire. En fonction des régions, les comédiens jouaient en français, en anglais ou en portugais. Monga Míngá nous a toujours raconté, à Kosambela et moi, le souvenir qu'elle garde de ses représentations théâtrales. Des foules entières amassées autour d'une petite scène protégée par quelques militaires armés jusqu'aux dents. Les comédiens-fonctionnaires avaient pour mission de promouvoir le respect des autorités militaires mais surtout de condamner le tribalisme. Devant ces scènes, la foule pleurait de rire. Peut-être parce qu'elle s'y reconnaissait. Ou peut-être parce qu'elle s'en foutait. Aujourd'hui maman dit que le message n'était finalement pas si important : depuis les années soixante, le tribalisme est resté intact dans le Bantouland.

À quinze ans, après son brevet d'études élémentaires, Monga Míngá s'était mise à la comédie. Ses parents avaient crié au scandale. Elle était en âge de se marier et de fonder une famille. Mais Monga Míngá rêvait d'autre chose. Elle s'était entêtée. Elle ne se voyait pas finir comme ça, comme ces jeunes femmes de son village, les seins aplatis et en permanence dans la gueule d'un gamin édenté. Elle avait son brevet d'études primaires en poche. Il n'en fallait pas plus, à l'époque, pour pouvoir rejoindre les rangs des fonctionnaires. Sans concours à l'entrée, Monga Míngá était devenue comédienne. Elle parcourait, comme elle avait toujours souhaité, tous les villages du pays M'fang et même bien au-delà, dans tout le Bantouland, pour prêcher le message de la

nouvelle administration bantoue.

Dans les années quatre-vingt, la nouvelle administration bantoue avait décidé de couper une partie de son budget réservé à la culture. Il fallait augmenter le salaire des militaires, les coups d'État étant à la mode. Les salaires des comédiens étaient passés du simple au tiers. Pour vivre dignement, Monga Míngá n'avait plus d'autres choix que de se marier. Et puis, à son âge, elle ne comptait quand même pas rester seule. Elle avait vingt ans et elle n'avait toujours pas d'enfant. Même sans se marier, elle aurait quand même voulu en avoir un!

Elle incarnait la honte de la famille.

Nzambé avait mis sur sa route un certain Sangôh Matatizo. Militaire. Il ne connaissait pas la baisse de salaire. Et il ne touchait pas n'importe quel gombo. Seulement du bien frais et bien glissant. La longévité de la nouvelle administration bantoue dépendait de l'armée, et donc, de lui.

Les scènes théâtrales disparaissaient les unes après les autres des villages. Les comédiens s'étaient pour la plupart reconvertis. Seuls quelques passionnés supportaient les coupes de salaire et continuaient malgré tout à servir la nation chrétienne. Les autres avaient ressorti leurs houes, leurs machettes, leurs lances de chasse. On redevenait paysan, sinon planton dans une administration publique ou encore chauffeur de taxi. Monga Míngá était une des rares à être restée en poste. L'argent ne lui manquait pas. Son mari n'étaitil pas militaire ?

J'ai moi-même glissé sur le gombo de mon père. Au Bantouland, quand on est fils ou fille de militaire, on peut marcher la tête haute et la poitrine bien bombée. Eh toi là-bas ! Tu m'as bien regardé ? Je ne suis pas n'importe qui ! Je suis fils de militaire. Je fais ce que je veux, quand je veux et où je veux. La protection militaire de mon père coulait sur moi. Même à l'école, les enseignants étaient au garde-à-vous ! Ils savaient qui fouetter comme du bétail. Ils se lâchaient volontiers sur les enfants des autres, les enfants dont les parents n'étaient rien qui puisse faire peur. Alors que moi… j'avais ce qu'il fallait pour mériter le respect de mes enseignants et même de la direction. La protection militaire. Tu lèves la main sur moi et mon père te fait la guerre.

Je me souviens qu'une fois, ma sœur Kosambela était allée jusqu'à insulter la directrice de notre école. Pourtant celle-ci lui reprochait, à

juste titre, de n'avoir pas fait ses devoirs. Kosambela n'avait pas digéré le reproche. Après tout, elle était une fille de militaire. Du coup, elle s'était permise de couvrir la directrice d'injures. Consternée, cette dernière avait convoqué Monga Míngá et Sangôh. Motif : mauvais comportement. Sangôh s'était fâché. Mais alors très fâché. Il avait d'abord tout fait pour faire enfermer la directrice qui avait osé accuser sa fille de mauvais comportement. Puis, à la maison, il avait roué Kosambela de coups de ceinture. Monga Míngá avait pleuré. Ne tue pas ma fille oh! s'il te plaît l'homme-ci, ne tue pas ma fille oh! Mais papa n'avait voulu rien entendre. Il n'ignorait pas que son épouse était comédienne. Voyant que papa continuait de rôtir les fesses de Kosambela, Monga Míngá avait bondi dans son dos et lui avait mordu l'oreille droite. Il avait crié comme un rat palmiste pris au piège.

La nuit dernière, dans la chambre d'hôpital de maman, à la clinique San Salvatore, nous nous sommes rappelé ce moment. Nous en avons ri. Les infirmières nous ont prié de faire moins de bruit. Monga Míngá ne peut pas vraiment rire puisque le ballon qu'on a mis dans son ventre ne lui permet pas de pousser un vrai éclat de rire digne d'une comédienne de sa trempe. Du coup, elle se contente de pousser de petits hoquets. Kosambela, quant à elle, rit beaucoup. Tant mieux. Ça lui permet d'oublier un tant soit peu son mal de dos. Au fond, elle n'aime pas trop que je raconte ce genre d'histoires puisqu'elle a beaucoup changé depuis lors. Elle est maintenant la fille de Nzambé et ne se sépare plus ni de son foulard ni de son chapelet. Cioè.

Sangôh se faisait de plus en plus absent. Les rumeurs couraient dans tout le village qu'il avait une maîtresse. Ce n'était pas un scoop. Quel homme de notre village pouvait prétendre, à l'époque, n'avoir aucune roue de secours ? Quel homme de notre village pouvait prétendre ne manger que son manioc et rien que son manioc, tous les jours ? Sangôh avait choisi pour maîtresse une très bonne amie de maman. Cellelà même que nous appelons encore aujourd'hui, avec une grande affection, Tantine Bôtonghi. Tantine Bôtonghi était une belle femme moderne et comblée par son mari. Maman savait que Tantine Bôtonghi mangeait le plantain pimenté de papa. Tout le monde le savait. Mais maman fermait les yeux. Ce n'était pas de la faute de sa copine. Elle en était persuadée. Et puis, quelle femme de notre village

pouvait se plaindre des sorties de son mari ? On a l'habitude de dire chez nous que l'homme est dehors comme son sexe et que la femme est dedans. Maman acceptait de partager papa avec sa meilleure amie. En situation de polygynie, il y aurait moins de problèmes. Le bémol est que Bôtonghi n'était ni plus ni moins que l'épouse d'un collègue militaire de papa! Est-ce qu'on s'amuse comme ça à prendre la femme d'un militaire?

Le mari cocufié avait attrapé, un soir, son collègue Sangôh en plein entraînement militaire sur son épouse Bôtonghi. Il lui avait foutu un bon coup de crosse dans la nuque. Sangôh s'en était allé ainsi, en plein champ de bataille. Il s'en était allé ainsi, nous laissant, maman, Kosambela et moi, sans plus aucune protection militaire. Il s'en était allé ainsi, sans même nous avoir donné un bye! bye! en bonne et due forme.

Tantine Bôtonghi fut répudiée. La honte du village! on avait dit d'une voix pleine d'hypocrisie. Oh shame oh ! Celle par qui le malheur était entré dans notre village. Celle qui nous avait fait perdre un militaire. La foudre du village s'abattit sur elle. Elle utilisa ses dernières économies pour s'enfuir en Helvétie, à Genève. Tantine Bôtonghi savait que c'est là, à Genève, que les militaires dissidents (les moutons noirs aurait dit mon père Sangôh) allaient se réfugier. Au village, on avait aussi accusé maman d'avoir tué son mari. Si elle n'avait pas laissé faire, Sangôh ne serait pas mort, disaient les gens. C'est bien ce que disaient les femmes là qui pensent toujours que l'homme ne peut pas manger du riz tous les jours. Je préfère le laisser sortir, disaient d'aucunes. Il me semble que le béribéri tue. On nous avait chassés de la contrée. Nous nous étions réfugiés dans la région de M'bangala de l'autre côté du fleuve Oubangui. Maman n'avait plus le choix. Il fallait arrêter de faire de la comédie. Si elle restait là, à attendre qu'on lui verse le gombo de son défunt mari, alors, elle pouvait toujours moisir au soleil. Son brevet d'études primaires en poche, elle avait fini par trouver un travail de contremaître dans une bananeraie au nord du Bantouland.

Quelques années plus tard, sans doute pour se racheter, Bôtonghi avait accepté de nous prendre, ma sœur et moi, chez elle, à Genève.

Aujourd'hui, Monga Míngá est ici chez nos cousins. Elle a un

Kongôlibôn pareil au mien. Elle avait peut-être rêvé un jour d'aller en Europe. Sa part d'Europe est maintenant en train de se résumer à une chambre d'hôpital. Sans anticorps. Sans aucune protection militaire. Elle ne compte plus que sur le docta Bernasconi et son équipe. Elle compte sur Nzambé, Élolombi et surtout les Bankóko dont papa fait désormais partie.

XV

Les réponses sont toujours négatives. Depuis plus d'une année, il n'y a pas eu une seule demande d'entretien. Ça devient lourd. C'est pénible. C'est cinglant. Ça abrutit. J'ai l'impression d'être bête. D'être un bon à rien. Comme la bouche de maman, incapable de faire quoi que ce soit. Je reçois ces non comme des gifles. Et elles sont nombreuses.

Avant, lorsque je recevais ces réponses négatives-là, j'appelais pour avoir quelques informations sur les raisons du refus. C'était aussi une façon de montrer ma motivation. De laisser une empreinte. D'une voix violemment sobre et posée, la personne que j'avais à l'autre bout du fil me faisait comprendre qu'ils avaient croulé sous des centaines et des centaines de postulations. Que la sélection avait été très difficile. Que moi, comme beaucoup d'autres candidats, je remplissais tous les critères exigés. Que j'avais un excellent profil. Que j'avais un très bon parcours, une excellente formation. Que mon expérience en tant que commercial était parfaite, que ceci et que cela rendait ma candidature exceptionnelle… mais qu'il y avait mieux que moi. Il y avait tellement mieux que moi que je ne pouvais même pas figurer ne serait-ce que sur la première liste des sélectionnés. On n'avait pas l'intention de me voir, de me recevoir, de m'en-tendre, de me donner une chance, d'écouter ma motivation. Et s'ils m'avaient seulement convoqué à un entretien? Et s'ils m'avaient dit non par la suite ? Comment aurais-je pris cela ? En serais-je sorti grandi, motivé ou plutôt amoindri ?

Un jour, alors que j'étais en train de saisir un communiqué de presse que Madame Bauer m'avait remis, mon téléphone a sonné. Le numéro qui s'affichait m'était inconnu. C'était un numéro fixe. Dans ces caslà, je suis toujours partagé entre un sentiment de jubilation et de résignation. Je ressens la jubilation de savoir que ce coup de fil peut être celui d'un potentiel employeur me faisant signe, à moi, pour un entretien d'embauche. Mais cette jubilation se transforme toujours en

résignation. Ma déception est souvent grande lorsque je me rends compte qu'il s'agit simplement d'un appel d'agence de télémarketing qui souhaite me proposer un produit dont je n'ai absolument pas besoin. Je leur balance alors une insulte avant de leur raccrocher le téléphone au nez. Bande d'imposteurs !

Mais ce jour-là, c'était différent. Au bout du fil, j'avais une dame des ressources humaines d'une entreprise de la place où j'avais postulé. Pour la première fois, depuis plus d'une année, le sentiment de jubilation a pris place dans mon cœur. La dame des ressources humaines m'a dit qu'elle avait bien reçu ma candidature. Qu'ils étaient intéressés. Elle m'a proposé un entretien d'embauche. Nous l'avons agendé. Après quoi j'ai poussé des soupirs de victoire. Pour moi, tout semblait acquis. Pas question de louper cette unique occasion tant attendue. Un grand bol d'oxygène. Une renaissance. Une résurrection. Je me voyais déjà dans mon nouveau poste, tranquille. Fini les moutons noirs. Au revoir, Madame Bauer et compagnie. Je chercherai tous mes anciens amis d'Uni pour leur dire que moi aussi j'ai fini par me trouver quelque chose. Un vrai quelque chose. Je changerai ma démarche. J'abandonnerai l'attitude du looser et j'opterai pour celle de l'élu. La transformation sera telle que tout le monde la notera autour de moi. J'irai à Lugano pour dire à ma mère que la souffrance est désormais derrière nous. Que je prendrai en charge une partie de ses frais d'hôpital. Que les Sœurs-Managers de la Clinique San Salvatore pourraient désormais garder leur charité pour elles. Je pourrai soigner ma Kosambela de ses maux de dos. Je pourrai amener mes neveux au cirque Knie où ils verront les éléphants et les chiens danser la rumba bantoue. Je pourrai désormais aller dans les montagnes grisonnes voir la famille de Ruedi en leur disant : «Hoï ! Vous n'avez plus besoin de nous aider. J'ai trouvé un Arbeit.» Je pourrai faire tout ça, moi. La liberté.

J'ai téléphoné à Ruedi. Il a cuisiné des lentilles et des légumes pour fêter ça. Nous voyions notre vie changer.

Le lendemain, à la première heure, je recevais un courrier électronique de cette dame des ressources humaines. Certainement un contrat d'embauche ou tout au moins une confirmation de notre prochaine rencontre. Eh bien non… Cette dame avait repris contact

avec moi pour me dire qu'elle s'était trompée de candidat. Elle parlait d'erreur. Je n'étais pas la bonne personne qu'elle souhaitait rencontrer. Elle me présentait toutes ses excuses pour cette déconvenue. Elle annulait notre rendez-vous. Elle me souhaitait, sincèrement, une bonne suite dans mes recherches d'emploi.

Après tant d'années d'études et de spécialisation, je ne suis toujours pas le bon. Il y a toujours mieux que moi. Et ce doit être vrai. Enfin, je suppose. Ce ne sont pas les talents qui manquent. Il doit y en avoir qui sont meilleurs que moi. Si on me le dit, c'est que ce doit être vrai. Surtout qu'on me le dit d'une voix calme, très calme, compatissante. Ça réconforte. Ça donne un peu d'espoir. Les personnes que je rencontre ou que j'ai au téléphone me paraissent si aimables, si empathiques, si touchantes et puis aussi si tranchantes. Leurs voix blessent et cicatrisent à la fois. Elles percent et bouchent. Elles déchirent et apaisent. Elles offensent et flattent. J'ai le profil idéal, certes, mais pas le bon. En tout cas pas cette fois-ci. Encore moins la prochaine fois. Il faudra réessayer une autre fois. Garder espoir.

Je crois que je m'y habitue. Ces mots de refus, je les connais par cœur. Avant, ils me poignardaient, m'amenuisaient, me meurtrissaient, m'avilissaient, mais maintenant, lorsque je les reçois, je les lis à haute voix, les récite de manière burlesque, tragique, lyrique. J'en ris à gorge déployée. Je me roule sur le sol de ma cuisine. Je déchire la lettre de refus en mille morceaux que je laisse pleuvoir sur moi. Je ris de mon sort. Je ris de ma bêtise. Je ris de ma folie. Je pleure. Puis je mange des lentilles pour oublier.

Il n'y a pas d'issue. Cela me rappelle le miroir dans l'ascenseur du bureau du chômage. Ce miroir-là qui vous nargue et vous rappelle tout le temps que vous ne vous en sortirez jamais. Et c'est vrai. Je ne m'en sortirai jamais. Ils ont certainement raison. Je n'ai pas le bon profil. Je ne corresponds pas à ce qu'on recherche. Je ne correspondrai sans doute jamais à ce qu'on recherche. Je ne serai jamais à la hauteur de leurs attentes. Je n'y parviendrai jamais. Mais qu'est-ce que je dis ? Je perds la tête. Je n'y parviendrai vraiment jamais ? Ah non. Quand même. Un jour. Jamais.

Récemment Monga Míngá m'a dit qu'elle avait entendu à la radio, dans sa chambre d'hôpital, que le taux de chômage avait encore baissé

en Helvétie. Que les politiciens de tous bords s'en félicitaient. Je n'ai fait aucun commentaire. Pas envie qu'elle me rabâche que je n'en fais pas assez, que je me plains peut-être trop. Quand je lui dis que c'est caillou, elle me répond: la hyène qui passe son temps à hurler n'aura jamais sa proie. Il faut bien chercher, elle dit. Elle a peut-être raison. Le taux de chômage a encore baissé au dernier trimestre. J'ai aussi lu cette information sur mon lieu de stage. C'est Madame Bauer qui m'a passé le journal, plié à la page où il y avait cet article. J'ignore pourquoi. Était-ce pour me narguer ou pour m'encourager ? Il est le plus bas d'Europe, aux environs de trois pour cent. À Paris, à Berlin, à Rome, on se déchire pour lui tordre le coup. Ici chez nos cousins les Helvètes, il agonise gentiment, tout seul, sans effort apparent. Mais moi, je dois encore attendre.

Monga Míngá m'a demandé comment faisaient les autres ? Comment font-ils, eux, hein? elle m'a demandé sur un air profondément étonné. Elle m'a demandé comment faisaient ces jeunes diplômés dont on parlait à la télévision tous les jours ? Comment font-ils, ceux qui quelques mois après leurs études sont déjà élus ? Comment font-ils ceux-là ? Comment ont-elles fait, mes copines Safia et Orphélie ? Le bon moment ? Le bon endroit ? Le bon dossier ? La bonne lettre ? Le bon contact ? Seulement ? Comment ont-ils fait, ceux de ma promotion qui ont réussi à se trouver un vrai quelque chose ? Ont-ils mille ans d'expérience professionnelle derrière eux?... Seul Nzambé sait.

À mon chevet, il y a une photo de classe prise lors de la cérémonie de remise des diplômes de master. C'est une très belle photo que je garde comme un trésor. C'est pour moi un trophée qui témoigne non seulement de mon parcours universitaire ici chez mes cousins les Helvètes, mais également des liens amicaux tissés pendant des années. Pour cette cérémonie, je m'étais offert un costume sombre comme ceux qu'on met pour les grandes occasions. Je me souviens que Kosambela et tantine Bôtonghi étaient présentes. Je me souviens du moment où le directeur de notre faculté avait prononcé mon nom, Mwána Matatizo. Il l'avait mal prononcé, mais peu importe. On avait applaudi, mollement. Ma sœur Kosambela et tantine Bôtonghi, du fond de la salle où elles étaient arrivées en retard avec mes deux neveux, avaient poussé un

énorme youyou bantou. Toute la salle, étonnée, s'était retournée pour les regarder. Elles ne leur avaient pas accordé la moindre attention. Elles avaient continué de crier comme on fait dans notre village : ouuuuhlouloulouloulou ouuuuhhh! J'étais pétri de honte.

Je souris à ce souvenir.

Une copie de la photo que je tiens entre mes mains avait été envoyée au Bantouland, en pays M'bangala où ma mère s'était réfugiée. J'étais devenu sa fierté. Son fils, diplômé dans une école des Blancs. C'était la consécration. Kosambela qui accusait son exmari de lui manquer de respect parce qu'elle n'avait pas fait de longues études comme lui, avait maintenant un nouvel argument de poids. Elle avait désormais un frère diplômé de l'Université de Genève.

Kosambela n'avait pas apprécié la présence de Ruedi pendant la cérémonie. Elle le détestait. Mais elle était si fière de moi qu'elle avait préféré ignorer l'intrus. Elle voulait savourer ce moment, elle qui avait opté pour le mariage plutôt que pour les études.

Quand je pense à tous ces moments, je souris. Je me dis que ça ira. Je regarde encore la photo que je tiens entre mes mains. J'y ai un sourire éclatant. Autour de moi, Sofia et Orphélie, tout aussi souriantes. Un sentiment de fierté m'inonde. J'ouvre le tiroir de mon chevet pour ranger cette photo souvenir. Une collection de lettres de refus me toise. Un lot de paperasse. La paperasse du désespoir. Mes épaules tombent. Quand viendra le jour où je serai là, au bon endroit et au bon moment ? Ce jour viendra certainement. Je m'en sortirai. Un jour. Je garde espoir. Un jour. Mais quand? Je ne sais pas... un peu plus tard, peut-être. Certainement. On est servi par ordre d'arrivée. Qui vient d'ailleurs doit attendre. Il faudra que j'attende mon tour. Que je bouscule aussi. Bousculer, mais surtout patienter.

Et si je rentrais au Bantouland? C'est une solution. J'oubliais. Avec mes diplômes, je serai sans doute reconnu, recherché. Ceux de la nouvelle adminis -tration bantoue aiment bien les têtes pleines qui viennent d'ailleurs. Je pourrai aussi avoir ma place dans le régime. Je pourrai, là, me permettre de viser haut. Et Monga Míngá, en tant que veuve d'un militaire, dit que pour pouvoir viser haut, il faut entrer dans la politique. Il faut avoir sa carte du PDB, Parti Démocratique du Bantouland, le parti unique. J'entrerai dans ce parti par exemple. S'il le

faut vraiment, je le ferai. Je lui serai entièrement dévoué. Et je ne manquerai pas l'occasion de marquer mon premier but dès mon entrée sur le terrain. Monga Míngá dit que c'est la meilleure façon de se faire remarquer. Je chanterai par exemple une louange au Chef militaire de la Nouvelle Administration et à son épouse. Je deviendrai leur disciple. J'irai évangéliser toutes les âmes perdues dans tous les coins du Bantouland, même les plus reclus. J'irai leur parler au nom de notre Chef militaire. Je gagnerai des âmes pour notre Mouvement national chrétien. Je n'aurai pas de pitié pour les insoumis. Mais avant, je leur donnerai une chance, dans le couloir de la torture. S'ils s'entêtent, alors je les enterrerai vivants ou les offrirai aux crocs des chiens. Je serai promu. Je serai quelqu'un. Je serai le bras droit de notre Chef militaire. Avec lui, j'irai partout. Avec lui, je reviendrai souvent ici chez nos cousins éloignés, pour de longues missions. Je reviendrai ici de temps en temps et je ne connaîtrai plus la galère. J'irai donner un don aux Colis du cœur. J'irai rendre visite à ma conseillère de l'Office du chômage pour lui dire que je suis devenu quelqu'un. Je n'oublierai pas Madame Bauer, Monsieur Khalifa, Mireille Laudenbacher et… son chien.

En attendant que je puisse faire tout cela, je dois donner le meilleur de moi à mon stage. Ma motivation est au plus bas. Il n'y a plus que mon loyer qui me pousse à rester là. C'est tout ce qui me motive à me réveiller le matin. Il y a quelques semaines, j'ai demandé à Madame Bauer si elle pouvait faire quelque chose pour moi. Peut-être connaît-elle un quelqu'un qui pourrait m'aider à trouver un petit quelque chose sur le long terme. Je verrai, elle m'a répondu. Je verrai, mais je ne vous promets rien. Et depuis, toujours rien. Son silence me torture. Elle est dans son monde et moi dans le mien. Elle se bat férocement contre des histoires de mouton noir. Moi, je vis une vie de mouton noir. Elle se bat pour que soit élu à Berne son cher ami Khalifa qui ne sera pourtant jamais élu. Il restera à Lausanne. Leurs idées n'iront pas plus loin.

XVI

La maladie de maman est un coup dur pour la famille restée aussi bien à M'fang d'où ma mère a été chassée pour prétendue complicité dans le meurtre de son mari, qu'à M'bangala où elle a trouvé refuge. En venant en Helvétie, Monga Míngá a laissé derrière elle une foule de gens dont il lui revenait naturellement la charge. Ne travaillait-elle pas comme contremaître dans une bananeraie ? N'avait-elle pas ses deux enfants en Helvétie ? C'était à elle de prendre désormais soin de ses parents. Elle devait prendre soin également de ceux qui l'avaient obligée à parler de M'fang pour s'accaparer des biens laissés par Sangôh. Ils l'ont approchée de nouveau et lui ont demandé tout le pardon que leur famine leur imposait. Maman les a accueillis les bras ouverts. Tantine Bôtonghi s'y était opposée, depuis sa Genève de résidence, mais Monga Míngá lui avait simplement rappelé combien la fidélité est une valeur importante chez nous.

Dans notre nouvelle maison au village M'bangala, ils sont encore nombreux à attendre vivement le retour de Monga Míngá. Ils sont convaincus que sans elle, sans ma sœur et moi, ils ne pourront désormais pas s'en sortir. Il y a par exemple Ntoumba, le fils de la cousine de l'oncle Ézokè. Un gaillard de vingt ans. Il pousse le pousse-pousse à longueur de journée pour se gagner trois maigres gombos secs. Ce n'est pas l'éducation qui lui manque pour trouver mieux que cela. Le jeune Ntoumba est nanti d'un baccalauréat. Mais chez nous, plus encore qu'ici chez mes cousins, le chômage se fiche des diplômes. Alors, tout le monde se retrousse les manches et se débrouille comme il peut. Depuis que maman est malade et qu'elle ne peut plus lui payer ses études universitaires, c'est le pousse-pousse qu'il a trouvé pour s'autogérer. Il aurait pu rentrer dans l'armée régulière de la Nouvelle Administration bantoue, mais ses rêves sont ailleurs. Maman lui aurait promis de le faire venir ici en Helvétie. Depuis son lit d'hôpital, elle y pense souvent. Mais Kosambela lui a déjà dit qu'il n'y avait pas de

place ici pour Ntoumba. Du moins, pas maintenant. Il faudra encore qu'il attende un peu.

À part Ntoumba, à la maison, il y a aussi Mussango, le neveu de la tante de la grand-mère Ngonda qui a pris une petite chambre dans la maison. Il y a Nyamsi, la petite fille de la tante de ma mère. Elle dort à même le sol, au salon. Il y aussi Nkempè, Mbendi, Bipoum, Ossolo et plein d'autres que je ne connais même pas. Tout ce beau monde vivait sous la responsabilité de Monga Míngá avant que le malheur ne frappe à sa porte.

Depuis que Monga Míngá est ici, c'est ma sœur Kosambela qui s'occupe d'eux. Elle n'a pas assez d'argent, mais elle fait ce qu'elle peut. Elle me demande souvent si j'ai un petit gombo à mettre dans le panier. Je lui dis que non. Elle me demande de prier afin que Nzambé fasse germer mon champ de gombo. Comme elle n'en a pas assez elle non plus, elle fait appel à son ex-mari, la chose-là. Au moins dans de telles situations, il peut lui être utile. Et s'il refuse de participer, elle le traite de tous les noms et menace même d'aller s'installer au Bantouland avec ses fils. Sa chose de mari-là se met alors à pleurer et à la supplier de ne pas s'en aller avec les petits. Il capitule et lui sort tout ce qu'elle lui demande.

Kosambela dépanne donc de temps en temps les frères et les sœurs restés au pays. Il y a tellement de bouches ouvertes que ce n'est jamais assez pour maintenir tout le monde debout. Encore moins pour renvoyer Ntoumba à l'Université. D'ailleurs, aux dernières nouvelles, nous avons appris que sa copine attend un bébé de lui. Au village, la famille scandalisée accuse cette fille d'avoir volé cet enfant à Ntoumba parce qu'elle savait que Monga Míngá allait l'envoyer en Helvétie. On dit que c'est une pute, une sorcière, une voleuse de bébé, une qui-ne-connaît-pas-la-honte, une chienne. En réaction à tout cela, Kosambela a simplement dit à Ntoumba qu'il devra bien pousser son pousse-pousse pour faire la layette de son enfant. Pas question qu'elle fasse pleuvoir du gombo sur lui quand il ne peut même pas attacher son bangala un instant.

Kosambela s'occupe aussi d'informer ceux qui sont restés au pays de l'évolution de l'état de santé de maman. Et ça aussi, elle le fait quand elle le peut, car d'une part les cartes téléphones pour appeler au

pays constituent un vrai budget, et d'autre part, la maladie de maman l'abat à tel point qu'elle n'a pas envie d'en parler à qui que ce soit. Sauf au bon Dieu, peut-être. Du coup, Kosambela ne leur donne pas toutes les nouvelles. Il y a une autre raison à cela. Peut-être une raison bien plus importante que les précédentes. Kosambela dit que dans nos familles bantoues-là, il y a trop de sorciers. Elle dit que la sorcellerie bantoue peut faire du mal pour rien. Faire du mal juste pour voir à quoi ça ressemble, juste pour s'amuser. Elle dit que ce genre de sorcellerie peut être mortelle. Que ça tue tout sur son passage, même les cadavres. Elle ajoute que cette magie noire n'a pas de frontières. Ce n'est pas parce qu'on est ici chez les Blancs, cachés derrière les montagnes enneigées de l'Helvétie, à des milliers de kilomètres de chez nous, que ça ne peut pas nous atteindre. Ma sœur dit que cette sorcellerie bantoue-là peut même se frayer un chemin au travers des réseaux téléphoniques et satellitaires. Du coup, lorsqu'elle appelle la famille restée au Bantouland, elle se limite à leur dire que tout va bien. Elle leur dit que maman va bien, qu'elle va bientôt se rétablir, qu'il faut simplement continuer de croire au miracle. Il faut continuer à prier.

— Pourquoi tu ne leur dis pas la vérité ? je lui ai demandé ce matin alors que nous étions à la cantine de la clinique San Salvatore.

Elle est restée calme. Sans me prêter aucune apparente attention, elle a continué de manger sa tarte aux pommes. Elle a laissé suspendue ma question dans l'air. Puis elle m'a répondu sur un ton serein.

— Fratellino, ne te laisse pas lécher par qui peut t'avaler.

— Ah voilà ! J'en étais sûr. Tu vois le mal partout. Partout !

— Vraiment, je ne peux que te conseiller de prier.

— Prie pour toi-même. La peur n'est pas de Nzambé.

— Que Dieu te donne la sagesse, fratellino.

— Aussi haut que parvienne une chose lancée, c'est toujours ici là par terre qu'elle va finir par tomber.

— Ça c'est quand on a fait l'école du Blanc. Chez nous les Bantous, ça peut caler en l'air.

C'est le dernier argument de taille de Kosambela qui ne voit le monde qu'en noir et blanc. Pour elle, je ne suis plus un pur Bantou de souche. Elle dit que je suis trop dilué. Que je suis un Blanc à la peau

noire. Elle dit que je suis une noix de coco alors que je lui demande seulement de dire la vérité aux tantes et aux oncles du Bantouland. Kosambela maintient ses positions. Elle est comme ça ; il est très difficile de la faire changer d'avis. Du coup, avec ceux qui sont restés au Bantouland, on se limitera à dire que tout va bien. Tout ira encore mieux par la grâce de Nzambé. Point barre.

Au Bantouland, on dit : il n'y a pas malheur sans bonheur. La maladie de Monga Míngá n'est pas seulement une mauvaise chose pour toute la famille et pour elle-même. Cette situation, aussi triste qu'elle puisse être, apporte quand même un peu de bien dans les rangs. Par exemple, depuis que maman est malade, elle vit avec nous ici, en Helvétie. Et cela n'est de loin pas anodin. Je peux la voir, la toucher, lui parler quand je veux. Je n'ai plus besoin de parcourir des milliers de kilomètres, une fois tous les ans, pour la retrouver dans les forêts du Bantouland. Je n'ai pas non plus besoin d'avoir un budget réservé aux cartes téléphoniques pour appeler en Afrique.

Ici, j'ai un AG, comme disent mes cousins. C'est un abonnement annuel qui me permet de prendre tous les transports publics quand je veux et comme je veux, sur toute l'étendue du territoire helvète. Ça coûte une couille, certes. Mais je l'ai acheté avec les sous que j'ai gagnés chez Monsieur Nkamba pour qui je vendais les produits de beauté aux femmes et aux hommes fatigués de la noirceur de leur peau.

Je m'étais pris un AG avec l'intention de faciliter mes recherches d'emploi. Je ne voulais pas être pénalisé par quoi que ce soit. Je voulais être prêt à aller bosser partout où la possibilité se présenterait en Helvétie, même à des centaines de kilomètres de chez moi. Sans cet abonnement spécial, je n'aurais pas été en mesure d'aller dans les bureaux de Madame Bauer pour mon stage contre le mouton noir. Mais le plus grand avantage avec cet abonnement est indéniablement le fait que je peux aller voir Monga Míngá quand je veux, à l'autre bout de l'Helvétie. Je prends simplement mon train et je traverse tout le pays, de l'ouest au sud. Je pars de Genève pour le Tessin en passant par là où je veux. Je m'abreuve des paysages magnifiques d'ici : des tapis verts à perte de vue. Des montagnes qui vous toisent et vous imposent le respect. Des lacs timides qui se taisent au passage des

trains. Puis les incontournables : les vaches ! Comme elles sont pédantes !

Un autre avantage de la maladie de maman, c'est le rapprochement entre Kosambela et moi. Cioè. Souvenez-vous de l'histoire du docta Bernasconi et de son mariage avec un homme. Cela avait scandalisé Kosambela. Le jour où elle a appris que, comme le docta Bernasconi, j'étais moi aussi, son propre frère de sang qu'elle aimait plus que tout, de l'autre bord, elle s'est évanouie.

Toute cette histoire-là était sortie de la bouche de Tantine Bôtonghi.

Tantine Bôtonghi m'avait aperçu main dans la main avec Ruedi dans une petite ruelle en vieille-ville genevoise. La ruelle n'était pourtant pas très éclairée. C'est pour cela que je m'étais permis une telle attitude. Mais quelque chose, a priori anodin, m'avait trahi : mon Kongôlibôn. Quand mon crâne bien rasé passe quelque part, ça renvoie des réverbérations dans tous les sens. Il n'était donc pas très difficile de se dire : tiens, ça doit être Mwána qui passe là-bas. Et je ne sais pas quel diable avait mis Tantine Bôtonghi dans cette rue, ce soir-là et à cette heure tardive là.

— Hé mon fils Mwána ! C'est comment ?

J'avais tout de suite reconnu la voix de Tantine Bôtonghi. J'étais resté figé un moment. J'avais lâché la main de Ruedi pour me retourner lentement. Mais trop tard, elle avait déjà tout vu.

— Uhum Tantine, j'avais balbutié.

— Je vois que tu es en bonne compagnie-là, avaitelle dit en me lançant un de ces sourires narquois que seules les commères de chez nous savent avoir.

— Tantine, je te présente Ruedi.

Ils s'étaient salués. Elle avait décortiqué Ruedi du regard. Puis elle nous avait regardés l'un après l'autre en hochant le menton et en souriant. Un grand malaise s'était installé au fond de moi. Qu'irait-elle raconter à ceux du Bantouland? Ruedi, lui, ne pigeait rien à tout cela. Il ne faisait qu'offrir un grand sourire à Tantine Bôtonghi. Il souriait tellement grand à Tantine Bôtonghi qu'elle nous a même lancé à un moment :

— Hé mes fils, il faut venir voir votre tantine une fois quand vous aurez plus de temps. Hein?

— Volontiers, avait dit Ruedi.

J'aurais tout donné pour lui clouer le bec.

— Bon Tantine, on est pressé. Il se fait tard.

— Amusez-vous bien oh, mes fils.

Dans son «amusez-vous bien oh !», j'avais tout compris. Je savais que la nouvelle n'allait pas tarder à faire le tour de la planète. J'étais cuit. Je connaissais très bien Tantine Bôtonghi. Avec ma sœur, nous avions vécu pendant des années chez elle. Lorsque Kosambela s'était mariée à sa chose de mari-là et qu'elle l'avait rejoint dans ses montagnes tessinoises, j'étais resté avec Tantine Bôtonghi. Je sais que sa bouche peut parler matin-midi-soir sans arrêt. Avec certaines de ses copines, qui étaient également mes clientes, elles maîtrisaient les dossiers de tout le monde dans le milieu noir suisse-romand, voire au-delà. Jusqu'ici, j'étais fier que seul mon dossier ne soit pas encore tombé entre ses mains. Mais voilà que mon Kôngolibôn m'avait mis dans une situation embarrassante.

Très tôt le lendemain matin, comme je m'y attendais, mon téléphone avait sonné. C'était Monga Míngá. À l'époque elle avait encore sa belle et suave voix de comédienne.

— Allô! Mwána !

— Tu vas bien?

— Ce n'est pas pour moi que je t'appelle. Je t'appelle pour toi.

Elle l'avait dit sur un ton si belliqueux que j'avais trouvé pour seule défense de me taire. Puis elle avait continué.

— C'est-à-dire que l'heure est grave !

— Qu'est-ce qui se passe ? Quelqu'un est malade à la maison?

— Laisse les gens par terre. Il faut qu'on parle, toi et moi. Parce que le genre de choses que j'entends là dans mes oreilles, ça demande un parlement.

— Parle donc.

— Ne me presse pas. Laisse-moi prendre mon temps pour choisir les bons mots. Parce que, chez nous, on dit souvent que le fleuve fait des mauvais détours quand personne ne lui montre le chemin.

— ...

— Tu sais très bien que depuis la mort de votre père, je vous ai élevés toute seule ta sœur et toi. Je vous ai montré le bon chemin.

Nzambé là-haut m'est témoin. Je me suis battue comme une soldate pour faire de vous des gens corrects. J'ai tout donné pour vous. Je dis bien tout. J'ai tout donné pour tu vives là où tu vis aujourd'hui. Qu'est-ce que je ne t'ai pas donné à toi, Mwána ? Hein! Dis-moi. Qu'est-ce que je ne t'ai pas donné ? Qu'est-ce que je n'ai pas fait pour toi, mon fils ? Les gens ont même tapé leur bouche sur moi en disant que je te gâte trop. Oh oui ! Si j'avais su. Trop de sel gâte la sauce ! Qu'est-ce qu'on ne m'a pas dit à cause de toi, Mwána ?

— Je ne vois pas où tu veux en venir.

— Tu ne vois pas ? Tu ne vois donc pas que tout le Bantouland est déjà au courant que tu as des états dames ?

— Monga Míngá, tu écoutes aussi les on-dit ?

— N'est-ce pas que les oreilles sont faites pour écouter ? Il se pourrait qu'on a entendu dire qu'on t'a vu embrasser amoureusement dans les rues de Genève des garçons. Tu fais même ça en route, devant tout le monde ? ! Même pas honte ! Nzambé te voit. Mon fils Mwána, Nzambé te voit ! Est-ce que c'est pour aller faire les bêtises avec des gens en route que je t'ai envoyé à Genève ?

— Monga Míngá, écoute-moi…

— … Non! C'est toi qui dois m'écouter maintenant ! Tu me mets le grand-frère de la honte sur le corps !

Maman avait continué de taper sa bouche sur moi. Elle avait parlé jusqu'à ce que ses unités de communication s'épuisent. Quelques minutes plus tard, elle avait rappelé. Je n'avais pas décroché. Elle avait insisté mille fois. J'avais éteint mon téléphone. Puis quand j'avais fini par prendre le téléphone, quelques jours plus tard, elle avait dit.

— En tout cas, tu fais comme tu veux. Ce sont tes histoires de fesses. Pas les miennes. Ton père là-haut te voit.

— Mama…

— Tantine Bôtonghi m'a dit que…

— … C'est donc Tantine Bôtonghi qui t'appelle pour te raconter des conneries ?

— On se fiche du messager. C'est le message qui compte.

— On voit que tu as donc reçu le message 5 sur 5.

— Ne me sors pas ton gros français des Blancs-là. Laisse ça par terre avant de me parler. Et puis, un peu de respect quand même.

C'est moi qui t'ai accouché.

Je m'étais tu. Je l'avais laissé continuer à parler.

— Je disais que ce sont tes problèmes de fesses. Je ne vais pas venir mettre ma bouche là-dedans. Vous, les enfants d'aujourd'hui, quand on vous parle, ça entre ici et ça sort là-bas. Heureusement, Tantine Bôtonghi m'a dit que c'est un petit Blanc.

Et la page avait été tournée. Lorsque maman m'appelait depuis le Bantouland, elle prenait aussi des nouvelles de Ruedi. Et notre petit Blanc ? elle demandait toujours. Il lui arrivait même de parler avec Ruedi au téléphone. Au début, Ruedi ne comprenait presque rien au français de maman. Ils avaient chacun leur accent et leur langage. Mais avec le temps, ils avaient fini par se trouver une frontière commune.

Si maman avait accepté Ruedi, ce n'était en revanche pas le cas de Kosambela. Tantine Bôtonghi lui avait aussi raconté que j'avais des états dames. Et Kosambela n'avait pas pu m'appeler pour vérifier la chose comme l'avait fait maman. Lorsque cette nouvelle était tombée dans ses oreilles, elle s'était évanouie et avait pris une semaine de congé maladie. Les Sœurs-managers le lui avaient accordé, une fois de plus.

Ma sœur se disait que tous les gens qu'elle aimait finissaient par tomber malade. D'abord son bien aimé doctore Bernasconi et puis maintenant son frattelino. À qui le tour ? Ses enfants ? Ah non! Surtout pas ça. Kosambela vendrait son âme au diable pour que ses fils n'aient pas des états dames. Aussi, lorsqu'elle avait appris de la bouche de Monga Míngá, que j'étais allé chez l'officier de l'état civil avec Ruedi, Kosambela m'avait posé une interdiction formelle de fouler le seuil de sa maison. On ne sait jamais, tu peux contaminer mes fils, elle m'avait dit. Depuis lors, on s'était encore rencontrés lors de la cérémonie de remise de mon diplôme de master. Puis encore, lorsque maman m'avait envoyé de la bouffe du Bantouland. Mais depuis que maman est couchée à la clinique San Salvatore, le rapprochement est beaucoup plus clair entre ma sœur et moi. Tout est presque rentré dans l'ordre. Elle me laisse voir mes neveux. Elle me demande si je peux les garder une nuit. Elle est même allée une fois jusqu'à me demander de saluer Ruedi. Cela m'a vraiment fait du bien. Et lorsque j'ai raconté ça au principal intéressé, il a sauté et poussé le cri du paysan grison dans

tous ses états.

XVII

Mon stage contre le Mouton noir s'est achevé hier. Madame Bauer n'a plus besoin de moi pour lui prêter main forte dans son combat. Elle a perdu les élections. Elle a perdu devant le peuple. Elle a tout perdu. Ses adversaires, eux, partisans du Mouton noir, ont été élus avec brio au Parlement fédéral. Ils y ont même gagné de nouveaux sièges et renforcé leur place de premier parti politique du pays.

Hier, en sortant de son bureau, j'ai laissé une Madame Bauer abattue, dépitée. Elle avait pourtant tout donné cette fois-ci. Tout. Et elle y tenait. Sa victoire aurait été un trophée doré pour couronner l'ensemble des combats qui ont jalonné sa vie de militante de la première heure. Elle ne cesse de dire sa crainte pour l'avenir de notre société. Nous avons maintenant un parlement de Moutons noirs, elle s'offusque en essayant tant bien que mal de couver sa colère. Elle rumine son inquiétude. Elle marmonne son pessimisme. Elle dit et redit son incompréhension à tous ceux qui veulent bien l'écouter : c'est-à-dire à moi. Moi tout seul, car plus aucun journaliste n'approche la Bauer.

Le soir des résultats, fin octobre, les derniers micros ont recueilli son avis. Ils ont aussi cueilli ses larmes de déception. Les journalistes, quelques admirateurs, les politiciens de tous bords y compris ceux du MNL l'ont réconfortée. Ici, à l'issue d'une élection ou d'une votation, certains prétendent toujours avec une aigre fierté que les résultats sortis des urnes ne sont pas si importants que ça. Ce qui serait plus important pour eux, c'est le débat suscité en amont. Madame Bauer n'a aucune envie de s'encombrer encore cette fois-ci de ce lot de consolation. Elle était consciente de son échec. Et les autres le lui ont fait remarquer davantage au tournant d'une question empoisonnée ou d'un commentaire qui la mettait à l'agonie. Puis on a encore salué son opiniâtreté, sa volonté de se battre sans relâche depuis tant d'années. On était conscient que tout cela touchait à sa fin. Il ne pouvait en être

autrement après tant de défaites consécutives. Elle se retirerait bientôt, peut-être. Sans doute. Et si elle n'avait pas l'élégance de le faire ellemême, on la pousserait simplement vers la sortie. Voilà pourquoi on a tout de même salué sa contribution. Puis, les micros ont disparu. Les sollicitations d'interviews et d'analyses aussi. Ses communiqués de presse vont désormais directement dans les corbeilles de ces journalistes tant sollicités par la nouvelle génération. La Bauer est, depuis un mois, rangée aux oubliettes, aux archives, en attendant le prochain événement qui fera peut-être que l'on se souvienne encore d'elle. Mais quand est-ce que cela arrivera ? Il faudra attendre. Et elle attendra seule, car même Mireille Laudenbacher s'est retirée de la course. Elle a décidé, après toutes ces années decollaboration, de partir. Elle travaillera désormais à plein temps pour une association de défense des animaux.

Même son cher ami Khalifa se fait de plus en plus rare. Il a dû se retirer pour digérer sa nouvelle défaite en silence. Cette fois encore, il a loupé la Coupole fédérale. Il restera faire le chantre de ses idéaux en désert vaudois où il n'y aura que ses propres oreilles pour l'écouter. Depuis les résultats des élections, son parti s'est disloqué, éparpillé. Il n'a plus ni tête ni queue. Une explosion si violente et si spectaculaire que les journalistes prennent un malin plaisir à la relater. Khalifa sait bien qu'il sera seul à porter cette impression de n'avoir jamais su bien draguer les électeurs, de n'avoir pas été assez charmant. Il sera là, seul à affronter son échec comme sa chère amie Bauer que j'ai laissée hier au siège de l'association.

Moi, j'ai de la compassion pour tout ce beau monde. Mais que tout cela soit terminé maintenant ne me déplaît pas non plus. De toute façon, je n'y faisais plus grand-chose depuis l'annonce des résultats. Et j'avais l'esprit ailleurs. Une journée supplémentaire là et je serai tombé raide mort. Je suis content que tout cela ait pris fin.

Je vais en revanche devoir retourner à l'Office du chômage. Je vais y revoir la salle d'attente, le monde qui y siège en mode silence-patience-distance. Je vais revoir la dame du chômage et ses trois cheveux qui jouent à saute-mouton sur son crâne. Qui sait, peutêtre vais-je aussi revoir le mec qui avait brisé la glace dans l'ascenseur ou carrément faire comme lui. Quand je pense à tout cela, je sens des nœuds se former dans mon estomac. Et pourquoi retourner à l'Office du

chômage? De toute façon, ils ne pourront rien pour moi. La dame du chômage me l'a déjà dit mille fois. Je n'ai toujours pas assez cotisé. Il faut au moins une année de salaire sur les deux dernières années écoulées. Ce n'est pas mon cas. Je n'ai fait qu'un petit stage de trois mois. Ce n'est pas suffisant pour faire valoir mon droit aux indemnités journalières de chômage. Et sans ces indemnités, je ne pourrai bénéficier d'aucune mesure d'insertion dans le marché du travail.

Ah! Quand même une bonne nouvelle : j'ai reçu une proposition de travail la semaine dernière. Je ne m'en souvenais même plus. J'avais répondu à une annonce. J'avais envoyé mon dossier juste comme ça, pour m'amuser. Mais voilà que mon dossier a été retenu. Je serai instructeur de danse africaine pour des collaborateurs d'une ONG internationale. Il se pourrait que cela fasse du bien aux collaborateurs et les rende plus performants. Surtout en hiver.

Une fois par semaine, je devrais leur faire lever les jambes jusqu'au cou, tourner leur derrière, sauter à toucher les nuages, taper dans leurs mains ou encore crier comme des idiots. Tout cela au son d'un balafon ou d'un mvet endiablé. On appellera ça : cours de danse africaine. Ils me payeront un tout petit quelque chose, bien sûr. Mais combien grande a été ma surprise lorsqu'ils m'ont proposé de donner ces cours au noir. C'est plus facile ainsi, non? m'a dit le monsieur des RH que j'ai eu au téléphone. Il me l'a dit avec un sourire que j'ai pu très bien entendre. Je me suis souvenu que je n'ai aucun droit au chômage aujourd'hui alors que j'ai bossé pendant de nombreuses années... J'ai répondu que non. Il a insisté. J'ai négocié. Il a accepté de verser mes cotisations tout en réduisant mon salaire. Cioè.

Pour manger, c'est toujours chez ceux des Colis du Cœur qu'on se ravitaille. Mais que faire pour les autres charges ?

— Il faut qu'on aille voir au social, j'ai dit ce matin à Ruedi.

— Tu rigoles ou bien? Tu me vois en train d'aller au social ?

— Si nous avons été aux Colis du Cœur, ce n'est pas au social qu'on ne pourra pas aller.

Un silence laisse place à la réflexion.

— Ou alors tu laisses tes parents nous aider.

— On ne va pas vivre à leurs dépens.

— De toutes façons, avec ou sans leur aide, on ira au social.

— Mwána ! Le social, c'est une honte. Depuis que tu vis ici, tu ne t'en es pas encore rendu compte ?

— Et être au chômage ? Et être en poursuite pour non payement de factures ? Et travailler sans pouvoir se nourrir ? N'est-ce pas la honte, ça ?

Ruedi baisse la tête. Et comme il ne dit rien, j'en profite pour en remettre une couche :

— Je me décarcasse pour qu'on trouve une issue et monsieur ne fout rien pour m'aider. Il vient me parler de honte. Qu'est-ce que tu sais de la honte, toi ? Tu es né dans une bonne famille. As-tu déjà manqué à manger un jour ? As-tu déjà connu la galère, toi, un jour ? Le social est une honte… le social est une honte… Qu'est-ce que tu fais pour que nous n'y allions pas ? Hein?

Ruedi ne dit rien. Cela ne m'étonne pas. Il n'aime pas le conflit. Je me rappelle encore très bien des débuts de notre relation. La scène de rencontre est classique : un joli petit roux qui piétine mes Louboutins dans une boîte de nuit. Je crie comme si je m'étais fais arracher l'orteil. Je crie plus pour mes chaussures que pour mon pied. Elles m'ont quand même coûté cher, merde ! Le petit roux s'excuse. Je l'insulte comme j'aurais pu le faire au Bantouland quand j'étais encore sous la protection militaire de mon père. Il rougit. Il s'excuse davantage. Il est un peu bourré. Sa voix se fait encore plus douce. Il essaye de me soutenir par l'épaule. Lâche-moi, imbécile ! Je lui dis. Il va prendre place dans un coin de la discothèque et y reste silencieux. Je l'observe depuis là où je me suis assis pour nettoyer mes chaussures. Ses amis viennent à sa rescousse. Il leur demande gentiment de le laisser seul. Il reste seul. Un moment, il se lève et se dirige vers la sortie de l'établissement. Je me rends alors compte que j'ai sans doute été trop dur avec lui. Je le suis vers la sortie. Je le rattrape. Timidement, je lui présente mes excuses. Je lui précise quand même de ne plus jamais faire l'erreur de salir mes chaussures cirées avec amour. Hey, mec ! Ce sont des Louboutins quand même ! On rigole. Il me dit qu'il a dix-neuf ans. J'en ai vingt-quatre. On en fume une. Puis une autre. On parle de la sape. Puis on finit dans mon studio universitaire. Il n'est pas si mal, voyons. Il devient vite une espèce de défouloir que je ne rencontre que lorsque j'ai les couilles pleines. Une roue de secours. Des

mois et des saisons passent. Je remarque qu'il s'appelle Ruedi. Ruedi Baumgartner, le genre de nom que le Bantou que je suis aura bien du mal à retenir. Je le revois quelques fois. Puis régulièrement. On devient des amis. On devient des amoureux. Sans vraiment y réfléchir, on décide de s'installer ensemble dans le petit appartement que nous occupons encore aujourd'hui. Entre-temps, une loi permet aux couples comme le nôtre de s'unir. On en profite pour le faire, plus pour essayer que par conviction. Je bosse chez Nkamba African Beauty. Il va à l'Université. Tout va bien. Très bien même. Puis je perds mon travail, ma mère tombe gravement malade. Et les emmerdes commencent.

— On n'a pas besoin d'aller au bureau du Service Social. Tu vas bientôt donner des cours de danse et on s'en sortira.

— Tu me fais rire, mon cher. Les cours de danse ne pourront même pas nous payer le loyer.

— Alors tu pourras danser aussi dans la rue et faire la manche.

Sa proposition me fait rigoler. Ruedi n'a jamais su hausser le ton envers moi. Mais il a souvent su trouver la bonne vanne pour me dégonfler. Malgré moi, je rigole. C'est une des rares choses que nous réussissons à faire de temps à autre. Lorsque tout va mal, nous rions. Lorsque je reçois un rappel ou une sommation pour une facture que je sais que je ne pourrai de toute façon pas payer, nous rions. Lorsque nous avons mal au ventre ou que nous sommes constipés à force de nous gaver de lentilles, nous rions. Lorsque nous devons mettre des chemises, des pantalons, des chaussures ou des sous-vêtements vieux et troués, nous rions. Mais seul, tout seul, lorsque Ruedi est à l'Université et que je reste seul à la maison, je pleure.

XVIII

Ce matin, Ruedi et moi défions la tempête de neige qui paralyse toute la ville. Nous nous rendons chez ceux du Social. Nous avons décidé que Ruedi leur parlerait. Nous sommes convaincus qu'ils lui donneront plus de crédit. C'est un Noir qui nous reçoit. Nous nous en réjouissons. Peut-être nous facilitera-t-il la tâche. Il nous fait traverser un long couloir qui nous mène dans son bureau. Là, près de sa chaise, il y a une petite statue sculptée dans du bois. C'est une sculpture bantoue. Tous les détails du travail effectué me le laissent croire. Sur le bureau, bien en vue, une photo le montre en compagnie d'une jolie Blanche et d'une petite métisse qui doit être sa fille, tellement elle lui ressemble. À côté de ce portrait de famille, une étiquette affiche un nom: Mazongo Mabeka. C'est le même qui est affiché sur la porte du bureau dans lequel nous nous trouvons maintenant. Avec un tel nom, il serait très difficile que cet assistant social ne soit pas du Bantouland. J'en suis convaincu.

Monsieur Mazongo Mabeka pose un lot de questions auxquelles Ruedi répond sans grande difficulté et avec tact. Pourquoi nous sommes là ? Comment nous en sommes arrivés là ? Que faisons-nous dans la vie ? Nos familles ? Ruedi ment. Il dit que ses parents ne lui donnent plus rien depuis qu'il habite avec moi. Je me contente de ne répondre qu'aux questions qui ne concernent que moi. D'où je viens ? Pourquoi et comment je suis arrivé en Helvétie ? Je dis tout à Monsieur Mazongo Mabeka. Il ne cligne pas de l'œil. Il est au maximum de son sérieux. Pourquoi je ne trouve pas du travail ? Je lui explique tous mes efforts pour m'en sortir. Il me lance un regard qui insinuerait qu'il faut que j'en fasse davantage. Cela m'étonne. Il est Bantou, il doit comprendre ce qui m'arrive. Je souris quand même. Je sais pourquoi je suis là. Je ne lui dis surtout pas que je vais commencer bientôt à donner des cours de danses africaines. Il nous réduira nos allocations.

Une fois l'entretien terminé, Ruedi et moi sourions à l'idée de nous

voir verser notre part de gombo pour améliorer notre quotidien. Monsieur Mazongo Mabeka consulte son ordinateur comme un marabout ses gris-gris. Je profite de cet instant de silence pour en savoir plus sur ses origines.

— Pardonnez-moi, monsieur Mazongo Mabeka… je dis.

— Je vous écoute.

— Êtes-vous du Bantouland?

— Non, il sourit. Je suis Helvète.

— Vous êtes de quelles origines ? demande Ruedi

— Je viens de vous dire que je suis Helvète.

— O.-K.

— D'autres questions ?

— Non, je dis.

Monsieur Mazongo Mabeka continue de travailler sur son ordinateur. Quand il laisse sa machine, il nous tend une feuille où est dressée une liste de tous les documents que nous devons apporter. Une fois que tous ces documents seront là, le service de vérification du social aura à confirmer leur authenticité. Puis une commission siègera et examinera le bien-fondé de notre demande. Et c'est à ce moment et seulement à ce moment que nous pourrons peut-être avoir droit à une allocation d'aide sociale.

Ruedi et moi sommes déçus de ne pas pouvoir toucher de l'argent aujourd'hui même. Combien de temps cela prendra-t-il pour que nous puissions bénéficier de cette aide ? Monsieur Mazongo Mabeka nous dit qu'il ne sait pas. Il nous dit qu'il fera un rapport, puis que la commission décidera. Il nous dit surtout que tout dépendra de la vitesse avec laquelle nous apporterons les documents demandés. Plus tôt ils seront là, et plus tôt vous pourrez être aidés, il dit. Ruedi et moi jetons un rapide coup d'œil sur la liste de documents que nous devons rapporter. Une longue série de pièces à fournir : pièce d'identité, contrat de bail, police d'assurance maladie, livret de famille, dernières fiches de salaire, copies de diplôme et surtout copies de transactions bancaires sur les douze derniers mois écoulés…

— Et combien pourrons-nous recevoir ? demande Ruedi du tac au tac.

— Je ne peux pas vous dire pour le moment, répond Monsieur

Mazongo Mabeka. Il faudra déjà que la commission siège et à partir de là, on verra quoi vous verser.

— Mais une estimation reste possible, insiste Ruedi.

— Disons, environ mille cinq cent francs.

— Quoi ? ! Mais ça ne paye même pas notre loyer !

— Monsieur Baumgartner. Normalement, nous n'aidons pas les étudiants. Si un étudiant a besoin d'aide, il n'a qu'à demander une bourse d'études. Nous vous aidons exceptionnellement parce que vous êtes à deux, avec votre partenaire.

— Les discours, Monsieur. Les discours !

— Mais c'est la loi.

— Et moi je vous parle des réalités. Vous qui êtes si Helvète, pensez-vous que nous puissions vivre avec mille cinq cent francs par mois ?

— Monsieur Baumgartner…

— Du n'importe quoi.

— Monsieur Baumgartner, faites preuve de retenue.

— Vous me parlez de loi. C'est la loi, c'est la loi. Que savez-vous de notre vie ? Que savez-vous de ce que nous vivons. Vous vivez tranquille chez vous et vous venez me parler de loi ?

C'est la première fois que je vois Ruedi dans un tel état. Je dois interrompre la discussion. Si Monsieur Mazongo Mabeka nous met des bâtons dans les roues, nous resterons dans notre galère sans que personne ne songe à nous en sortir. Je calme tout de suite le jeu.

— Nous vous apporterons les documents que vous avez demandés dans les meilleurs délais, je dis.

— Bien Monsieur Matatizo.

Je tire Ruedi vers la sortie. Il est rouge de colère. Et quand un roux devient rouge de colère, ce n'est pas toujours joli-joli. Alors, je fais tout mon possible pour qu'il se calme et redevienne normal comme mon Ruedi que j'ai l'habitude de voir. Mais non, il est toujours aussi rouge que fâché. Lorsque nous sortons du bureau de l'assistant social, Ruedi se vide de tous les gros mots qu'il a en lui. Et tenez-vous bien, c'est en schwiizerdütsch qu'il les balance comme des rafales de mitraillette. Un moment, je lui parle en français pour éviter qu'il ne se blesse les lèvres avec son schwiizerdütsch. Il veut prendre l'ascenseur, mais je lui

propose de prendre les escaliers. Car je crains que dans cet ascenseur-là se trouve un miroir. Et qui sait, Ruedi pourrait le briser, tant il est malade de colère. Il est encore davantage en colère de voir la liste des documents que nous devons apporter pour pouvoir recevoir de l'aide. Nous devons tout donner. Tout. Nous devons baisser nos culottes pour recevoir une aide d'urgence. Ce qui choque le plus Ruedi, c'est qu'on nous demande des copies de toutes nos transactions bancaires sur les douze derniers mois. Pour un vraivrai Eidgenosse à l'état primitif comme Ruedi, fouiller dans son compte bancaire, même vide, c'est comme lui couper les couilles. Il est très remonté contre cette demande.

Lorsque nous regagnons l'extérieur du bâtiment qui abrite les services sociaux, Ruedi n'arrête pas de maudire le système, les lois, Monsieur Mazongo Mabeka et tout et tout. Ses insultes tombent aussi abondamment que la tempête de neige. À un moment, il éclate en sanglots. Scheisse ! Scheisse ! Scheisse ! Pourquoi devons-nous galérer autant alors que nous n'avons rien fait de mal à personne ? Pourquoi ? Hein! Voilà des mois qu'on vit ce calvaire et personne pour nous tendre la main. Dans ton chômagelà, ils t'envoient balader. Les idiots ! Et puis, pourquoi devrais-tu même aller au chômage ? Hein! Tu as fait de belles études. Tu n'es pas idiot toi, hein? Tu es intelligent et tu sais faire beaucoup de choses. Mais ils te refusent tous un emploi. Ils te le refusent, oui. Et pour quelles raisons selon toi ? Hein! Tu es là à faire comme si tu ne vois pas ce qui se passe. Tu es borgne ou quoi ? T'es aveugle ? Tu refuses de regarder les réalités en face. Avec tous tes diplômes tu vas donner des cours de danse à la con pour un salaire de merde, alors que tes amis se la coulent douce à des postes de cadres. Scheisse ! Scheisse ! C'est quoi ce putain de monde. Scheisse! Misérable! Tu m'entends ? Scheisse! Moi, malgré tout, malgré ma famille et tout, je me nourris quand même aux Colis du Cœur. Nous nous nourrissons là-bas comme de malheureux petits mendiants. Et sans eux, nous serions déjà morts. Nous sommes morts. Nous sommes déjà morts. Morts et enterrés. Tu m'entends ? Voici nos restes. Et tu as écouté cet idiot-là tout à l'heure ? Un connard! Un imbécile ! Un parvenu de son espèce ! Je suis un Helvète. Je suis un Helvète… Je suis un Helvète. MNL-nègre ! Scheisse d'Helvète! Helvète de mon cul, oui ! Huereverdammte Schiissdräck! Gottverdammte Seich!

Il veut en rajouter, mais je le prends dans mes bras. Il se débat violemment. Puis mollement. Mais je le maîtrise. Facilement. Je le prends dans mes bras et je lui caresse longuement la tête, la nuque, le dos. Mon Ruedi. Ça va aller. Calme-toi. Tu verras. On va s'en sortir. Avec ou sans les lois, ça ira. Avec ou sans Monsieur Mazongo Mabeka, ça ira. Calme-toi. Calme-toi maintenant. Rentrons à la maison. Ne restons pas ici. Viens avec moi. Allons-nous en d'ici.

XIX

C'est devenu une routine. Je vais à Lugano tous les vendredis et je rentre à Genève le dimanche soir. Les trajets en train sont très longs et fatigants. Au moins six heures pour l'aller et six autres heures pour le retour. C'est presque autant d'heures qu'il faut pour aller en avion au Bantouland… Mais on finit par s'y habituer. Dans le train, si je ne lis pas, c'est sur les comédies africaines que je me rabats. Je sais que Monga Míngá aime les comédies africaines, surtout celles de l'ouest du continent. Alors, lorsque j'arrive à l'hôpital, je déverse le tout dans ses oreilles. Elle rit. Mais depuis un certain temps, elle ne rit que d'un maigre rire que je suis le seul à voir. Depuis qu'on lui injecte la chimio, elle s'est métamorphosée. Son visage est si déformé, enflé, noirci qu'il est difficile d'y percevoir la moindre expression.

— Comment on va Monga Míngá ? je dis en entrant dans la chambre de maman.

Elle ne se retourne pas. Elle a la tête tournée vers la baie vitrée. Elle doit contempler la neige. Elle n'a toujours pas eu la possibilité de toucher cet or blanc tombé du ciel et que beaucoup de Bantous rêvent de voir au moins une fois dans leur vie. Elle doit se contenter de s'en rincer l'œil. Sa chambre d'hôpital est devenue une prison. Le docta Bernasconi et son équipe l'ont mise en alerte maximale. Ils disent que ses anticorps ont chuté tellement que le moindre contact avec la moindre bactérie pourrait se révéler fatal. Du coup, pour voir maman, il faut tout d'abord se désinfecter les mains. Puis on doit enfiler l'accoutrement qui se trouve juste devant la porte de sa chambre. Il ressemble à celui d'un chirurgien: des gants blancs, un masque vert, un calot orange qui doit contenir tous les cheveux, un sarrau jaune pas très élégant et des couvertures de chaussures jetables bleues. Cet accoutrement est un double calvaire : d'une part, ce mélange de couleurs est juste horrible, et d'autre part, je perds tout contact réel avec ma maman. Ces gants, ce masque, ce sarrau-toge et tout le reste

font barrière à notre contact. J'ai l'impression de ne plus la voir qu'à travers une paroi vitrée. La première fois que j'ai dû m'encombrer de tous ces accessoires, j'ai longuement pleuré avant de rentrer dans la chambre. J'avais l'impression que maman faisait un pas de plus loin de moi. J'avais l'impression qu'elle trouvait, jour après jour, des moyens de nous échapper, à ma sœur et à moi. Elle s'éloignait. Elle s'en allait.

— Comment on va Monga Míngá ? Je repose la question.

Maman reste figée, la tête toujours tournée vers la baie vitrée. On dirait que quelque chose ne va pas. Je sens mon cœur s'emballer. Que lui arrive-t-il ? Pourquoi ne bouge-t-elle pas ? Peut-être est-elle endormie. Oui, certainement. Elle ne peut qu'être endormie. Sinon, pourquoi ne voudrait-elle pas me répondre ? Ou du moins, se retourner pour m'accueillir du regard ?

Je me rapproche d'elle à pas feutrés comme si j'avais peur de la découverte que je suis sur le point de faire. Je pose ma main sur son épaule en murmurant : ma petite dame. Elle se retourne lentement, péniblement vers moi. Je pousse un soupir de soulagement. Tu m'as fait peur, je lui dis. Je n'ai pas le temps de laisser reposer mon cœur que je suis déjà préoccupé par une autre chose. Maman pleure. Mais pourquoi pleures-tu? je lui demande. Rien, elle susurre.

Je n'aime vraiment pas ce genre de réponse. En d'autres temps, je le lui aurais fait savoir. Mais là, je me calme. Je tire une chaise vers moi. Je m'assieds et prends la main de maman dans les miennes. Ne pleure pas. Ne pleure pas s'il te plaît. Elle larmoie davantage comme un enfant revendiquant la présence de sa mère. Raconte-moi tout. C'est quoi le problème ? Tu as mal ? Mal au ventre ? À la gorge ? Elle ne dit rien. Elle pleure seulement. Mais c'est quoi alors ton problème ? J'abandonne mes questions dans l'air et continue simplement à lui caresser la main.

— Cette maladie me tue. Elle réussit à murmurer difficilement entre deux hoquets. Regarde-moi. Regarde-moi mon fils Mwána. Est-ce que tu me reconnais encore ? Regarde comme cette maladie m'a rendue. Ça m'a volé ma beauté, mes cheveux, mon visage, ma féminité. Ça m'a tout volé en si peu de temps. Regarde-moi mon fils. Regarde comme j'ai vieilli. Qu'est-ce que j'ai bien pu faire à Nzambé pour mériter ça ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Je ne suis pas riche. Le cancer, mon fils,

on m'a toujours dit que c'est une maladie de Blancs. C'est une maladie de riches. Mais est-ce que je suis riche, moi ? Pourquoi moi ? Pourquoi ça ? Pourquoi ?

Je pleure. C'est la première fois que maman s'exprime vraiment sur ce qu'il lui arrive. Elle a toujours eu assez de force pour prendre tout ce combat à la légère. Elle a toujours trouvé le bon mot pour faire rire quiconque lui rend visite. Même le personnel de la clinique San Salvatore reconnaît sa combativité. Mais là, le poids devient de plus en plus lourd à porter. Comment fait-on pour rester ainsi, emprisonnée dans une chambre d'hôpital quand on a eu une vie pareille à celle de maman? Comment fait-on à rester là, toute la journée, couchée dans un lit à attendre les piqûres de morphine ? Quand on a été comédienne publique dans les troupes de la Nouvelle Administration bantoue ? Quand on a épousé un militaire de chez nous ? Quand on a partagé son homme avec sa meilleure amie ? Quand on a perdu son mari et que sa belle-famille est accourue pour récupérer vos biens et vous foutre à la rue ? Quand on s'est battue comme une forcenée pour réussir ? Comment peut-on accepter une si fragile situation quand on a vécu tout cela ?

Je pleure et je prends maman dans mes bras. Nous pleurons tous les deux. La douleur est si forte que je sens des crampes me mordre le ventre. Je chante à maman un cantique. Elle s'endort. Je reste à son chevet contempler ce visage qui a si gravement changé. Je pleure de nouveau. Il est si difficile en effet de reconnaître maman. Je me ressaisis me disant qu'il vaut mieux avoir ma maman dans un tel état et en vie que de l'avoir toute belle et ensevelie.

C'est une infirmière qui nous réveille. Je me suis endormi aux pieds de maman. L'infirmière vient donner à maman sa dose de morphine. Lorsqu'elle a fini, je me dirige vers le balcon. Je fais une boule de neige que je ramène à maman. Elle me sourit. Elle touche la neige. Elle m'a l'air heureuse.

XX

Maman se plaint des infirmières. Elle me dit qu'elle n'a pas fait sa toilette depuis le matin. Qu'elle a essayé de demander aux bonnes dames si elles pouvaient la conduire aux toilettes pour une douche. Elle dit que ces dames ne lui ont pas prêté la moindre attention. Qu'on ne la traite pas avec soin. Sans doute parce qu'elle est là par charité, pense-t-elle. Elle parle, parle et parle. Elle dit tout le mal qu'elle pense des infirmières qui la prennent en charge. Elle dit même qu'elle ne voudrait plus rester dans cette clinique.

Le silence. Je ne sais pas quoi répondre aux lamentations de maman. J'ai envie d'aller voir les infirmières pour leur dire deux mots. Je me lève et me dirige vers la porte. Puis je m'arrête. Et si maman exagérait une fois de plus. Si les choses ne s'étaient pas vraiment passées ainsi ? Et puis, maman, comment faitelle pour se faire comprendre des infirmières ? Cioè. Elle ne parle pas un seul mot d'italien. Moi non plus. Comment pourrais-je aller parler à ces infirmières-là ?

Je reviens sur mes pas.

Je prends place sur le lit, aux côtés de maman. Je reprends sa main entre les miennes.

— Tu ne vas pas leur parler ? elle me demande.

Je ne réponds pas tout de suite. Je me contente de lui caresser la main. Elle se calme. Le silence reprend place. Dans la chambre, il y a un trop plein de lumière. Un grand soleil brille au dehors après la neige qui est tombée ces derniers jours. Je perds mon regard sur le Kongôlibôn de maman. Elle a une si belle tête que je me demande pourquoi elle n'a jamais opté avant pour une boule à zéro.

Je dis à maman que la barrière linguistique entre elle et ses infirmiers n'est pas facile à escalader. Non et non. Elle proteste. Elle dit qu'on est quand même en Helvétie. Et de me rappeler que dans ce pays-ci, les gens parlent beaucoup de langues.

— Je ne leur demande pas de parler un gros-gros français. D'ailleurs, moi-même je ne parle pas ce genre de français-là. Mais une douche. Une patiente qui demande à prendre une douche, est-ce que c'est du chinois, ça ?

Maman dit que c'est ainsi tout le temps. Elle n'a jamais sa douche. Du moins pas tôt-tôt le matin comme elle souhaite. Chez nous, une femme qui se respecte fait sa douche et surtout sa toilette intime tôt le matin, dès son réveil. Ici, on lui demande toujours d'attendre. Elle doit attendre parce qu'elle n'est pas la seule patiente à l'étage et qu'il faut s'occuper de certains cas plus urgents : un patient tombé de son lit et qui saigne abondamment, un patient qui convulse, etc. Ici, elle doit souvent attendre jusqu'à dix, onze, voire douze heures. Elle dit qu'elle ne veut plus attendre. Elle dit que quand bien même on lui fait sa douche, on ne laisse pas l'eau couler là-bas en bas.

— Quel est ce genre de femme qui ne se douche pas là-bas en bas ?

De la description des faits, maman passe à un cran supérieur, la menace. Elle dit que si ces infirmières-là ne viennent pas tôt le matin pour l'emmener faire sa douche, alors elle le fera elle-même. Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire en écoutant la menace de maman. Où ira-t-elle puiser la force de se lever toute seule et aller faire sa toilette ?

Je lui fais un massage des pieds. Ses pieds sont enflés, mous, sans plus aucune articulation. Cela fait si longtemps qu'elle ne s'est plus mise sur ses deux pieds. Elle est toujours allongée ou attachée sur une chaise roulante, sous surveillance. Cela fait des semaines et des semaines qu'elle n'a plus d'équilibre.

— Ce serait vraiment génial si tu allais faire toimême ta toilette, je dis en rigolant.

Elle se renfrogne, puis ne peut s'empêcher de me sourire. Elle rit.

— Tu es vraiment terrible, mon fils Mwána. Tu es terrible.

Quand je viens lui rendre visite, je lui raconte tout et n'importe quoi. Je lui parle de mes longues journées de recherche de travail. Je lui parle de ces fonctionnaires internationaux qui ont le corps raide. Des morceaux de bois. Je lui raconte toutes les anecdotes de mon dernier stage contre le mouton noir. Je lui parle de Madame Bauer, une fumeuse de la première heure mais qui n'a jamais eu aucun souci de santé. Je lui dresse le portrait de Mireille Laudenbacher qui continue à

verser des dizaines de milliers de francs suisses pour sauver son chien de l'euthanasie. Je lui parle aussi de mon petit Ruedi. De Monsieur Mazongo Mabeka à qui on a fini par envoyer tous les documents requis pour pouvoir bénéficier d'une aide sociale. Je reviens sur mes souvenirs d'enfance sous la protection militaire de papa à qui elle avait mordu l'oreille parce qu'il bastonnait Kosambela. Je lui parle de Tantine Bôtonghi qui passe son temps à gérer les dossiers des gens à Genève. Quand je lui raconte tout cela, on rit. Ça fait du bien. Mais ça lui fait aussi mal, là, au ventre. Là où on lui a récemment planté une sonde pour la nourrir, car sa bouche ne lui sert plus à rien. Ça fait mal, mais on rit quand même. On pleure de rire. On a l'impression que tout va bien. Puis du coup, elle tousse de nouveau. Elle tousse fort. Elle étouffe. La glaire. Beaucoup de glaire dans le petit haricot jetable. Les crachats sanguinolents. Le malaise. Une pincée de honte sans doute. Le battement de cœur. Le vertige. Le mal-être. La gorge. Le mal. Le mal de gorge. Toute cette merde vous rappelle à l'ordre. Ici, on ne rit pas. Ici, on ne doit pas rire. Ici, c'est le mal. Ici, c'est la maladie. Ici, on est triste.

XXI

Monsieur Mazongo Mabeka nous confirme à Ruedi et à moi, par courrier postal, que notre demande d'aide sociale a bien été acceptée. Nous toucherons en tout deux mille cinq cent francs, soit mille francs de plus que ses estimations. En plus, ils prendront également en charge mes frais d'assurance-maladie. C'est une très bonne nouvelle. Ruedi a finalement accepté de parler avec sa famille. Je viens de recevoir le gombo qu'ils nous ont versé. Il est tout frais dans mon compte. À ces revenus, il faut ajouter ce que je gagne avec mes cours de danse africaine. Notre situation s'améliore. Cela fait si longtemps que je n'ai pas vu autant d'argent. Finis les Colis du Cœur. Finies les lentilles. Finie la galère. Nous allons pouvoir enfin essayer de vivre comme tout le monde. Je compte même m'acheter bientôt une nouvelle paire de chaussures. Je me prendrai des Louboutins cet après-midi. Depuis l'époque où j'ai rencontré Ruedi, je ne m'en suis plus achetées.

Dans la cuisine, je me mets de la musique, le tube du moment. *No one* d'Alicia Keys. À tue-tête, je chante les paroles : everything's gonna be all right ! Je danse toute ma joie de voir ce changement de situation. J'aurais aimé me réjouir avec Ruedi. Mais le gars n'a pas dormi à la maison. Il a passé la nuit chez Dominique à Carouge. Comme ça fait longtemps que je n'ai pas vu celui-là ! Il m'avait promis un filet de bœuf. Je me dis qu'il faudrait que je me dégage du temps pour le rencontrer et manger sa bête.

Il y a un courrier sur la table de la cuisine. Je l'ouvre. C'est encore une réponse négative. Je m'en fiche. Plus de stress. Du moins pendant un bon moment. Je continue de danser jusqu'à ce que la sonnerie de mon téléphone m'interrompe. C'est Madame Bauer que j'ai au bout du fil. Elle crie. Elle m'a l'air si joyeuse. Derrière elle, je peux reconnaître la voix de Mireille Laudenbacher et de son ami Khalifa. Je ne les croyais plus ensemble. Madame Bauer crie de joie. Je lui crie aussi ma joie.

— Il n'est plus là ! dit Madame Bauer. C'est fini. Il n'est plus là.

J'arrête ma musique pour me concentrer sur le téléphone avec Madame Bauer. Je comprends que nos joies n'ont pas la même nature. De qui parle-t-elle ?

— Il a été évincé ! On ne l'a pas réélu au gouvernement ! se réjouit Madame Bauer.

— Euh… bien! Hum… en fait, qui a été évincé ?

Madame Bauer me raconte que le chef du parti-là, celui que les médias disent toujours avoir beaucoup de gombo, n'a pas été réélu au gouvernement. C'est un coup de théâtre ! Ici chez mes cousins, le gouvernement est entièrement élu ou plutôt réélu par le parlement après les élections législatives. Le parti qui gagne les législatives peut s'attendre à élire ou réélire facilement ses candidats au gouvernement composé de sept ministres. Eh bien non. Le père du mouton noir n'a pas été réélu et la joie de Madame Bauer est à son plus haut niveau. Elle me demande de passer à leur bureau. Ils organisent à l'improviste un apéritif pour fêter cette si bonne nouvelle. Je pense aux Louboutins que je veux m'acheter cet après-midi et je me dis qu'il vaut mieux décliner son invitation. Alors que je suis sur le point de lui inventer une histoire pour échapper à leur apéritif anti-mouton noir-là, Madame Bauer me fait savoir que Mireille Laudenbacher a une nouvelle très importante à me passer. Elle voudrait me présenter à une personne qui pourrait m'aider dans mes recherches d'emploi.

Mireille Laudenbacher prend le téléphone.

— Bonjour Mwána. Comment vas-tu?

— Bien, bien.

— Nous, nous sommes très contents comme tu as pu le constater.

Elle me reparle de l'éviction de leur ennemi juré. Je lui souris. Je lui dis combien je suis moi aussi heureux d'un tel dénouement. J'attends qu'elle me parle aussi du monsieur qu'elle voudrait me présenter. Mais ça tarde. Puis elle s'y lance.

— Monsieur Burioni ! J'ai déjà pris un rendez-vous pour toi. Tu dois y être absolument. Le 17 décembre prochain. Monsieur Burioni a besoin de gens comme toi. Vraiment Madame Bauer et moi sommes très heureuses d'avoir travaillé avec toi. Du coup, lorsque Monsieur Burioni m'a dit qu'il avait besoin d'une personne pour sa nouvelle

entreprise, j'ai tout de suite pensé à toi. Je me suis dit que tu ferais bien l'affaire.

— Oh merci beaucoup Mireille ! Ça me fait vraiment plaisir.

— Mais je t'en prie. Tu es un brave garçon. Pis, tu verras, dedieu, dedieu, comme il paye bien le Burioni. Tu seras gâté. Je suis persuadée qu'il te prendra. Mais vous aurez un entretien le 17 décembre prochain.

— Et c'est quoi le travail ?

— Oh le travail que tu feras ! A-do-ra-ble ! Tu sais, Monsieur Burioni est un de mes meilleurs amis. Il m'a beaucoup aidée. Mon chien ne sera plus euthanasié. C'est grâce à lui. Il est un très bon avocat. Il est en train de vouloir ouvrir un cabinet de protection des animaux à Lausanne. Il sera avocat des animaux. Et il a besoin de quelqu'un comme toi pour son administration, sa publicité et sa communication.

— Super !

— Mais super de super, Mwána !

Madame Bauer reprend le téléphone.

— Mais Mwána, tu ne viens pas te réjouir avec nous ?

— Si, si. Je saute dans le prochain train.

XXII

La gare de Zürich est bondée. Un immense marché de Noël a pris place dans le grand hall. Un effluve de vin chaud et de caramel s'échappe des stands en forme de chalet et flotte dans toute la gare. Des passagers vont et viennent, absorbés dans un bruit de foire. Moi, j'ai la tête baissée, la musique et le trop-plein de lumières m'agressent. Le froid me pique les yeux. Il neige. Je regarde ces jeunes soldats emmitouflés dans leur tenue militaire, l'arme à l'épaule. L'un d'entre eux m'a bousculé. Il n'a pas dû s'en rendre compte, je crois. Sinon, il se serait excusé. Je continue mon chemin. Mon train part dans cinq minutes. De toutes façons, je n'ai ni le temps ni l'envie de regarder tout ce qui se passe autour de moi. J'ai le cœur lourd. Je n'ai qu'une seule envie : prendre place quelque part au chaud et digérer tout ce que j'ai vécu pendant les heures qui viennent de s'écouler.

À Lugano, j'ai laissé maman dans une situation critique. J'ai laissé derrière moi une mère faible, une mère molle. Ma mère est anéantie. Je ne sais pas si je la reverrai la semaine prochaine. J'aurais dû rester, je crois. Ma présence lui aurait sans doute fait beaucoup de bien. Mais c'est elle-même qui m'a demandé de m'en aller. C'est d'un faible mouvement du doigt qu'elle me l'a dit. Un tout petit geste mystérieux, insignifiant, même incompréhensible. Mais un geste que j'ai fini, moi, par comprendre. C'était, pendant les trois derniers jours que j'ai passés à ses côtés, notre seul moyen de communication. Il n'y avait qu'elle et moi pour en comprendre les codes. Même Kosambela qui est arrivée pendant sa pause n'y a pu rien comprendre. Bien sûr, je faisais ce que je pouvais, car ce n'était pas facile, ni pour moi, encore moins pour elle. Mais je crois avoir plus ou moins tout décodé. Je crois avoir compris tout ce qu'elle m'a demandé de faire : reste, approche-toi, ne m'abandonne pas, serremoi contre toi, reste ici… c'était là essentiellement la teneur de notre communication. Reste. Approche-toi. Ne m'abandonne pas. Serre-moi contre toi. Reste ici. Et… peut-être

aussi un «vas-y, allez !». Je suis sûr qu'elle était très contente de savoir que j'avais enfin décroché un entretien d'embauche. Sinon, elle ne m'aurait pas demandé de partir. Elle m'aurait gardé à ses côtés, et peut-être jusqu'à la fin.

Ce week-end, maman était complètement muette. Une vraie tombe.

Il y a déjà quelques jours ou même quelques semaines qu'elle ne parle plus vraiment. Elle chuchote juste. Un petit souffle qui nous permet de garder espoir. Elle chuchote ou alors, il faut redoubler d'attention pour lire sur ses lèvres qu'elle s'efforce de remuer lentement, douloureusement. Sa bouche et ses lèvres sont recouvertes de blessures sanguinolentes. Et ce tapis rouge-sang ne recouvre pas que sa boîte buccale. Il se déroule jusque dans son œsophage et plus loin encore, dans tout son système digestif. Il va jusqu'au bout, c'est le docteur Bernasconi qui l'a expliqué à ma sœur. À part la bouche, maman a les yeux constamment fermés. Faiblement, lorsqu'elle essaye de les ouvrir, elle y parvient. Je remercie Nzambé et mes ancêtres pour cet exploit. Mais pour combien de secondes ? Pendant ce tout petit laps de temps, on ne voit qu'à moitié le noir de ses yeux. Puis c'est le blanc qui domine. Puis un peu des deux. Puis elle les referme. On ne peut pas en voir plus. On a l'impression qu'elle est prise en otage par le mal qui la ronge.

Un câble relié à une chambre implantable, sorte de vilaine sangsue vissée à son épaule droite, déverse en elle un liquide régulier. Elle se laisse faire. Elle n'a pas le choix. Le Bernasconi dit que c'est pour son bien. Elle est juste allongée là. Terrassée. Amoindrie. C'est un légume mou. Trop mou. Incapable du moindre mouvement à l'exception de cet index qu'elle actionne. C'est le service minimum.

Une équipe d'infirmiers se relaie au chevet de maman. Il y a un groupe qui commence la nuit, juste avant ou après la grande prière des Sœurs-managers. Ils veillent sur le corps inerte de maman. Ils déversent dans son corps quantité de produits. Durant toute la nuit c'est le même ballet. Chacun vient lui injecter un produit. Puis arrive le matin, l'équipe de nuit doit la laisser dans un bon état avant de s'en aller et de l'abandonner entre les mains d'une nouvelle équipe. Les infirmiers lui enlèvent tout ce qu'elle a rejeté durant la nuit. Ils le font comme on le ferait avec un nourrisson. Ils lui font aussi sa toilette.

J'ignore s'ils lui versent de l'eau là-bas en bas comme elle le réclamait tant lorsqu'elle avait encore la force de dire ce qu'elle souhaitait. Kosambela m'a dit récemment qu'ils ne peuvent pas vraiment verser de l'eau là-bas en bas parce que ce n'est qu'un champ de blessures. Après avoir laissé maman en bonne et due forme, enfermée dans son mutisme, ils me disent au revoir, ciao.

La nouvelle équipe d'infirmiers s'amène. Ils sont très souvent souriants, souvent fatigués comme s'ils avaient autant veillé que moi. Deux ou trois d'entre eux sont simplement fades. Sans aucune épaisseur. Le buongiorno qu'ils lancent sent le froid d'hiver. Je peux même parfois voir dans leurs yeux qu'ils s'en foutent un peu. Apparemment, le plus important pour ceux-là, c'est tout ce qu'ils doivent faire couler dans le corps de maman. J'ignore tout ce qu'on lui injecte. Je ne veux pas non plus poser de questions. J'ai souvent demandé à Kosambela, mais elle non plus n'en sait rien. C'est trop compliqué pour elle. Elle me dit seulement de continuer à prier pour que Nzambé, Elôlombi et les Bankóko nous écoutent. Et puis, savoir ce qu'on donne à maman ne changera rien à mes craintes. Avant, j'avais du mal à voir tout cela, mais avec le temps, ça s'est transformé en routine. Je regarde simplement avec impuissance cette griffe qu'on lui a clouée à l'épaule droite, sous sa chair.

Hier, c'est Clara qui veillait sur maman. Moi, je suis toujours très content lorsque Clara est aux affaires. Déjà, elle parle français. Avec un monstre accent milanais certes, mais elle le parle quand même. J'ai toujours eu l'impression qu'elle prenait mieux soin de maman. Elle est très souriante. Elle est très attentive. Il y a beaucoup de douceur dans ses gestes. Même lorsqu'elle fait une piqûre à maman, j'ai l'impression qu'elle le fait avec beaucoup de tendresse. Maman me l'a aussi confirmé lorsqu'elle pouvait encore parler. Depuis qu'elle est muette, Clara est l'une des seules infirmières qui continue de lui parler, de lui poser des questions. Même si maman ne répond pas, Clara lui parle quand même. Elle lui demande si elle a bien dormi. Elle lui demande si elle veut un peu de chocolat. Elle est pourtant bien consciente que maman ne peut plus rien avaler. Mais elle le fait quand même, et avec un grand sourire. Ce genre de sourire qui fait oublier la peine. Un sourire rare. Seule, Clara le fait. Kosambela m'a raconté une fois qu'elle

était la seule à verser de l'eau aussi là-bas en bas quand maman voulait qu'on lui en verse. C'est pour cela que maman l'aime aussi.

Une fois, j'ai demandé à Clara pourquoi elle était si gentille avec maman. Elle m'a répondu qu'elle était gentille avec tous les patients. Puis, elle a admis qu'elle avait particulièrement d'affection pour maman. Elle m'a alors raconté qu'il y a quelques années, sa propre mère était décédée des suites de ce même type de cancer. Pendant qu'elle me racontait cela, ses yeux se sont gorgés de larmes. J'étais désolé pour elle. Mais elle m'a rassuré : ce n'est pas parce que ma mère en est morte que la tienne aussi en mourra. Aujourd'hui, a-t-elle continué, la science a beaucoup évolué et tout est possible. Il faut garder espoir.

Le train vient de se mettre en marche. En face de moi, il y a deux jeunes hommes déguisés en Père Noël. Ils me sourient. Je ne sais pourquoi, mais à leur sourire, je ferme mon visage. Je préfère rester dans les souvenirs de ce que j'ai vécu ces dernières heures. Je revois maman telle que je l'ai laissée : le visage tout enflé, noirci, très noirci, les lèvres rouges sur lesquelles on continue de mettre des tonnes de baume pour essayer de stopper les fuites de sang. Allongée et la tête tournée sur le côté, sa bouche s'ouvre toute seule et un filet de salive rouge s'en échappe. Délicatement, à l'aide d'un mouchoir, je nettoie. Il lui est arrivé, hier, de larmoyer. Lorsque j'ai nettoyé, c'était aussi rouge. Du sang lui sort de partout. Clara était encore plus présente dans la chambre de maman ce week-end. Elle venait presque toutes les heures. Elle contrôlait minutieusement l'évolution de la situation. Elle lui injectait aussi de la morphine. Je crois que c'était de la morphine. Kosambela m'a dit que cette piqûre-là, c'est pour la morphine.

Clara est arrivée pour une piqûre. Elle a regardé la machine qui se tient tout près de maman. Elle s'est crispée. Elle a cessé de sourire. Elle a appuyé sur la sonnette fluorescente à l'entrée de la chambre de maman. La sonnette est passée du vert au rouge. Puis, prestement, elle m'a demandé de libérer la chambre. Je tenais la main de maman et n'avais pas l'intention de m'éclipser ainsi. Mwána, tu dois sortir maintenant, elle m'a dit. J'ai voulu lui demander ce qui se passait, mais une cohorte d'infirmières était déjà sur place. J'ai paniqué. Monga

Míngá ! j'ai crié en lui tenant l'index de notre communication. Elle est restée inerte. Muette, froide, paisible. Tranquille. Un infirmier m'a gentiment mais fermement conduit à l'extérieur.

Une fois dans le couloir, j'ai eu envie de crier. Peutêtre de pleurer. Mais je n'y arrivais pas. J'ai sorti mon téléphone pour alerter Kosambela. Elle travaillait tout ce week-end, mais j'ai quand même essayé. Elle était injoignable. Messagerie vocale. Elle devait être occupée à nettoyer la chambre d'un autre patient mourant dans un bâtiment de la clinique. J'ai eu un moment d'égarement en pensant à tout ce qui pouvait se tramer avec le corps de ma maman à cet instant-là. Pour chasser ces pensées de ma tête, j'ai songé à téléphoner à Ruedi. Il ne décrochera pas, j'ai pensé. Il est encore avec Dominique. J'ai quand même essayé, comme prévu, il n'a pas pris son téléphone. Et même s'il l'avait décroché, il n'aurait sans doute pas compris la gravité de ce qui se passait. Et s'il avait compris la gravité, il n'aurait de toute façon pas pu donner le souffle de vie à ma mère. Qui puis-je contacter maintenant ? Qui peut me venir à mon secours ? Je me suis senti si faible. Je suis tombé sur mes genoux. Je me suis surpris en train de prier. J'ai invoqué Nzambé, Élôlombi et mes ancêtres, les Bankóko. J'ai invoqué mon père. Pâ !!! Pâ... pa... pa...pâââ !!! je criais en tremblant comme un fiévreux. Papa, où es-tu? Ne nous prends pas Monga Míngá, s'il te plaît. Ne nous laissez pas tout seuls. Papa, est-ce que tu m'entends ? Dis-moi que tu ne prendras pas maman. Dis-moi qu'elle restera avec nous. J'ai trouvé du travail. Elle doit en manger les fruits. Papa !!! Dis-moi que tu m'écoutes !

J'ai tenu mon ventre subitement douloureux.

Une infirmière est passée tout près de moi. Elle était avec un monsieur. Ils ont allongé leur pas avant de freiner devant les accessoires à enfiler avant de pénétrer dans la chambre de maman. Ce doit être un médecin, j'ai pensé. Ce n'est pas le Bernasconi. Mais ma sœur m'avait dit qu'en l'absence du Bernasconi, il y a toujours un ou deux médecins pour prendre le relai. Cravatés de leur stéthoscope, ils ont mis gants et autres ornements et ils sont entrés comme des flèches dans la chambre de maman. Dehors, j'ai attendu. Attendu. Attendu qu'une information filtre de cette chambre où se tenaient maintenant

près d'une dizaine d'infirmiers et médecin. J'attendais qu'on me dise qu'il y avait encore espoir. J'attendais qu'on me dise que Monga Míngá blaguait, qu'elle s'amusait, qu'elle faisait sa part de comédie. J'ai attendu une trentaine de minutes en tout. Interminable. Puis le médecin est sorti, accompagné de deux infirmières. Ils avaient l'air fatigués. La bataille qu'ils venaient de livrer semblait les avoir épuisés. Le monsieur s'est approché de moi et m'a dit :

— Claudio Schwarz. Je m'occupe de votre mère en cas d'absence du docteur Bernasconi.

Il parlait lui aussi français.

— Comment elle va ?

— Tout est sous contrôle.

— Eh ah Nzambé ! je crie.

— Nous avons réussi à faire de notre mieux.

Je me suis précipité dans la chambre de maman. Elle était là, les yeux fermés, le visage davantage gonflé, la peau de la tête nue et ridée. Je me suis approché. Un infirmier m'a passé un masque et des gants pour me rappeler les règles. Je les ai enfilés. J'ai pris la main de maman. J'ai regardé son index droit. Elle l'a actionné de haut en bas. Elle devait vouloir me dire qu'elle allait mieux. Qu'elle s'en sortirait. Ou pas. Qu'en sais-je ?

Dans le train bondé, lorsque je repense à tout cela, je pleure. Mes voisins déguisés en Père Noël s'en aperçoivent. Ils sont visiblement mal à l'aise. Leur regard montre leur incompréhension. Comment peut-on pleurer à la veille de Noël ? Ils me jettent encore un regard. Celui-ci se veut réconfortant.

Je continue de pleurer. Je fais de mon mieux pour ne pas être bruyant. Mais la douleur qui me ronge les tripes est plus forte. Je me mouche bruyamment. Du capuchon de ma veste, je me couvre le chef. Je n'ai pas envie d'alerter tout le wagon.

Après quelques longues minutes de larmes, je réussis à trouver le sommeil. Je n'ai pas dormi depuis deux nuits. La situation de maman m'a tenu en alerte.

Puis, comme dans un rêve, je sens une main se poser sur mon épaule. Elle me presse. Non je ne rêve pas. Il y a bel et bien quelqu'un qui essaye de me réveiller. Lentement, je lève le capuchon de ma veste.

La lumière blanche du wagon m'agresse. Je mets une main sur mon visage pour m'en protéger. Je n'ai pas le temps de sortir de cet éblouissement qu'une voix s'adresse à moi. La personne parle dans un français approximatif. Peut-être pas si approximatif que ça. Son accent me laisse croire qu'elle doit être plutôt germanophone. Ce doit être un Suisse-Allemand.

— Vos documents, Monsieur, la voix me dit.

J'ouvre lentement les yeux, et je vois deux messieurs en civil. Ils ont un badge qui pend. Ils doivent être de la police.

— Pour quoi faire ? Que se passe-t-il ? je demande en me réveillant de ma petite sieste.

— Pas de questions, Monsieur. Vos documents.

— Mais pourquoi vous ne contrôlez que lui, demande les Pères Noël assis en face de moi.

— Encore un mot et nous vous embarquons tous au prochain arrêt, ils répondent.

Sans plus broncher, je leur présente mon titre de séjour. Ils le consultent, passent des coups de fil, certainement auprès d'une centrale pour vérifier mon identité. Une fois tout cela fait, il me redonne mon document. Ils me le lancent au visage, presque. Ils s'en vont sans dire au revoir, sans dire bonne soirée, sans nous présenter leurs vœux pour ces fêtes de fin d'année. Mes voisins d'en face sont stupéfaits. Je n'ai pas le temps de penser à leur étonnement. Je remets le capuchon de ma veste sur ma tête et me rendors, espérant que cette fois-ci je rêverai de maman, qu'elle me dira quelque chose, qu'elle me dira enfin ce qu'elle ressent réellement, qu'elle m'ouvrira les portes de ce monde où elle s'est recueillie depuis plus de deux semaines.

XXIII

À la fin de ma rencontre avec Monsieur Burioni à Lausanne, une joie profonde m'inonde. J'ai un emploi. Enfin! Je l'ai, mon emploi à moi ! J'ai un contrat de travail en bonne et due forme. Je commence le premier janvier. Tout est signé. Je serai le chargé de communication de Monsieur Burioni, avocat des animaux. Il ne défend pas que les animaux, le Burioni. Il fait également de la gestion de fortune. Pendant des années, il a aidé les grands de ce monde à cacher leur gombo sous les montagnes. Aujourd'hui, il est persuadé que l'avenir de son business se trouve aussi dans la défense des animaux. Et pour faire avancer son projet, je serai chargé de lui chercher de nouveaux clients. Il faudra prospecter. Cela ne me pose aucun problème, moi ! J'en ai l'habitude. N'ai-je pas fait du porte-à-porte pour écouler les produits de beauté de Monsieur Nkamba ?

Dehors, une bise souffle par rafales et augmente la sensation de froid. Sur la Place Saint-François de Lausanne, les gens vont et viennent à un rythme de sprinter. J'ai envie de les stopper dans leur course. Je voudrais leur crier ma joie. Je voudrais leur dire de ne plus se faire de souci pour moi. Désormais, tout va bien. Très bien même. Je souris à tous les passants. J'ai l'air complètement dingue, timbré. Je me dirige vers la gare en descendant le Petit-Chêne. Une musique de Noël suave donne le tempo à ma marche. Je m'arrête et danse avec un mendiant qui me demande une pièce de monnaie. Surpris, il se laisse faire et danse avec moi. Je lui donne un gros billet. Il n'en revient pas. Je continue ma route en pensant à ce que je toucherai prochainement.

Combien je toucherai ? Oh le gombo! Du bon gombo tout frais ! Je commence à m'en enivrer. Comme je serai fier de rencontrer à nouveau Safia et Orphélie ! J'aurai des choses à leur raconter. Monsieur Mazongo Mabeka, mon assistant social, j'irai aussi le voir, cette vilaine noix de coco. J'irai lui présenter notre lettre de démission, à Ruedi et à moi, de son aide sociale-là. S'il faut rembourser, je le ferai, et avec

plaisir ! Je ne manquerai pas de faire un tour chez ma conseillère au chômage. Je lui dirai combien j'ai pu m'en sortir sans elle. Elle sera contente pour moi. J'irai voir Madame Bauer, Mireille Laudenbacher et Monsieur Khalifa, le trio de la galère. Je leur dirai tous mes remerciements. Sans eux, je n'aurais jamais pu avoir un tel emploi. Même pas dans mes rêves. Je ferai un cadeau exceptionnel au chien de Mireille Laudenbacher. Il le mérite !

J'irai dans les montagnes grisonnes, chez les Baumgartner, pour les remercier de leur aide. Je sais que le père Baumgartner est un grand amateur de vin rouge. Je lui offrirai un grand cru datant des siècles anciens. Je ferai un tour aussi à Lugano chez Kosambela. Séances de massage offertes et maux de dos oubliés. Je porterai mes neveux Gianluca et Sangôh au cirque Knie. J'irai au Bantouland, en pays M'fang et M'bangala. J'offrirai la layette du bébé de mon cousin Ntoumba. Il nous rejoindra ici en Helvétie s'il souhaite abandonner son gamin en Afrique… Et surtout, je m'achèterai de nouvelles Louboutins. Dernier cri. Celles-là que j'ai vues récemment à la vitrine d'une boutique de la rue du Rhône à Genève. Tout le monde saura que quelque chose s'est produit dans ma vie.

Tout le monde, mais maman…

J'appelle Kosambela pour lui raconter tout ce que je suis en train de vivre, mais surtout pour prendre des nouvelles de l'évolution de la situation de maman.

— Il faut continuer de prier, elle me dit après m'avoir félicité.

— Oui. Mais que dit le Bernasconi ?

— Les infirmiers disent qu'ils font tout pour qu'elle aille mieux.

— Et le Bernasconi ?

Elle me dit que le docta Bernasconi reste très inquiet même s'il reconnait avoir noté de petites améliorations ces dernières heures. Mais ce n'est pas suffisant. Maman reste dans un état très instable. Un état critique.

Je suis de ceux qui croient qu'une bonne nouvelle en appelle une autre. Alors, je préfère rester serein. Maman ira mieux, je m'en persuade. Nzambé, Elôlombi et les Bankóko m'entendent.

À la maison, je retrouve Ruedi. Il m'attendait impatiemment. Du regard, il me demande comment s'est passé mon entretien avec

Monsieur Burioni. Je lui souris. Il me saute au cou. J'en étais sûr ! J'en étais sûr ! il dit. Il a déjà préparé la table. Il y a trois couverts. La troisième personne est Dominique. Ruedi l'a invité. Il a débarqué avec un filet de bœuf comme il me l'avait promis. Une odeur de rôti au miel et à l'ail parfume notre petite salle à manger. Ruedi met une apaisante symphonie de Kidjo pour donner une ambiance à l'événement. Pas de temps à perdre. Il faut fêter la bonne nouvelle. La galère est désormais derrière nous.

À peine à table, mon téléphone sonne. C'est Kosambela.

— Nous n'avons pas prévu de couvert pour toi, je dis.

— Mwána… répond-elle d'une voix tremblante.

— Allô! Allô Kosambela ? Monga Míngá va bien? Dis-moi, est-ce que maman va bien?

— Il faut que tu viennes. Vite. C'est urgent.

— Quoi ? !

— Les médecins. Maman.

Elle sanglote. Je me lève précipitamment de la table et m'isole dans la chambre.

— Ils disent qu'elle n'a plus que vingt-quatre heures à vivre. C'est fini. Elle ne vivra plus longtemps.

— Quoi ?

— Il faut que tu viennes, vite.

Mon cœur bat très fort. Je peux l'entendre s'agiter jusque dans mes oreilles. La symphonie de Kidjo n'arrive pas à me calmer. Mes mains, mes pieds, mon corps entier tremblent comme une feuille dans un vent d'automne. Les larmes me montent aux yeux. Je fais le dur, comme d'habitude. Il faut rester calme. Je suis très vite vaincu. Les larmes coulent. Elles coulent en abondance. Je sors de la chambre à coucher. Ruedi et Dominique sont là, juste à la porte. Ils veulent savoir ce qui ne va pas. Je suis muet. Je suis perdu.

J'entre dans la salle de bains. Précipitamment, je me lave le visage. Un cri de détresse germe dans mon ventre. Je ne veux pas le laisser s'échapper. Ruedi me caresse le dos. Dominique se tient là, à la porte de la salle de bain. Je serre les dents et essaye de digérer mon cri. Tais-toi Mwána. Tais-toi donc et maîtrise ton corps. Je n'y arrive pas. Je lâche un hurlement de désespoir qui emplit l'appartement. Je pleure du

fond de mes tripes. Je vois le mal qui arrive. Je vois la mort. Je vois maman morte. Ruedi me tient par l'épaule. Les larmes ne cessent de ruisseler de mes yeux. Le chagrin est là. Il se déplace à petits trots douloureux dans mon ventre. Une couronne de céphalées me donne le vertige.

Ça va, schätzli ? Ruedi me demande. Je n'ai pas de réponse. Il doit être pris de panique. Il se met à pleurer. Qu'est-ce qui se passe ? il me demande. Dis-moi, qu'est-ce qui se passe ? Ruedi pleure encore plus que moi. Dominique semble désemparé. Il entre dans la salle de bain. Il se met entre nous et nous tient par la taille. Il nous chuchote des mots doux. Il nous réconforte. Ça va aller. Ça va aller. Mwána ? Mwána, tu m'entends ? Ça va aller. Calme-toi Ruedi. Tout ira bien. Calmez-vous maintenant.

— Maman!!! je crie.

— Non, pas ça, Ruedi pleure.

— Maman!!! Je crie de nouveau comme un enfant qui cherche le réconfort dans les bras de sa mère absente.

— Non, Schätzli. Quand même pas ça. Non!

— Si. Bientôt. C'est pour bientôt. Vingt quatre. Seulement vingt-quatre heures. Le médecin dit qu'il ne reste plus que vingt-quatre heures.

Dominique est lui aussi sonné par ce que je viens d'annoncer. Il nous tient toujours par la taille et essaye de nous calmer. Dans le souffle de sa voix qui fait tout pour nous consoler, je peux entendre ses pleurs. Il demande à Ruedi d'apporter mon manteau. Ruedi ne bouge pas d'un cran. Il faudra aller tout de suite à Lugano, Dominique me dit. Je viens avec toi, Ruedi dit. Je lui lance un bref regard qui lui fait changer de décision. Ce n'est pas le meilleur moment pour rencontrer Kosambela. Dominique et Ruedi me serrent dans leurs bras. Courage, Dominique me dit. Lentement, il réussit à me détacher de l'étreinte de Ruedi. Il conduit Ruedi dans la chambre à coucher. En ressort quelques instants après et propose de m'accompagner jusqu'à la gare Cornavin.

Je saute dans le premier train. Direction Lugano. J'en ai pour six heures de voyage. Assez pour me vider de mes larmes et peut-être abandonner une partie de mon chagrin sur les rails, sur les contrôleurs de train, sur certains passagers, dans les paysages de campagne que je traverserai et aussi sur les grosses vaches qui broutent paisiblement l'herbe verte dans les prés. Je laisserai une partie de mon chagrin dans toutes les gares où je passerai. Je ferai comme ça, oui. Je déposerai des morceaux de mon chagrin ici et là sur ma route.

Dans le train, je ne fais que ça, pleurer. Mes hoquets ne sont pas si bruyants, mais pas très discrets non plus. Entre Berne et Zurich, deux vieilles prennent place face à moi. Elles comprennent vite que je ne vais pas bien. Leur visage laisse deviner leur compassion. Elles semblent avoir de l'empathie à mon égard. L'une d'elles me tend un paquet de mouchoirs. Justement, je commençais à en manquer. Je me sers. Je me mouche bruyamment. Oh! murmure une des deux vieilles vêtue d'une doudoune rose. L'autre est dans un pull-over à col roulé. Je me laisse aller à un petit sourire. Ces dames ne m'ont pas quitté du regard durant tout le voyage. Elles m'ont offert une banane, deux biscuits fourrés au chocolat et deux paquets de mouchoirs. Merci *viel mal*, ai-je réussi à chuchoter.

Durant tout le trajet jusqu'à Lugano, je réussis à accumuler des messages de réconfort de la part de plusieurs passagers qui ignorent pourtant tout de mon malheur. Dans mon sac, à la fin du voyage, j'ai une banque de petits cadeaux: une banane bien jaune, deux biscuits fourrés au chocolat, cinq paquets de mouchoirs, une pomme, une bouteille d'eau et même un joint ! Eh oui, un joint offert par un ado. Il m'a dit : tiens ça, ça remonte le moral. À la fin du trajet, j'ai plein de gâteries, mais même pas une toute petite tranche de vie que je pourrais offrir à ma mère. Une tranche de vie, de souffle, le vrai souffle que je pourrais souffler dans sa bouche pour prolonger sa vie ne serait-ce que de quelques minutes.

XXIV

La neige au sol freine mon pas. Depuis le bas de la colline sur laquelle est perchée la Clinique San Salvatore, j'entends des bruits étranges. On dirait des youyous ou plutôt des cris de lamentations. Ce sont des cris de lamentations en effet. Entre deux sanglots, je peux enfin reconnaître la voix de Tantine Bôtonghi. Elle est arrivée avant moi. Elle a dû venir en voiture.

À quelques mètres de la clinique, j'aperçois un groupe de femmes en pagnes traditionnels de chez nous. Elles ont aussi un foulard noué sur la tête. Elles sont attroupées là, dans le grand hall de l'entrée principale. Tantine Bôtonghi et quatre autres femmes que je ne connais pas. Elles sont assises à même le sol et versent toutes les larmes de leur corps. Une d'entre elles, grosse comme un hippopotame, se roule par terre. Ce n'est pas le froid qui va l'empêcher de garder ses bonnes manières bantoues. Elle crie : Nzambé oh! Nzambé oh! Comment peux-tu permettre une telle chose ? ! Pourquoi elle, ah Nzambé ? ! Pourquoi Monga Míngá ? Couchée sur le dos, la femme ronde tape des pieds sur le sol.

Un responsable de la sécurité essaye de les éloigner. Il est suivi de près par une réceptionniste de l'établissement. Elle semble complètement médusée. Les dames en pagnes traditionnels ne leur accordent pas la moindre attention. Elles continuent de pleurer en bonne et due forme. Comme chez nous.

Lorsque Tantine Bôtonghi me voit, elle pousse un énorme cri. Mwána !!! elle éclate en sanglots en se roulant à son tour au sol. Elle lève les mains au ciel. Mon fils Mwána ! Pourquoi Nzambé nous a fait ça ? Je sens mon cœur battre plus fort. Que nous a fait Nzambé ? Le Bernasconi n'a-t-il pas dit qu'il restait encore vingt-quatre heures ? Ma tantine continue de se rouler au sol près de la dame hippopotame. Je me dirige vers elles et essaye de les calmer. Elles se débattent. Pendant que je m'efforce de couvrir leur derrière avec un pan de leur pagne

bigarré, j'aperçois, juste de l'autre côté, vers l'arbre de Noël qui trône dans la principale salle d'attente, un groupe de Sœurs-managers et de badauds. Ils semblent dépassés par ce qu'ils voient. Une Sœur fait le signe de croix et l'autre remue sa bouche. Elle doit être en train de prier.

Kosambela nous rejoint. Ses yeux sont rouges. Elle a son chapelet à la main. Elle est calme. Je ne l'ai jamais vue aussi calme. Lorsque les pleureuses la voient, elles accourent. Elles se jettent à ses pieds. D'une voix posée, ferme, Kosambela leur demande de se calmer. Elle n'ajoute pas un seul mot. Tantine Bôtonghi et les autres femmes se taisent progressivement. Quelques-unes remettent leur fichu à l'endroit. D'autres cherchent leurs sandales projetées à des dizaines de mètres dans leur affolement.

Lorsqu'elles sont toutes calmes, Kosambela les dirigent vers la salle d'attente du quatrième étage, là où maman est en train de vivre ses dernières heures. Kosambela prend la parole :

— Mes mères, il faut remercier Dieu en toutes choses. Sa volonté n'est pas toujours la nôtre. S'il en a décidé ainsi, alors il faut seulement dire amen.

Une dame éclate de nouveau en sanglots. Elle veut se jeter au sol. Tantine Bôtonghi la retient. Pas ici, ma sœur, elle lui dit. La dame se retient.

— Est-ce que je peux voir ma sœur une dernière fois ? demande Tantine Bôtonghi.

Kosambela répond qu'il faudra juste faire preuve de bienséance. Elle leur rappelle les règles à adopter avant de pénétrer dans la chambre de maman. Il faut mettre des gants, un masque, un sarrau, des couvertures pour chaussures et toute le tralala. Car maman est toujours en vie. Il lui reste quelques heures, oui. Mais elle est toujours en vie. Et tant qu'elle est en vie, on peut toujours espérer.

Ma sœur les fait rentrer l'une après l'autre dans la chambre de maman. Lorsqu'elles en ressortent, elles sont effondrées. Elles sont mortes de chagrin. L'une d'elles dit ne pas avoir reconnu maman. Ma sœur ressemble maintenant à un cadavre cadavérique, elle dit sans cesser de pleurer. Chacune en ressort avec son commentaire, ses observations et sa part de larmes. Tantine Bôtonghi est assise à même

le sol, tout près de la porte de la chambre 415. Elle a pris ses genoux sous son menton. Elle passera la nuit-là. Elle me le fait savoir lorsque je l'approche pour la réconforter. Elle me demande de tenir bon. Elle et les autres dames dormiront dans la salle d'attente, de l'autre côté.

— C'est qui les mères-là qui sont avec toi ? je lui demande.

— Ce sont des femmes du village de M'bangala, seule Mafùta, la grosse-grosse-là vient de M'fang. Je les connais de notre tontine des femmes bantoues de Genève. Elles ont décidé de venir pleurer leur sœur avec moi.

— Mais tantine, elles ont déjà rencontré maman un jour ?

— Mon fils Mwána, est-ce qu'il faut connaître le cadavre pour le pleurer ?

Je suis dans la chambre de maman, assis sur une chaise à roulettes. C'est là que je vais passer la nuit à attendre la dernière heure de maman. La dernière minute. Je somnole. De l'autre côté de la chambre, il y a Kosambela. Elle joue la sentinelle. Elle rumine ses prières sans cesse. Elle a le cou dressé et l'œil vigilant. Elle veille sur le corps de maman. Son corps, il est là. Le Bernasconi nous a fait savoir tout à l'heure qu'il n'y avait plus d'espoir. Il nous a dit que ça ne servait à rien de la maintenir ainsi en vie. Il a dit que cela faisait quelques jours que son équipe et lui la maintenaient simplement en vie. Ils ne peuvent plus se le permettre. Doit-il nous rappeler que maman est là par charité ? Doit-il nous rappeler combien coûte le rapatriement d'un corps vers le Bantouland? Un conseil d'ami, il nous a dit, il serait mieux de la débrancher maintenant et la renvoyer très vite au pays pour qu'elle y passe ses derniers instants, auprès des siens. Il nous a dit qu'il n'y avait pas beaucoup de temps à perdre pour la réflexion. Il faudrait le faire maintenant. Pendant qu'elle est encore en vie.

Kosambela a répondu que non. On la laissera branchée. On la maintiendra en vie aussi longtemps que possible. Quitte à ce qu'on s'endette. Kosambela a dit au Bernasconi qu'elle vendrait son âme et même ses enfants pour sauver sa mère.

Moi, je n'ai rien eu à ajouter. Lorsque Kosambela décide, c'est ainsi.

Personne ne la fera changer de décision.

Elle égraine son chapelet. Moi, je regarde de temps en temps le crucifix qui pend juste là, audessus de la tête de maman et près du portrait de la Vierge dont le fils se refuse à grandir. Et si ma sœur avait pris la mauvaise décision? Et si on devait maintenir maman ainsi pendant longtemps ? Et si on devait la plonger dans un coma artificiel pendant des années ? C'est moi qui vais devoir passer à la caisse. Parce que j'ai un bon emploi maintenant. J'ai du bon gombo, moi, maintenant. Mais est-ce que je voudrais dépenser tout mon gombo pour seulement voir ma mère couchée, morte, morte-vivante, sur un lit d'hôpital ? Est-ce que c'est vraiment ce que je veux ? Au fond de moi, une voix me pousse au fléchissement, à la capitulation. Cette voix, au fond de ma conscience me parle. Elle me demande d'aller voir Kosambela pour lui demander de revenir sur sa décision. Non, tu sais, ta sœur n'acceptera jamais. Vas plutôt voir le Bernasconi. Vas-y le rencontrer. Parle-lui. Parlez entre vous hommes, universitaires, intellectuels et même hommes aux états dames. Il te comprendra. Il verra combien tu es plus raisonnable et moins fanatique. Vas-y lui parler.

Je me lève de ma chaise à roulettes et me dirige vers la porte.

— Où vas-tu? me demande Kosambela.

— Je vais faire un tour.

— Ce n'est pas le moment.

— Je vais aux toilettes.

— J'ai dit que ce n'est pas le moment.

Je retourne à ma place. Je regarde mes mains gantées et l'accoutrement que j'ai. Est-ce ainsi que je voudrais continuer de voir ma mère ? Des gants, une toge, un bonnet, et tout cela ? Je me lève. Je m'approche du corps inerte de maman. Elle est vraiment méconnaissable. Je n'arrive plus à pleurer. Même si elle mourait, je ne crois pas que je pourrais encore pleurer son cadavre. Je n'ai plus de stock de larmes. Tout est épuisé. Et puis, je crois qu'il y a des cadavres qu'il ne sert à rien de pleurer. Ceux-là qui vous ont fait souffrir avec eux. Voici quatre mois que je passe mes journées à pleurer. Voici quatre mois que je garde l'espoir de voir se produire le miracle. Car il nous l'avait dit dès le début, le Bernasconi. Il nous avait dit que le

cancer de maman était en phase terminale. Que son équipe et lui feraient ce qu'ils pourraient. Que même si elle venait à s'en sortir, sa vie ne serait plus comme avant. Elle garderait d'énormes séquelles. Elle ne pourrait plus manger normalement. Il faudrait tout écraser avant de la nourrir. Même des simples bananes. Même du yaourt. Il faudrait le diluer. Puis le tamiser avec un tissu. Est-ce donc cette mère-là que je voudrais avoir avec moi pour les prochains jours ? Serait-elle une mère ou un nourrisson?

Kosambela continue de prier. Elle ne pleure pas. Elle ne pleure plus. Elle garde une bible ouverte au chevet du lit de maman. Elle murmure. Puis elle parle. Je peux l'entendre. Pourquoi ? Pourquoi peuxtu permettre une telle chose ? Ah Nzambé ! Toi le Dieu de nos âmes ! Toi le Dieu de nos ancêtres ! Pourquoi peux-tu permettre une telle honte ! Qu'en penseront nos frères et sœurs, pères et mères au Bantouland? Qu'en penseront-ils ? Croiront-ils encore en ton nom? Et même si cela t'importe peu qu'ils croient en ton nom ou pas, pense aux efforts du Bernasconi. Ces villageois doivent continuer de croire en la médecine du Blanc, à la médecine des hommes. N'est-ce pas toi, oh Grand Nzambé, qui donne à l'homme l'intelligence pour soigner tes enfants ? Alors pourquoi fais-tu cela ?

Ma sœur parle avec Nzambé, Élôlombi et les Bankóko, les ancêtres. Elle s'attaque à Sangôh, notre père. Et toi donc papa ! Et toi, Pâ ! Que fais-tu là-haut ? Est-ce que tu es parti là-bas pour dormir ? Et notre protection militaire que tu nous as arrachée soudainement... Tu as pensé à ça ?... Ah oui, je comprends. Tu aimais donc plus Tantine Bôtonghi ! Oui c'est ça ! Tu l'aimais plus que Monga Míngá. Sinon, comment peux-tu expliquer que tu as toujours veillé sur Tantine Bôtonghi ? Elle a pu venir ici en Helvétie alors que maman a dû subir toutes les foudres des villageois de M'fang. Maman a perdu tous ses biens. Elle a dû tout recommencer chez les M'bangala. Mais Tantine Bôtonghi, elle a bien vécu tranquille-tranquille ici chez les Blancs.

Elle fait une pause. Elle égraine une fois de plus son chapelet et renoue son foulard.

Mais écoute-moi bien, ah Sangôh. Je dis de bien m'écouter. Un vrai-vrai militaire ne se trompe pas deux fois. Je sais que tu le sais. Je dis qu'un vrai-vrai militaire ne peut pas se tromper deux fois. Ou alors il

est complètement bête. *Ô né tit* ? Est-ce que tu es bête? Je ne le crois pas. Voici ton épouse. Voici Monga Míngá. Si tu as pu parler avec Élôlombi et Nzambé pour qu'elle entre ici en Helvétie pour se faire soigner, vas-y reparler avec Eux maintenant pour qu'elle reste en vie. Je te dis de le faire. Fais seulement comme je te dis de faire et puis toi et moi, on discutera après.

Kosambela croit à la Trinité de chez nous : Nzambé, Elôlombi et Bankóko. Elle y croit encore. Moi, j'ai toujours été sceptique face à tout ce manège de croyances. Mais ce soir, l'impuissance me met devant les faits. Si le Bernasconi et son équipe n'y peuvent plus rien, peut-être que notre Trinité y pourra quelque chose. Oui, quelque chose, mais quoi ? Que peuvent-ils faire devant de telles situations dramatiques ? Et s'ils avaient pu faire quelque chose, ils auraient dû le faire avant, voyons ! Ils auraient dû empêcher cette sale maladie d'entrer dans la gorge de maman. Et puis quelle maladie ? Le cancer ! Est-ce que nous, vrais-vrais gens du Bantouland, nous pouvons aussi en souffrir ? Même du haut de mon master et de mon poste de chargé de communication pour le cabinet de Maître Burioni, j'étais toujours persuadé que le cancer n'était qu'une maladie de riches. De riches et de Blancs, ou plus simplement, une maladie de Blancs. Oui, une maladie de Blancs parce que moi, malgré tout le gombo qui glissera sur moi lorsque je prendrai mes fonctions de chargé de communication, je ne m'imagine pas un seul instant en train de souffrir d'un cancer. Non. Je suis Noir, moi. Le cancer n'est pas pour nous, les Noirs.

Mon téléphone sonne. Kosambela me menace du regard. C'est Ruedi qui m'appelle. Je ne prends pas. Je mets l'appareil sur vibreur. Quelques minutes après, il vibre. C'est Dominique qui tente à son tour de me joindre. Je ne réponds toujours pas. Je vous donnerai des nouvelles demain matin, je leur écris en message.

XXV

Ruedi et moi sommes à Klosters, dans les Grisons. Nous décidons de faire un tour à la montagne. Il faudra parcourir le large manteau blanc qui recouvre la région pour arriver à Carmils à deux mille mètres d'altitude. C'est un endroit magnifique et reposant, m'a dit Ruedi. Après tout ce que nous avons vécu, nous méritons une si belle escapade.

Cela fait un mois que j'ai pris mes fonctions dans le cabinet de maître Burioni. Tout se passe très bien. Voire plus. Monsieur Burioni est surpris par ma capacité de persuasion. En un seul mois, j'ai pu lui trouver une dizaine de clients. Ceux qui se plaignent des maîtres qui abandonnent leur chien sans prendre la peine de se débarrasser de leur puce identitaire. Ceux qui suspectent leurs voisins de maltraitance envers leurs animaux. Ceux qui sont scandalisés par les maîtres qui prennent chez eux des quatre pattes alors même qu'ils ne sont pas en mesure de leur assurer une toute petite promenade. Ceux dont le chien est menacé d'euthanasie parce que celui-ci a un tout petit peu griffé un gosse provocateur et mal élevé. Voilà autant de personnes que je réussis à amener au bureau de Burioni.

Depuis, j'ai eu mon premier salaire et mes premiers bonus. Dans quelques mois, Ruedi et moi changerons d'appartement. Nous en prendrons un plus grand. Beaucoup plus grand. Nous avons l'intention de nous installer avec Dominique. C'est un gars bien. Un trouple, ce ne doit pas être si mal.

J'ai rencontré Madame Bauer et compagnie pour les remercier. J'ai offert un smoking au chien de Mireille Laudenbacher. Ici, à Klosters, j'ai offert un grand cru exceptionnel à Monsieur Baumgartner. Comme je l'avais imaginé, ma conseillère du bureau du chômage était très heureuse d'apprendre que j'avais décroché quelque chose. Depuis, je n'ai toujours pas revu Safia, ni Orphélie. Je vais certainement les retrouver sur Facebook. Je vais m'y créer un compte. Et qui sait, peut-

être je finirai par y retrouver mes amies Safia et Orphélie. Je leur donnerai de mes nouvelles.

Madame Baumgartner a promis de m'enseigner le suisse-allemand. Elle dit que cela m'aidera à prospecter aussi des clients dans les régions alémaniques de l'Helvétie. Puis elle avance un autre argument.

— Avéc le schwiizerdütsch, tu pourras dévénír un… un…

Elle hésite. Elle ne connait pas le mot en français. Elle se tourne vers son fils pour lui demander de l'aide.

— *Also Ruedi, wiä säit mä Eidgenosse uf französisch* ? elle demande dans un accent typique de sa vallée.

— Ça veut dire, bon Helvète. Un bon Helvète de souche.

— Avéc le Schwiizerdütsch, tu pourras dévénír un bon Hélvéte de súche, elle dit.

— Comme Monsieur Mazongo Mabeka, conclut Ruedi en rigolant.

Monsieur Baumgartner, quant à lui, a promis de m'offrir des raquettes de neige. Il a même promis de m'apprendre à skier. Un bon Helvète doit connaître la montagne.

Mais en attendant ce processus d'helvétisation, je peux sortir mon drapeau bantou. Je l'attache sur mon sac à dos. Ruedi et moi prenons chemin de Carmils. Il m'a prêté une de ses paires de raquettes. Nous avançons à pas lourds. Freinés par la neige. Nous traversons des paysages magnifiques qu'il ne sert à rien de décrire, ni de peindre. Il faut juste aller voir de ses propres yeux. Une fois à Carmils, nous prenons place sur une grosse pierre. Nous y prendrons notre dîner : des tranches de pain avec du beurre et du Cénovis.

— Regarde devant toi, me dit Ruedi. Cette pointelà, c'est la Casanna.

Le spectacle ne me laisse pas indifférent. Je contemple les pointes enneigées. Quelques silhouettes glissent dans ce paysage. Elles skient.

— Là-bas à droite, c'est la Madrisa, près de trois mille mètres d'altitude. Puis là-bas à gauche, c'est la Gatschiefer. La pierre en est magnifique.

Ruedi me raconte que la Casanna a presque valeur divine dans le coin. C'est comme une divinité. La légende raconte que dans ce coin paisible, ce beau lieu, vivait une dame aimable. Elle aurait transformé

un homme trop curieux et incrédule en pierre. Il me montre ce qui seraient les restes de cet homme transformé en pierre. Je rigole. Je lui parle de ma Trinité bantoue. On parle des légendes et des croyances de nos peuples. On n'y croit pas, nous. Mais nous trouvons cela important, surtout quand il s'agit de traverser des épreuves.

Kosambela avait raison de croire à la Trinité bantoue. Maman est bel et bien en vie. Elle est toujours à la Clinique San Salvatore. Mais elle n'est plus branchée à aucun câble. Selon le Bernasconi, elle pourra sortir dans les semaines qui viennent. Peut-être à la fin du mois de mars prochain. Ou même avant. Kosambela dit que ses dieux ne l'ont pas abandonnée. Elle dit que Nzambé fait des miracles. Les Sœurs-managers ont encore plus d'estime pour elle. Elle sera promue chef de secteur de nettoyage. C'est une petite augmentation de salaire. Mais c'est déjà quelque chose. Les Sœurs-managers ont décidé de ne plus nous faire payer le dixième de la facture finale. Ce qui s'est produit est exceptionnel, elles ont dit.

Personne n'y croyait plus. Je me souviens de cette fameuse nuit où j'étais dans la chambre de maman à attendre la fin. Nous avions attendu longtemps. Le sommeil avait eu raison de notre détermination. Nous nous étions endormis comme de mauvais disciples sur la montagne de la Transfiguration. Mais le sommeil n'avait pas été long. Au lever du jour, j'avais trouvé Kosambela endormie, la bouche ouverte et le chapelet dans la main. Je l'avais réveillée. Doucement. Elle avait sursauté. Ensemble, nous nous étions rapprochés lentement du corps de maman. Kosambela avait frotté énergétiquement ses yeux. Elle avait murmuré quelque chose que je n'avais pas entendu. J'étais pourtant très proche d'elle. Peut-être se mettait-elle de nouveau à prier. Peut-être se préparait-elle à maudire nos Bankóko. Je n'avais d'yeux que pour maman. Je tenais son index droit, espérant encore un message. Elle avait ouvert les yeux. Faiblement. Elle les avait refermés puis rouverts. Ah Nzambé ! avait soufflé ma sœur. Tu vas bien? avais-je demandé à maman avec une voix pleine d'émotions. Elle avait bougé son index droit de haut en bas. Kosambela et moi étions en larmes. Maman nous avait souri de ce sourire que seuls nous, ses enfants, pouvions voir. J'avais embrassé Kosambela. J'y avais cru. Elle vivrait. Les vingt-quatre heures du Bernasconi n'étaient pas encore passées.

Mais il y a avait plus que jamais de l'espoir. Ce jour-là, c'était un peu comme ce que je vois maintenant devant moi, ces belles montagnes grisonnes qui imposent le silence et la crainte, certes, mais qui vous donnent aussi une vraie raison d'espérer.

— Mwána, Ruedi m'appelle. Tu sais, un jour, je t'amènerai là-bas. Tu vois là-bas ? C'est la Gotschna, plus de deux mille mètres d'altitude. Là, les pierres sont rouges. Elles sont si belles.

Achevé d'imprimer
en août deux mille quatorze
sur les presses de L.E.G.O. à Lavis, Italie,
pour le compte des Éditions Zoé
Composition Atelier Françoise Ujhazi, Genève